

**Images et
représentations
de la sexualité
dans les médias**

Quelles attitudes éducatives ?

**Vendredi 8 avril 2005
IUFM - Grenoble**

Les actes

C O L L O Q U E

Sommaire



Ouverture du colloque

Françoise Laurant , présidente nationale du Mouvement Français pour le Planning Familial	p 5
Marie-Françoise Sommer , DPSE Ville de Lyon	p 6
Patrick Pelège , sociologue, coordinateur du CRIPS Rhône-Alpes - CRAES-CRIPS	p 6
Jean-Marc Simon , représentant du Recteur de l'Académie de Grenoble, Inspecteur Pédagogique Régional de sciences de la vie et de la Terre	p 7
Claude Bouchet , directeur du CRAES-CRIPS	p 8

Sexualité, images et représentations

L'agression publicitaire contre les femmes : une nécessité pour la société de consommation ? Paul Ariès , politologue, porte-parole du mouvement "Pour une rentrée sans marques"	p 9
L'impact des images et des représentations virtuelles chez les enfants et les adolescents Michaël Stora , psychologue clinicien, psychanalyste - CMP enfants/adolescents (Pantin - 93)	p 16
Images du sexe reproducteur dans les films pour adolescents Marika Moisseeff , chargée de recherche - CNRS Laboratoire d'anthropologie sociale (Paris)	p 21
Commentaires et analyses des images exposées Chantal Picod , éducatrice sexologue - Académie de Lyon	p 25

Les modèles dominants : masculin et féminin, jeunisme et esthétisme, violences sexuelles

Normes, contraintes et liberté. Brèves considérations autour des représentations contemporaines du corps Michela Marzano , philosophe, chercheuse au CNRS	p 33
A partir d'extraits de la vidéo 15 x (13 - 20 ans) - Propos sur le Sida - KastôrAgile Gilles Pastor , metteur en scène et Vincent Boujon, vidéaste - KastôrAgile	p 38

Table ronde sur les attitudes éducatives face aux images et à leurs impacts

Lily Fossard , conseillère conjugale - MFPP 38	p 41
Claude Rozier , médecin sexologue - Académie de Grenoble	p 43
Denis Vaginay , psychologue, psychanalyste	p 44

Clôture du colloque

Marie-Josée Communal , médecin inspecteur de santé publique - DRASS Rhône-Alpes	p 50
--	------

Bibliographie	p 52
----------------------	------

Ouverture du colloque

Françoise Laurant, présidente nationale du Mouvement Français pour le Planning Familial

Tous nos remerciements au CRAES-CRIPS pour avoir organisé ce colloque auquel le MFPPF de toute la région Rhône-Alpes a contribué.

Merci à Messieurs Marcel Moralito et Patrick Mendelsohn, Recteur et Directeur de l'IUFM.

Le MFPPF, présent dans 5 départements de notre région, est un réseau de 70 associations départementales, regroupées dans une Confédération Nationale.

Il a été créé il y a 50 ans, dès 1956 avec de nombreux grenoblois, pour lutter contre l'interdiction totale de la contraception de la loi de 1920, puis très rapidement contre l'interdiction et la pénalisation de l'avortement.

Ces luttes ont tellement marqué l'opinion et mobilisé les débats publics pendant plus de 20 ans que l'information des jeunes sur la contraception, puis l'éducation sexuelle de cette population n'ont pas été vécues dès le début comme un enjeu central de notre société.

Pourtant, les premières interventions eurent lieu en 1963 dans les classes et auprès de jeunes.

En 1967, se tient le Colloque National sur l'Education Sexuelle et la création du GNEIS (Groupe National sur l'Education et l'Information Sexuelle) a lieu : 1ère circulaire Fontanet.

Notre mouvement étant reconnu dans les années 70 comme organisme de formation des personnes spécifiquement formées pour faire de l'information, de l'écoute, de l'éducation et de la prévention, tant individuellement que collectivement, a mené de nombreuses réflexions en partenariat avec les professionnels et associations qui étaient concernés.

Dans les années 80, **le projet pédagogique** du MFPPF, auquel les militants et militantes ont fortement contribué, a mis en évidence que **l'éducation sexuelle ne peut être le fait de démarches isolées** de tout ce qui contribue à l'éducation des jeunes.

La prise en compte de la nécessité de **lutter contre les stéréotypes du masculin et féminin**, et de lutter contre les violences et les rapports de domination envers les femmes et les filles s'est imposée et traduite par ce que notre mouvement a appelé "l'éducation sexualisée" : 12 000 jeunes en Isère ont été concernés par ces actions.

C'est ainsi que de nombreuses formations se sont mises en place, à destination d'enseignants, d'éducateurs, de travailleurs sociaux et de membres d'organismes intéressés.

La dernière décennie a vu de nombreuses avancées concernant les jeunes :

- les circulaires de 1995 à propos de l'accès des jeunes à l'information, l'éducation à la sexualité et l'accès gratuit à des services de planifications familiales adaptés ;
- la circulaire parue en 1998 de l'Education Nationale ;
- la loi 2001 concernant les Interruptions Volontaires de Grossesse des jeunes et l'éducation sexuelle ;
- avec le Conseil général de l'Isère : une exposition sur la prévention des comportements sexistes.

La nécessité d'actions plus larges que celles portées par l'Education Nationale s'impose :

- importance d'apporter une priorité à l'éducation à la sexualité ;
- importance que cette démarche éducative globale prenne en compte les rapports entre filles et garçons, l'égalité mais aussi la construction des rapports de domination ;
- importance de construire le partenariat, au niveau académique, départemental et par établissement.

En vous souhaitant une très bonne journée

Ouverture du colloque

Marie-Françoise Sommer, DPSE Ville de Lyon

Patrick Pelège, sociologue, coordinateur du CRIPS Rhône-Alpes - CRAES-CRIPS

Ce colloque s'inscrit dans la poursuite d'un travail inter partenarial, inter institutionnel, inter professionnel et surtout INTERÉSSANT mené maintenant depuis 5 ans qui avait donné lieu en janvier 2002 à un premier colloque de deux jours sur le rôle des professionnels en éducation à la sexualité dans les institutions (scolaire, éducative, de soin ou du travail social...).

Cette journée s'inscrit dans le SREPS Rhône-Alpes, qui à travers les travaux de la "Commission éducation à la sexualité et à la vie affective" a permis la mise en place d'un programme de formation "culture commune", au niveau régional le présent colloque et une outillthèque actuellement en cours de réalisation.

Ce colloque, veut être un temps "d'arrêt sur images", nous permettant de réfléchir à la place et à la façon dont les médias utilisent le sexe, le corps, le genre (féminin et masculin), les relations entre les générations, les limites de l'intime, du privé et du public.

C'est parce que les images et les représentations participent à notre rapport au monde, qu'il nous a semblé important, au sein du comité technique dont nous ne sommes ici que les représentants, de prendre connaissance et de débattre ensemble des différents points de vue sur ces questions essentielles :

- Les images ont-elles un effet dans la réalité des comportements amoureux et sexuels ?
- Les jeunes auraient-ils du mal à différencier ce qui serait de l'imaginaire, du réel et du symbolique ?
- Quelles attitudes éducatives pouvons-nous développer et étayer à partir de la réception de ces images ?

Nous avons fait le pari de prendre en compte vos propres représentations en vous demandant d'apporter des photos issues de la presse, symboles traduisant ce qui serait de l'ordre du choquant ou de l'agacement, ou de celui de la transmission. Après le déjeuner, nous aurons un retour sur images de la part de Chantal Picod et Pascal Colas, sexologues, à partir de leurs cadres institutionnels différents mais aussi de leur personnalité.

Nous tenons à remercier l'ensemble des membres du comité de pilotage dont la liste complète se trouve au terme de ces actes ; le précieux travail de Luc Estève et son implication ; ainsi qu'un remerciement aux représentants de l'IUFM et à son directeur Patrick Mendelsohn pour la mise à disposition des locaux.

Enfin que tous les intervenants de ce colloque soient remerciés pour leur confiance, leur venue et la fidélité dans leurs engagements.

En vous remerciant vivement de votre présence et de votre attention, nous vous souhaitons une excellente journée et tenons à associer le MFPP du Rhône, en particulier Françoise Paret dont la présence a été très précieuse, pour la mise en œuvre de cette journée.

Ouverture du colloque

Jean-Marc Simon, représentant du Recteur de l'Académie de Grenoble
Inspecteur Pédagogique Régional de sciences de la vie et de la Terre

Monsieur le Recteur nous a chargés, Françoise Robichon, infirmière conseillère technique et moi-même, de vous prier de l'excuser pour son absence à l'ouverture de ce colloque. L'actualité lycéenne ne lui permet pas de s'absenter. Il avait pourtant bloqué très tôt son agenda pour nous faire l'honneur et, nous a-t-il dit, avoir le plaisir d'ouvrir cette rencontre. Si l'éducation à la sexualité n'est pas affichée comme une priorité académique ou nationale, Monsieur le recteur a tenu à nous confirmer qu'elle n'en reste pas moins une réelle préoccupation.

L'histoire de l'éducation à la sexualité s'est écrite en partie à Grenoble, à partir notamment du problème de l'avortement. Que les militantes et militants de l'époque en soient remerciés au nom des générations qui ont suivi et qui profitent, sans en prendre la mesure, d'acquis parfois chèrement gagnés et qui peuvent être à tout moment remis en question.

Remerciements à tous d'être là, mais en particulier au MFPP et au CRAES-CRIPS qui organisent, ainsi qu'à l'IUFM qui accueille.

Dans sa mission de formation citoyenne, l'éducation nationale, a un devoir d'éducation qui implique tous les adultes de la communauté éducative et pédagogique, enseignants, conseillers principaux d'éducation, surveillants, assistants d'éducation, personnels de direction, infirmières. On peut même ajouter les personnels administratifs et techniques, qui, de par leur proximité, jouent fréquemment un rôle éducatif auprès des enfants et adolescents. A ce titre, la délégation académique à la formation a pris en charge l'inscription, le déplacement et le repas de 90 personnels. Merci à ceux qui ont pris, au nom du recteur, cette décision. L'académie de Lyon a fait un effort du même type.

Toute éducation suppose l'acquisition de connaissances permettant la modification des comportements et des représentations dans le respect des valeurs collectives et des convictions personnelles. Ces derniers termes rappellent la nécessaire référence à la loi et aux règles de vie en groupe.

Si certains chiffres peu rassurants imposent de ne pas abandonner le terrain de l'éducation à la sexualité dans sa dimension prévention (IST et violences sexistes ou sexuelles), il est plus que jamais nécessaire de faire réfléchir les jeunes sur la mixité, l'égalité des chances (*notamment dans l'orientation des filles vers les filières scientifiques, mais également des garçons vers les filières paramédicales*) et le respect des différences de genres et de générations, ...

Les enseignants doivent s'impliquer dans cette approche socio-culturelle. En effet :

- Les équipes répondent de la formation des élèves qui leur sont confiés
- Elles connaissent les contextes et les situations particulières
- Les enseignants font le lien entre les apprentissages éducatifs et les enseignements
- Ils sont les seuls à pouvoir évaluer les élèves dans ces situations, or tout apprentissage devrait être évalué

Les interventions ponctuelles ("séances" d'éducation à la sexualité des circulaires officielles) créent des temps forts mais devraient être relayées par une action dans la continuité, pendant l'année et pendant la scolarité. Cette programmation peut s'appuyer sur le comité d'éducation à la santé et à la citoyenneté (CESC).

Le recteur nous demande d'exprimer toute sa confiance et sa gratitude aux partenaires dont il salue l'implication aussi efficace que souhaitable. Il nous demande d'affirmer une fois de plus que les interventions ne peuvent se faire que sous la responsabilité de l'enseignant ou de la personne responsable des élèves, dans le respect de la charte académique. Il salue un partenariat fructueux à tous les échelons (établissement, département, région) :

- Expertise acquise par des années de pratique
- Connaissances pratiques et théoriques
- Convictions motivantes
- Aide réelle pour l'accompagnement des démarches de projet par la connaissance des acteurs locaux
- Autre façon d'aborder les situations éducatives

Merci à ceux qui ont milité pour que l'éducation à la sexualité entre dans les établissements scolaires. Merci à eux d'ancrer leur action éducative dans le partenariat.

Ouverture du colloque

Claude Bouchet, directeur du CRAES-CRIPS

La question de l'image, des images traverse toute l'histoire de l'éducation pour la santé. L'acteur de prévention a longtemps été un porteur de bonnes paroles mais aussi d'images, il a longtemps été celui (ou celle) qui ponctue son discours de prévention avec un film, des diapositives ... des images.

Pourquoi ces images ? en général pour trois raisons :

- illustrer, expliquer, compléter ;
- impressionner, renforcer, convaincre ;
- et parfois se protéger derrière l'image et la semi-obscureté qu'elle supposait souvent, se faire "supporter" par le média.

Que m'a appris mon histoire dans l'éducation pour la santé de terrain ? Qu'elle est progressivement passée d'une logique d'utilisation de reproductions "iconiques", imposées à un public, à une logique de travail sur les représentations dans la tête des personnes, d'une logique d'explication à une logique de questionnement. Elle s'est progressivement éloignée des images, ou les a investies autrement, en les resituant dans une logique plus réflexive, en leur redonnant une fonction de support pour un accès à la parole enrichi.

Reste que ce qui a toujours été un axe fort de l'image, la production d'émotions, pour impressionner, pour séduire, reste souvent un impensé. La capacité de ce dispositif à mobiliser des dimensions profondes chez les personnes, parfois jusqu'à la sidération, reste très forte et oblige chaque professionnel de la prévention à une réflexion éthique. Elle les oblige aussi à réfléchir le cadre social dans lequel ils interviennent et qui est souvent fait d'une suraccumulation d'images, d'un bain publicitaire toujours plus présent, plus séducteur, plus provoquant. La prise de recul par rapport aux images qui cernent le quotidien est devenue une des composantes de nombreux programmes de promotion de la santé : la capacité de lire son environnement pour essayer de moins le subir, de mieux le décrypter est devenue partie intégrante de l'éducation pour la santé.

L'image pose aussi une question clé à l'éducation pour la santé, celle de l'intime et de l'espace public. Par sa capacité à représenter l'intime, et à toucher l'intime en chacun, elle peut mettre à mal cette frontière qui est tellement importante pour la relation éducative. La aussi, nécessité de vigilance et de réflexion.

Cette journée, riche d'interventions et d'images, je suis sûr qu'elle nous aidera à avancer, autour d'une dimension, la sexualité, qui met encore plus que d'autres ces questions au travail, merci à ceux qui l'ont rendu possible.

Sexualité, images et représentations

L'agression publicitaire contre les femmes : une nécessité pour la société de consommation ?

Paul Ariès*, politologue, porte-parole du mouvement "Pour une rentrée sans marques"

Les publicitaires voudraient convaincre que s'ils exploitent sans vergogne le corps des femmes ce serait pour leur rendre hommage. Ils leur offriraient des images de femmes belles, minces, jeunes, heureuses et bien sûr accompagnées d'hommes beaux et riches. La dénonciation de cette agression publicitaire contre les femmes réelles suppose pourtant que l'on abandonne certaines critiques habituelles (le machisme des publicitaires ou des consommateurs mâles) pour examiner la place de la pub dans la construction des identités sexuées. La femme est cependant dépréciée dans/par la publicité non seulement en tant que personne appartenant à l'autre moitié de l'humanité mais aussi en tant que compagne-amante et en tant que mère de famille. A ce titre, la critique des stéréotypes publicitaires anti-féminins suppose que l'on examine le (mauvais) sort réservé aussi aux enfants et aux hommes.

La destruction des identités collectives et individuelles

Le combat des militants anti-pubs et des objecteurs de croissance restent souvent en deçà des enjeux actuels faute de tenir compte de la façon dont l'agression publicitaire fonctionne à l'âge post-moderne. La publicité n'est plus seulement une entreprise de manipulation mais une tentative de réponse de la société marchande à sa propre crise.

Elle n'est plus seulement le vecteur d'une société qui réduit chacun de nous à l'économie sous les deux aspects du travail et de la consommation mais une façon d'enfanter un nouveau type d'humain. La nouvelle place de la pub dans l'économie marchande est à mettre en relation avec la place des marques dans notre économie psychique. La société moderne ne détruit pas seulement des identités collectives mais également ce qui permet à chaque personne de se construire.

Elle pousse à ce que les psychanalystes nomment la dé-différenciation qui passe par la remise en cause de ce qui permettait traditionnellement aux humains de se construire en tant que sujet! Cette dé-différenciation est autant d'ordre générationnel que sexuel. A la mort des identités collectives doit succéder celle de l'identité individuelle.

Cette suprême violence contre la personne humaine réjouit nos élites : le grand futurologue américain, Alvin Toffler, y voit non seulement une nouvelle grande révolution dans l'histoire de l'humanité (comparable à ce que fut le passage du paléolithique au néolithique) mais aussi la possibilité de passer enfin de la logique de la passion (toujours dangereuse car irrationnelle) à celle de l'intérêt. Cette disparition programmée du Moi par surabondance d'expériences permettrait de développer le "commerce des morceaux d'identité". L'importance accordée par la jeunesse du monde aux nouvelles marques identitaires commerciales serait un signe de cette mutation.

Le philosophe français Dany-Robert Duffour tire du même constat des conclusions opposées et dénonce avec raison la mort du sujet freudien et du sujet kantien prélude à la naissance d'un nouveau totalitarisme.³ Alvin Toffler ne nie pas l'ampleur des mutations en jeu : il considère même que le développement des sectes peut être nécessaire pour permettre à certains individus incapables de se faire à cette identité modulable, de retrouver un cadre institutionnel structurant. La critique de la publicité doit donc se déployer dans deux registres.

La boulimie comme mode de vie

La pub recourt d'abord à l'illusion classique que le bonheur serait dans la (sur)consommation : comme si le fait de posséder sept paires de basket permettait de courir sept fois plus vite. Elle engendre alors un fonctionnement de type boulimique (donc anal) dont la meilleure figure reste celle de l'Oncle Picsou assis sur son gros tas (d'argent). Le développement de l'obésité qui touche un jeune sur quatre aux Etats-Unis et un sur dix en France est symptomatique de cette évolution.

* Auteur d'une vingtaine d'ouvrages dont le **Petit Manuel anti-pub**, Golias, 2004, **Décroissance ou barbarie**, Golias, 2005

1 Jean-Pierre Lebrun, **un monde sans limite**, Erès, 1997

2 Alvin Toffler, **le choc du futur**, Denoël, 1971 et **La politique de la troisième vague**, Fayard, 1995

3 Dany-Robert Duffour, **l'art de réduire les têtes**, Denoël, 2003 et **On achève bien les hommes**, Denoël, 2005

L'individu réduit à l'économie cherche à compenser ce vide existentiel qu'il ressent par la (sur)consommation de produits. Cette dérive nous rappelle que la société de consommation n'est pas seulement une société où l'on consomme davantage mais une société où l'on entretient d'autres type de rapport avec d'autres objets. Elle impose donc que la valeur d'échange ou celle de bien libidinal ou socialement distinctif l'emporte sur l'utilité réelle de chaque chose : on ne consomme pas une serpillière, on se contente de l'utiliser. Cette boulimie est aussi bien sûr affaire de sexualité lorsqu'on se met à consommer de l'autre (ou du soi-même) comme d'un banal objet.

La consommation d'identités de marques

La pub recourt ensuite à une illusion beaucoup plus récente à mettre en relation avec l'évolution de nos sociétés modernes puisqu'elle ne cesse de dire qu'il serait possible de compenser la perte des repères de sens et des identités par la consommation de produits de marques. On n'aurait donc tort de se moquer trop vite de la prétention des marques à exprimer des "valeurs" ou à doter les jeunes de codes. Les grandes marques commerciales se sont mises à fonctionner comme de véritables béquilles identitaires pour des individus toujours plus en carence narcissique et sociale du fait de la violence de nos sociétés : violence économique, sociale, politique mais aussi raciale, sexiste, âgiste (anti-vieux ou anti-jeunes), violence liée également à la désymbolisation et à la destitution qui, faute de transmission intergénérationnelle privent les jeunes de repères de sens et de valeurs.

Le développement des pathologies mentales (un jeune sur sept en France, un sur quatre dans le continent nord-américain) est aussi (tout comme l'obésité) symptomatique de cette évolution morbide.

La publicité : langage d'une société sans limite

Cette pseudo-liberté sans boussole où chacun est sommé de construire sa propre identité ne peut que générer le désarroi et la fuite en avant.

Aucune société ne peut exister durablement en étant fondée sur la logique de la consommation sinon on commence par (sur)consommer des objets puis on consomme d'autres humains (violences conjugales, harcèlement au travail, incivilités, actes anti-sociaux) et on finit par se consommer soi-même (conduites à risque, dopages, suicides). Une société qui n'est plus capable de se donner des limites (symboliquement et juridiquement) est obligée d'aller les chercher dans le réel : soit individuellement avec le développement des conduites à risque (toxicomanies, ordalies, automutilations, suicides, etc) soit collectivement avec la fuite en avant dans la croissance économique (disparition des ressources naturelles, réchauffement planétaire, développement injuste et explosif des inégalités sociales).

Les jeunes inégaux devant la pub

Les jeunes sont les premières victimes de l'agression publicitaire : plus d'un milliard d'adolescents communient à l'échelle planétaire dans les mêmes produits, les mêmes marques et les mêmes pubs. Les grandes sociétés transnationales entendent faire de la jeunesse mondiale un des vecteurs essentiels de la globalisation marchande tout comme elles ont su instrumentaliser les femmes dès les années vingt dans le but de casser les cultures traditionnelles et populaires qui s'opposaient au développement de la société de consommation⁴

Cette analyse permet de comprendre l'inégalité des jeunes devant l'agression publicitaire même si tous la subissent quotidiennement. Il n'est plus un lieu qui ne résiste à ce marquage des corps et des esprits. Un jeune Américain subit chaque année 40 000 spots, un Français 20 000. La télévision les gave d'une monoculture marchande. Les conséquences de cet endoctrinement sont d'autant plus dramatiques que les grandes institutions, comme la famille et l'école, ne remplissent plus correctement leur rôle protecteur et émancipateur. Les principales victimes de cette agression publicitaire sont les enfants des milieux défavorisés, ceux des familles déstructurées ou monoparentales, ceux des campagnes avant ceux des grandes villes, ceux des cités avant ceux des beaux quartiers, les garçons avant les filles, etc. La figure type du jeune victime des marques reste le jeune issu de l'immigration : tellement mal à l'aise dans ses baskets, qu'il cherche une compensation vaine dans la consommation identitaire. Jamais un jeune qui arbore une casquette avec un logo ne dira qu'elle protège mieux du soleil ou du froid mais qu'elle lui permet d'être reconnu, d'être valorisé aux yeux des autres et de lui-même.

La communauté savante est globalement d'accord sur ce constat. Une divergence existe en revanche quant à son interprétation.

⁴ Paul Aries, **Putain de ta marque**, Editions Golias, 2003, p. 526

Beaucoup considèrent que grâce à cette addiction publicitaire, les jeunes accèderaient beaucoup plus rapidement à l'autonomie : la pub les libérerait de l'emprise de leurs parents ou de leurs maîtres. Ils bénéficieraient ainsi de leurs propres références culturelles.

Cette analyse est non seulement fausse mais totalement perverse.

La pub n'est pas la culture des jeunes, mais l'anti-culture par excellence. La culture plus on la fréquente tôt, plus on a des chances de devenir un individu adulte, autonome, bref un véritable citoyen. La pub plus on lui est soumis tôt, plus on reste "accroc" aux marques.

La culture est créatrice de liberté en apprenant à s'auto-limiter.

La pub au contraire réveille et exploite les fantasmes les plus régressifs. Elle n'a de cesse d'entretenir l'idée d'un monde sans limites et le mythe de la toute-puissance. Georges Chetochine, le patron de l'Institut Européen du Marketing, le confie dans ses livres : une pub pour être efficace doit apprendre à exploiter toutes les névroses. Elle doit être une machine à rendre les gens malheureux.

Nous pensons qu'une partie de la jeunesse est totalement soumise à cette idéologie fondée sur le culte de l'avoir et plus encore du paraître. La jeunesse issue des quartiers ne souffre pas d'un manque à consommer mais d'un manque à être donc à jouir qui s'explique par la disparition des cultures populaires et de l'autonomie des modes de vie. La classe ouvrière avec sa fierté n'existe par exemple plus : le prolétaire est devenu un "beauf" et l'exploité est un "looser".

Le système publicitaire fonctionne à l'image d'une "mauvaise mère". La bonne-mère est celle qui permet à ses enfants de grandir, c'est-à-dire de devenir adultes bref de lui succéder comme parents. La mauvaise-mère est celle qui "dévore" ses enfants et les empêche de devenir autonomes en accédant, peu à peu, au sens des limites. La société publicitaire engendre un monde toujours plus adolescentique.

La publicité contre la famille

La publicité a fait de la famille institution une famille consommation c'est à dire une anti-famille. Le fait familial est universel mais ses configurations sont multiples : la famille africaine n'est pas la française, la famille actuelle n'est plus celle d'autrefois. Le modèle familial dont rêvent les publicitaires est celui de la famille réduit à la biologie (le sperme, l'ovule) et au pouvoir d'achat (revenus).

La "bonne famille" est celle qui se voue à la consommation, celle qui se met à l'écoute de ses enfants eux-mêmes victimes de la pub. On sait que les enfants sont prescripteurs principaux dans de nombreux domaines : 70 % dans l'alimentaire, 50 % en matière de vacances, etc. L'idéal publicitaire est l'inversion du sens de cette transmission : les "vieux" ne sont légitimes que s'ils se mettent à l'écoute des jeunes. Une pub McDo exhibe un vieux monsieur apprenant à "manger" un BigMac en imitant les plus jeunes ; chez Disney c'est papa qui fait du manège et ses enfants lui font, à chaque passage un petit coucou, etc. L'image traditionnelle du vieux sage est foncièrement antipublicitaire. La parole des parents a été remplacée par celle des publicitaires. Séguela est promu depuis longtemps au rang de super-nounou.

La pub contre les images parentales

La publicité poursuit son travail de déconstruction des images identitaires en s'en prenant directement aux figures parentales.

La pub contre les Pères

L'homme y est déconsidéré en tant que mâle, qu'époux et que père. Cette haine est aussi vieille que la pub puisqu'elle estima longtemps que les hommes étaient de très mauvais consommateurs puisque trop accrochés aux anciennes cultures populaires et traditionnelles. Il fallait donc réduire l'homme à sa fonction de gagne pain pouvant être avantageusement remplacé par une bonne assurance vie.

L'homme de la pub est devenu soit un surhomme inaccessible au commun des mortels soit un "looser" (perdant) qui n'a rien à espérer de lui-même ni des autres, bref un super-macho ou un homme esclave incapable d'aimer ou d'être aimé avec pour Salut l'hyper-consommation. Ce héros prouve sa virilité en remplaçant toujours plus vite son caddie. Cet homme déchu est instrumentalisé par les publicitaires : il est ce copain avec lequel les enfants s'allient contre la mauvaise mère. Ce couplage père/enfants contre le couplage traditionnel père/mère est très net dans les pubs pour la "junk food" ("alimentation pourrie").

Non seulement ce faux-père partage avec ses enfants une frénésie de consommation transgressive, mais il se place directement sous leur loi.

La loi des frères (celle des cours de récréation, celle du mimétisme et du racket) se substitue à la loi dont les adultes devraient être les représentants auprès de leurs enfants. Ce père de la pub est un

faux père puisqu'il ne transmet plus rien : peu importe qu'il se nomme Pierre, Dimitri ou Mohamed. Ces hommes au sourire Gillette doivent devenir toujours plus interchangeables pour n'avoir plus pour différence que celle de leur compte en banque et de leur soumission au modèle.

La pub contre les femmes

Les femmes subissent en tant que personne humaine mais aussi en tant que compagne et que mère un traitement plus ignoble encore en raison de la place qu'elles occupent au sein de l'idéologie publicitaire où elles fonctionnent comme le parangon du "parfait consommateur".

Si la pub n'a de cesse d'exploiter le corps dénudé des femmes et de les montrer dans des situations violentes (pornographie, viols), c'est qu'on ne peut être un bon consommateur que si on fonctionne soi-même sur ce même modèle (consommer et être consommé). Ce n'est donc pas par hasard que la pub exploite aussi de plus en plus le corps dénudé de l'homme (ou même de l'enfant) mais parce qu'ils succombent à leur tour à cette même logique de "consummation".

La négation des femmes réelles

Comment s'étonner dès lors que la pub fonctionne à la négation des femmes réelles, celles qui nous enfantent, qui nous élèvent, qui travaillent, créent et se révoltent, celles qui vieillissent et qui meurent. Mais il ne suffit pas cependant d'inverser le cliché pour désamorcer le piège : "bobonne" ne gagne rien à devenir "superwoman" et la "femme-inactive" en se métamorphosant en "executive woman".

La femme de la pub n'est jamais l'équivalent de l'action-man. L' "executive women" reste surtout menacée par les mauvaises odeurs, elle n'est jamais une "bonne-mère" ni une "bonne-épouse", elle a tendance à négliger ses enfants, sa maison, ses amants. Elle ne peut que compter sur des produits substitués pour ne pas être en faute. Une femme hyper-active sent nécessairement mauvais car elle est obligée d'en faire "trop" pour compenser sa faiblesse naturelle. La transpiration est le symbole de ce fonctionnement contre-nature. La ménagère qui frotte son parquet transpire paradoxalement moins que la pédégère qui court d'un conseil d'administration à un autre. Cette "executive-woman" est d'ailleurs aussi une femelle crainte par des hommes-enfants.

Une pub pour le journal *The Economist* présente trois pavés noirs et blancs sur fond rouge. Le pavé du haut porte l'inscription "femmes au pouvoir" avec des jambes de femmes perchées sur des hauts talons mais il s'agit d'un symbole de puissance (et non de séduction). L'image est celle de jambes peu féminines (musclées) et varicées. Le pavé du milieu légendé "stéroïdes" montre l'image grossie d'un mollet viril. Le pavé du bas exhibe en apparence le grain de la peau mais il représente en réalité un spermatozoïde légendé "fertilité".

La femme qui "réussit" professionnellement, sentimentalement, etc le paye toujours en termes de transpiration, de vieillissement de la peau, d'absence de ses enfants, de solitude, etc. Le marché lui propose alors ses "Solutions" à tous ces manques d'être (d'estime de soi).

Cette "super-women" sert enfin à banaliser les transgressions car elle permet de dire que les femmes auraient les mêmes fantasmes que les hommes "machistes" et que les rapports de violence entre les sexes (ou les personnes) seraient sinon normaux du moins naturels.

N'est-il pas plus difficile après avoir apprécié "l'humour" d'une scène montrant une femme violentant un homme de protester contre les agressions dont les femmes réelle sont les victimes ?

Une pub Lewis pour le "Zip 505" montre une femme sensuelle en robe fortement décolletée braquer un revolver en disant "Baisse doucement ton zip et tout se passera bien", une autre vêtue d'une combinaison explique aux policiers "ben, dès que j'ai vu son zip, ça été plus fort que moi, Monsieur le Commissaire".

La pub reprend les arguties des violeurs et pédophiles. Elle sous-entend que pour que tout se passe "bien", il faudrait accepter le rapport de force, se déshabiller en silence et se laisser violer ...

Pourquoi donner une image dévalorisante des femmes ?

Les pubs multiplient les images dévalorisantes des femmes.

Pub Galeries Lafayette : un corps de femme debout dos cambré, offerte. Elle porte une longue robe moulante. Sa tête est remplacée par un abat-jour rouge. Un fil électrique semble sortir de son derrière. Le slogan "déco de mars" barre cette femme-lampe (femme allumeuse) véritable caricature de la femme-objet : corps sans tête, corps mutilé, corps pénétré par un objet dont la couleur évoque un bordel.

Une femme ne peut que se sentir agressée par ce type de publicité. Comme elles ne sont pas plus masochistes que la moyenne des hommes, on peut penser que la pub joue sur une autre pulsion.

La thèse de l'identification à l'agresseur est un peu courte : la femme n'achète pas le produit pour faire plaisir à son macho de mari ou pour se conforter à une image dévalorisante dominante de la femme. La recette est beaucoup plus efficace : imposer aux femmes des images dévalorisées et

dévalorisantes d'elles-mêmes permet ensuite de leur offrir comme seule issue la compensation immédiate dans l'achat. La pub n'est jamais autant une machine à rendre les gens malheureux et à exploiter les frustrations que lorsqu'elle s'en prend aux femmes. Les publicitaires ne reculent devant aucune transgression : femmes mises en situation de dépendance, femmes mises en situation d'échec, femmes mises en situation dépréciative, femmes niées dans son désir et son identité, femmes combattantes mais pour des causes ridicules, etc.

L'enjeu est toujours le même : mettre en échec les femmes réelles comme le prouve le choix de donner en modèle (heureusement inaccessible sans être malade) des mannequins anorexiques. Singulière société que celle qui impose comme modèle d'identification un modèle impossible : si elle existait la poupée Barbie se traînerait à quatre pattes de par sa morphologie ! La négation de la femme commence par celle de son corps. Le corps de la pub est un corps nécessairement morcelé, un corps réduit à une seule fonction, un corps amputé (sans tête), trafiqué, objectivé, etc.

Cette stratégie de démembrement du corps est fondamentale.

Elle permet en effet de calquer le corps sur le fonctionnement du marché : il existe un produit spécifique pour chaque "chose". La femme-objet n'est pas un corps unifié mais une somme de morceaux de corps pouvant eux-mêmes se décomposer à l'infini. La pub ne parle pas de la peau mais de sa douceur, de son odeur, de sa résistance, de son grain, de son bronzage, de sa pilosité, etc. Elle ne parle plus du corps en général mais du cou, des mains, des seins, des hanches, etc. L'enjeu est de faire vivre le corps comme un tout éclaté, élément par élément comme un objet détachable, comme un objet consommable. La pub nourrit le fantasme d'appropriation du corps élément par élément : la bouche, les seins, les jambes, le cou, etc.

Ce morcellement concerne aussi la moralité que l'on exploite, élément par élément, comme autant de sources potentielles de profits : la femme de la pub n'est donc pas seulement réduite à un sein-bouche mais à des sentiments que la pub "objectivise" pour les vénaliser. Ce morcellement du corps sert donc à dire le morcellement de l'être : tu n'es qu'un sein, un vagin, des muscles, un "dur", une "tendre", etc.

La profusion des biens serait bien sûr la réponse toute naturelle à ce morcellement du corps et de l'esprit, bref au morcellement de l'être. Mais encore faut-il que le sujet soit suffisamment déprécié pour pouvoir accepter comme satisfaisant ce morcellement de sa vie ! La pub fonctionne donc aux "petits plaisirs" et aux "petites victoires" ce qui lui permet finalement de maintenir l'individu en échec. Il ne suffit pas de soigner la peau encore faut-il le faire de multiples façons. Il ne suffit pas de se laver les cheveux, il faut utiliser divers produits. La logique de ce système est de type vampirique : il faut que l'individu se consume et soit totalement consommé.

La femme bénéficie d'un traitement discriminatoire dans la pub. Elle est soit une "pétasse" soit une "bobonne" mais toujours un objet. Ce mauvais rôle s'explique par la fonction que l'industrie a fait jouer aux femmes réelles (et aux femmes imaginaires) dans l'avènement de la société de consommation. Stuart Ewen a montré comment la famille investie par la pub est devenue en un siècle une pièce maîtresse de la nouvelle architecture de la vie moderne au moyen d'une recomposition des rôles sociaux. La femme, promue au rang d'entrepreneur de la maison, a dû devenir un objet fantasmé de consommation pour être pleinement un vecteur de consommation.

Les femmes n'existent pas dans la pub pour leur singularité ou parce qu'elles seraient simplement là par hasard mais elles sont choisies (fabriquées serait plus juste) pour leur représentativité commerciale, pour leur conformité à un modèle d'altérité acceptable. La "Mère Denis" en fut une illustration parfaite puisqu'elle n'était pas donnée comme la représentante des femmes d'une classe d'âge ou de la campagne mais comme la caricature d'un genre, véritable épiphanie d'une espèce en voie de disparition. La pub instrumentalise certains traits moraux ou physiques pour constituer des femmes en série qu'elle peut plus facilement assimiler. Elle ne parle pas de femmes réelles mais de "la blonde", "la rousse", elle oppose "l'intello à lunettes" et la "midinette".

Pub Hollywood sans sucre : une belle jeune fille blonde de dos. Elle porte un short très court avec bien sûr des supers hauts talons, ce qui ne dissimule rien de ses longues jambes ni de sa "moralité". Le slogan ajoute "Mâcher Hollywood sans sucre vous promet à un bel avenir. Même sans diplômes".

Cette négation des identités réelles est un enjeu idéologique très lourd. La pub ne peut connaître ni des identités collectives (la classe ouvrière, la bourgeoisie, le peuple, etc), ni des identités individuelles (toi ou moi). Les premières visent trop haut, les secondes trop bas. Ces identités ne correspondraient pas à la stratégie de déconstruction du social qu'impose la vision globalisante de la société de consommation. Les images de femmes véhiculées par la pub sont l'équivalent des sociaux-styles des professionnels du marketing : ces images ne sont pas seulement caricaturales ou fausses, elles sont idéologiques.

La négation de la femme en tant que compagne

Les publicitaires exploitent les fantasmes machistes les plus éculés et rabaissent la femme au rang de l'objet sexuel et de consommation. Mais pourquoi ne pas faire fantasmer sur des morceaux de corps d'hommes alors que ce sont des femmes qui achètent la majorité des produits ? Ne serait-il pas plus efficaces de montrer des verges ?

On explique souvent que les représentations de la femme seraient la surface de projection privilégiée de l'imaginaire collectif (y compris marchand) puisque la femme serait toute entière ce Sein perdu sur lequel on ne cesserait (hommes et femmes confondus) de fantasmer. Ne serait-ce pas aussi parce que les femmes sont ressenties plus aisément comme des biens que l'on s'échange et qu'on achète ? Ne serait-ce pas aussi parce que les fantasmes machistes sont eux-mêmes propices au développement de la logique de la consommation ? N'alimentent-ils pas un désir de possession comme si le monde entier était disponible et "appropriable" ? Si un corps doit se consommer, tout ne peut-il pas l'être ? L'inconscient n'étant pas sexué, ces fantasmes machistes d'appropriation ne sont pas réservés aux mâles. L'idéologie machiste est donc une façon commode et efficace de transformer, pour soi et les autres, l'être humain et le monde en marchandise. Ces images dévalorisantes des femmes sont donc d'autant plus efficaces qu'elles s'adressent ... à des femmes. Elles créent une comparaison défavorable, elles disent en substance : vous êtes moins bien que le modèle, constatez par vous-même votre échec. Regardez Claudia Schiffer, regardez ces femmes belles et jeunes. Il dépend de vous de faire comme elles, comme celles qui "gagnent". regardez avec quoi elles se maquillent, avec quoi elles font la vaisselle, avec quelle voiture elles roulent, quelles marques elles portent.

Femme-objet, femme consommatrice

La femme s'est vue historiquement assigner la fonction d'objet sexuel dans la mesure où l'homme est devenu parallèlement un forçat du travail. Le corps féminin constitue dès lors une réserve de plaisirs ... Il y a dans la pub une parenté entre la mère qui dit non à ses enfants et la femme qui se refuse. Elle est aussi "mauvaise mère" que "mauvaise femme". La femme qui refuse (un produit, une marque, bref un nouvel achat) est toujours l'équivalent d'une femme qui se refuse. Une femme ne peut (se) refuser sauf à être frigide ou castratrice. La femme libérée est celle qui consent au désir consommateur de l'autre.

Le porno-chic

Le porno-chic n'existe pas : il n'y a rien de "chic" à exhiber à quatre pattes une jeune femme vêtue d'une robe moulante très courte et chaussée de bottines à talons aiguilles. Suffirait-il d'accoupler le nom d'un grand couturier à une posture sado-maso pour transformer l'ignoble en objet d'art ? cette "esthétisation" de la violence sexiste est sans limite : scènes de viol, violences conjugales, Sado-masochisme, etc. Ce type de publicité voudrait nous faire croire que le fric sacrifierait le plus hideux alors qu'elle ne sacrifie que le fric. La publicité raffole dans ses clichés de la confusion des impulsions positives (amour et tendresse) et négatives (haine et violences). Elle n'est qu'une variante de la confusion des sentiments et des valeurs. Les publicitaires mettent en scène la destruction du bien par le mal ou du mal par le bien, ils jouent à exciter sexuellement sans que la satisfaction soit possible (on a encore vu personne jouir dans la rue devant une pub), ils créent des conflits en faisant agir les unes contre les autres les différentes aires de la personnalité.

La publicité sexiste asexuante

Ne nous trompons pas : la publicité est tellement sexiste qu'elle en devient asexuante. Elle exprime un désir inconscient mais tellement nécessaire au fonctionnement de la société de consommation d'une sexualité sans amour voire même d'une sexualité sans sexe. Les publicitaires mettent en scène cette sexualité anesthésiante puisqu'il n'est question, selon eux, que d'impossibilité d'être satisfait autrement que dans la consommation toujours recommencée d'objets les plus divers, il n'est question que d'impossibilité de satisfaction (sexuelle ou autre) en raison de la réduction des faits (de l'amour) à des mots ou à des gestes. La pub sacrifie également la sexualité par son besoin d'obscénité. Son principe est celui du viol de l'intimité, non seulement par son culte du paraître (plus encore que de l'avoir) contre l'être, par l'obligation sans cesse d'exhiber, à travers ses désirs, sa conformité. La pub opère donc non seulement une réduction de l'être au paraître mais une réduction du corps qui devient l'accessoire du produit. Fantasme-t-on sur la femme réelle ou sur son sous-vêtement ? Achète-on une casquette en tant que couvre-chef ou le moyen de porter une marque ?

La négation de la femme en tant que mère

La publicité semble enfermer les femmes dans un rôle de mère. A y regarder de plus près, on découvre cependant combien cette mère est toujours soit une mère castratrice soit une mère esclave. Cette défaillance de la femme en tant que mère est logique puisque la publicité n'a de cesse de

montrer que ce sont les produits qui sont "maternants", ce sont eux qui protègent, qui aident à grandir, etc. Le Sein n'appartient plus à la mère puisque c'est toute la société de consommation qui se met à fonctionner comme un immense Sein. Le sein de la mère fait d'ailleurs pâle figure à côté du sein de la pub. Celui de la mère se refuse, celui de la pub est intarissable. Mais qu'advient-il si l'Objet primordial ne peut plus être perdu ?

Quelles relations d'objets nos ado-adultes pourraient-ils tisser face à ces produits qui se sont mis à fonctionner comme un immense Sein intarissable qui infantilise nécessairement toute la famille.

La mère castratrice

La mère castratrice est celle que vomit le plus les publicitaires. Ils n'ont de cesse de la ridiculiser dans ses prétentions à préserver des règles de vie et des normes familiales traditionnelles. Cette mère castratrice est opposée aux désirs de ses enfants et de son conjoint. Elle est opposée au père libérateur, celui qui non seulement admet mais partage les désirs de ses enfants. Cette mère castratrice n'est cependant pas méchante mais juste un peu bornée et ignorante. Cette "mère castratrice" doit être bien sûr envoyée à l'école "Kinder". Ces mauvaises mères interrogées par la maîtresse sur les goûters "pingui" se font des grimaces et chahutent telles de mauvais élèves.

La mère esclave

La "mère esclave" règne sur sa lessive et sur la cuisine. Les publicitaires se moquent gentiment d'elle car elle est ringarde. Ils la décrivent au physique et au moral comme un être dépassé dans sa façon de s'habiller, de penser, de parler, d'aimer ...et d'acheter. Cette mère esclave peut se racheter en acceptant de devenir l'ambassadrice des grandes marques au sein de sa famille. Elle pourrait même conserver sa fonction maternante mais dans un cadre modernisé. Une pub pour la chicorée Bonjour montre une mère qui est assez moderne pour acheter des produits industriels mais qui conserve cependant son rôle puisqu'elle retourne le pot à l'endroit. Cette mère esclave serait autrement comme la mère castratrice une mauvaise mère dévorante faute de laisser ses enfants accéder à la liberté ... commerciale.

Debout les marqués de la Terre !

Parce que l'agression publicitaire est en train de transformer notre monde intérieur tout autant qu'elle a pub-tréfié nos paysages, la résistance doit passer non seulement par des actes individuels mais aussi par des actes collectifs qui nous engagent en tant que citoyens. Nous devons refuser ces rituels qui nous font vivre le monde sur le mode du lèche-vitrine, qui nous font pratiquer le shopping comme un "flirt" avec les objets ou pénétrer dans des hypermarchés comme dans des Temples de la consommation, qui nous font accepter que l'on fasse des rues piétonnes autant de lieux de spectacle de la marchandise ou concevoir les soldes comme une nouvelle temporalité. Nous devons obtenir de l'Etat qu'il respecte les enfants : qu'il ordonne le démontage des milliers de panneaux publicitaires illégaux, qu'il interdise la pub à la TV pour des produits destinés aux plus jeunes, qu'il respecte sa propre loi et abroge la circulaire Lang qui fait entrer la pub à l'école par la fenêtre alors qu'elle reste interdite par la porte.

La publicité est indissociable du commerce des marques identitaires : elle annonce donc une société dans laquelle la part la plus humaine de l'homme serait passée aux oubliettes et dans laquelle l'humanité se réduirait à la seule économie (forçat du travail et de la consommation). Elle nous empêche individuellement et collectivement de penser et de rêver. Elle oblige à nous projeter sur ces produits et à introjecter ses contre-valeurs. Elle nous empêche de tirer les leçons de ce que nous savons. Comment croire que l'avenir puisse être à la consommation alors que 20 % des humains s'approprient déjà plus de 80 % des ressources et que notre mode de vie occidental est non généralisable ?

Sexualité, images et représentations

L'impact des images et des représentations virtuelles chez les enfants et les adolescents

Michaël Stora, psychologue clinicien, psychanalyste - CMP enfants/adolescents (Pantin - 93)

Lorsque j'ai créé un atelier jeu vidéo à visée thérapeutique, j'ai bien senti que je prenais un risque : la diabolisation d'Internet et des jeux vidéo était croissante dans les médias et dans les familles comme l'avaient été à leurs débuts la BD et le rock'n'roll. D'ailleurs, j'avais tellement le sentiment de m'inscrire à contre-courant du discours ambiant, qu'en mars 2002, j'avais organisé dans le cadre de l'Observatoire des Mondes Numériques en Sciences humaines un colloque que j'avais intitulé : "Pour ne plus avoir peur des jeux vidéo". Trois ans plus tard, l'approche de cette nouvelle culture se fait encore avant tout du côté de la condamnation et de la pathologie. Violence et addiction sont les thèmes préférés des médias qui font des jeux vidéo, un "obscur objet de plaisir" dangereux.

D'un autre côté, le jeu vidéo est entré dans le cadre du patrimoine de la Bibliothèque Nationale de France (BNF). Les Cahiers du Cinéma ont publié en septembre 2002 un numéro spécial "Jeux vidéo", dans lequel Olivier Séguret, critique spécialisé du journal Libération, rappelle sa "découverte d'un monde absolument vierge du point de vue journalistique, entièrement laissé entre les mains de la presse spécialisée" et son "impression de mettre la main sur une pépite"; il exprime son souci intense "d'élaborer une grammaire critique de cette nouvelle culture". Enfin Jean-Pierre Raffarin a créé un fond de soutien pour les éditeurs de jeux vidéo... C'est dire leur importance culturelle et économique. Dans un récent article, Marc Valleur, chef de service à l'hôpital Marmottan, souligne à juste titre, que "l'addictologie peut apporter un regard décalé dans les débats qui agitent la société en matière de jeux vidéo : ceux-ci sont souvent accusés de couper les jeunes de la réalité, voire d'encourager la violence et le passage à l'acte. Or, le fait qu'une activité puisse donner lieu à addiction n'implique en rien que cette activité soit "mauvaise" ou nuisible." Je disais, à ma manière, la même chose lors d'une conférence organisée par une association de parents : derrière les jeux vidéos, il n'y a pas qu'addiction et violence; derrière les chats, il n'y a pas que pédophilie et mauvaises rencontres;⁶ derrière les blogs, il n'y a pas que vilaines blagues de potaches, mais plutôt des espaces de créativité

Les médias ont leur part de responsabilité dans la diabolisation d'Internet, parce qu'ils mettent en scène ce qui paie, ce qui augmente le taux d'écoute ou de lecture. Je me souviens ainsi d'une histoire qui, de mon point de vue, a été montée en épingle au point de provoquer la fermeture des salles françaises du "chat" de MSN, qui était le plus fréquenté. Un GI américain avait "chatté" avec une adolescente de 15 ans qui vivait en Grande-Bretagne. Ils s'étaient donné rendez-vous en France pour se rencontrer. La jeune fille a fugué sans prévenir sa famille du motif de son départ. Elle a rencontré cet homme qui avait quinze ans de plus qu'elle. L'événement a pris une telle ampleur que j'ai été appelé par un journaliste de TF1 qui avait tout de suite assimilé cette histoire à un abus sexuel. J'ai été très prudent en soulignant qu'on manquait d'éléments pour porter de tels jugements. Je ne voulais pas entrer dans un jeu de diabolisation d'Internet. Plus tard, on a su que le GI et la jeune fille étaient réellement tombés amoureux l'un de l'autre, ce qui était, après tout, bien humain !

En revanche, la résistance des parents me semble plutôt saine et j'aurais tendance à m'en réjouir. Vouloir protéger ses enfants est en soi une démarche honorable. Remarquons d'ailleurs que cette vigilance des parents est récente ! Elle est même considérée comme très insuffisante par des associations comme Action-Innocence qui mènent des campagnes de prévention dans les collèges. Je ne dirai jamais assez, comme le souligne d'ailleurs la présidente de cette association, que la plus grande violence, ce n'est pas nécessairement que des enfants voient des images qui "ne sont pas pour eux", mais c'est qu'ils soient laissés seuls devant leur écran, comme ils étaient seuls devant la nurse cathodique, à savoir la télévision. Mais comment le faire comprendre aux parents sans pour autant les culpabiliser, quand leurs modes de vie ne leur permettent pas d'être présents auprès de leurs enfants après la sortie du collège ? D'où l'intérêt du travail fourni dans les établissements scolaires par une association comme "Un clic, Délic".

Alors, bien sûr, le psycho-pédagogue va donner des conseils aux parents en leur suggérant de mettre l'ordinateur dans une pièce de passage, en les engageant à exercer un contrôle parental puisqu'il existe divers logiciels de contrôle de l'activité virtuelle des enfants, ou encore en apprenant aux jeunes utilisateurs à ne pas donner leurs coordonnées personnelles.

5 Article sur la cyberaddiction, dans le Hors-Série du Nouvel Observateur (mai-juin 2005) sur "Les nouvelles addictions".

6 Cité dans Famille éducatrice d'avril-mai 2005, dossier sur Internet.

7 A l'annonce de l'interpellation par la police espagnole de plus de 500 pédophiles présumés échangeant des images pornographiques de mineurs sur le Web, la présidente d'Action Innocence, Valérie Wertheimer, a été interviewée sur ce thème dans Le Parisien du jeudi 17 mars 2005.

J'ai suffisamment insisté sur les enjeux d'autorité autour d'Internet. En tant que psychanalyste, je me situe cependant plus du côté des questions que des réponses.

En ce qui concerne les jeux vidéo, qu'il s'agisse de jeux de sport, de guerre ou de gestion, je crois important de souligner qu'il y a un enjeu : celui de gagner. Lorsque le jeu devient un enjeu, sa dimension narcissique émerge de manière évidente. En ce sens, je rejoins Marc Valleur qui estime que "le jeu est nécessaire au psychisme, comme il a une utilité sociale"⁸, même si je regrette que l'Observatoire des Jeux (ODJ) qu'il a créé pour aider les accros aux jeux d'argent comme aux jeux vidéo renforce la confusion possible entre jeux d'argent et jeux vidéo alors qu'ils n'ont pas grand-chose en commun, en tous cas pour le moment. En effet, le jeu vidéo exige des qualités spécifiques qu'on peut rencontrer chez les sportifs, à savoir la persévérance. S'entraîner pour parvenir au meilleur de ses performances, tel est l'enjeu du sportif. De même que le sportif entretient un respect de celui contre lequel il se bat, de même les jeux vidéo exigent du joueur une vraie maîtrise du gameplay : il doit apprendre à appuyer sur les boutons de sa manette au bon moment et en temps voulu. Dans les jeux vidéos, il s'agit le plus souvent de combats sportifs. Certains jeux, dits "violents", mettent en scène des contextes de guerre qui transforment le joueur en héros en devenir. Raison pour laquelle le terme de "violence" n'est pas vraiment adapté pour les jeux vidéo puisque la violence fondamentale en est absente : on ne combat que parce que c'est justifié. Il n'y a pas de violence gratuite qui ferait du jeu vidéo un "punching ball numérique". L'aire du jeu permet juste de faire émerger sans culpabilité ses pulsions agressives plutôt que de les laisser se retourner contre soi-même. Rosenberg montre bien dans ses travaux⁹ qu'on peut opposer le masochisme gardien de la vie, dont les jeux relèveraient, du masochisme mortifère.

Quant à la violence graphique des jeux vidéo, elle répond à un effet de réalisme dans la manière dont l'autre, à savoir l'ennemi virtuel, meurt, qui est souhaité par les joueurs. Me reviennent à la mémoire nos jeux d'enfants : lorsqu'on jouait à la guerre, il fallait que l' "en train de mourir" soit le plus esthétique possible. Mitraillés par un bout de bois, nous prenions le temps de mettre en scène attentivement notre manière de tomber. Il en va de même avec le jeu vidéo. En tant que mise en scène du réel, le jeu vidéo fait que l' "en train de mourir" se doit d'être à la hauteur de la représentation que le joueur se fait de son combat contre les images. Aussi les concepteurs de jeu ne cherchent-ils pas à restituer pleinement le réalisme de la mort par balle, car ce n'est qu'un jeu, mais ils mettent tout en oeuvre pour permettre au joueur de s'approprier les images par la persévérance en offrant la réponse la plus satisfaisante possible à son attente. "Ce qui tient lieu d'esthétique, c'est la technique, autrement dit le degré de réalisme imprimé à l'image. La contemplation ne sied pas (encore ?) au jeu vidéo. Il faut que ça aille vite et bien".¹⁰

Enfin, le jeu vidéo n'inscrit pas le joueur dans le "tout, tout de suite" car il exige de l'anticipation, de l'intelligence déductive et la capacité de prendre le risque que les personnages inventés résistent justement aux tendances purement destructrices du joueur. L'intelligence artificielle, qui reste une illusion, fait tout de même des personnages des ennemis qui s'adaptent à notre manière de jouer. L'être humain reste toujours l'acteur principal du jeu, mais, en tant que spectateur, il doit pouvoir exercer sa vigilance afin de ne pas prendre les images pour des états de fait en leur accordant une importance démesurée. Images violentes ou violence d'un monde fait d'images ? Posons-nous donc la question de savoir ce qui serait le plus violent : tirer sur un personnage et ne pas voir l'impact parce que le personnage disparaît -c'est ce qu'on pourrait appeler une guerre propre - ou bien tirer sur un personnage qui tombe et empêcherait le joueur d'avancer dans sa progression ? Dans GTA, qui est un jeu qui m'a terriblement angoissé parce qu'il m'est insupportable d'incarner un gangster, lorsque le personnage ne parvient pas à terminer sa mission, il peut, dans un accès de rage narcissique devant l'échec de sa mission, prendre plaisir à tuer tout ce qui bouge dans la ville gigantesque. Ce jeu profondément immoral, interdit aux moins de dix-huit ans mais que beaucoup d'adolescents connaissent pourtant, est considéré par 70% d'entre eux comme "fun", ce qui signifierait qu'ils ont suffisamment de distance pour pouvoir incarner un gangster. Inversement, un de mes patients m'a dit ne pas supporter ce jeu car "on est trop libre". C'est dire combien les appréciations de la violence sont différentes suivant les âges, les personnes et leur histoire. Pour ma part, j'ai pensé que cet adolescent n'allait pas trop mal car le sentiment de liberté n'existe que dans un cadre défini. Les chemins de traverse peuvent être alors d'autant plus jouissifs à prendre. Paradoxalement, pour d'autres joueurs, la figure du gangster offre un vrai sentiment de liberté virtuelle parce que celui-ci se comporte selon des codes précis. Des goûts et des couleurs ...

L'autre motif d'inquiétude des parents porte sur tout ce qui a trait à la sexualité via Internet. Qu'Internet serve aux "cyberprédateurs", comme on les appelle, me paraît évident et pour le moins préoccupant.

8 Cf article précédemment cité.

9 Benno Rosenberg, "Masochisme mortifère et masochisme gardien de la vie", Monographies de la revue française de psychanalyse, PUF, 1ère édition, 1991.

10 in Les cahiers du cinéma, hors-série sur les jeux vidéo, 2002.

Les inquiétudes des parents sont justifiées et le contrôle de l'activité virtuelle des enfants a ses raisons d'être. Il y a quelques années, je n'avais pas mesuré l'ampleur du phénomène et les risques encourus par des jeunes. Lors de mes conférences, beaucoup de parents me disent que c'est souvent par hasard que les enfants se retrouvent sur des sites X. En tapant un mot-clé, une liste de sites apparaît. Si le mineur fait alors le choix de cliquer sur un site X, cela relève tout de même de sa responsabilité. Dans la mesure où certains sites pornographiques peuvent faire penser à la porte ouverte des parents quand ils font l'amour, on peut justifier aisément le contrôle parental : il s'agit tout simplement de fermer la porte ! En tous cas, pour ce qui relève des dérives perverses¹¹, il me semble qu'il y a une différence entre celui qui a pris des photos, ce qui relève d'un passage à l'acte, et celui qui les regarde. Les craintes justifiées liées à la pédophilie peuvent créer une psychose mais pour avoir travaillé avec des enfants, je dois rappeler que la vérité inconsciente psychique sort de la bouche des enfants, mais ce n'est pas nécessairement la vérité au sens juridique du terme. Lorsque des affaires de pédophilie sur Internet éclatent, il est important d'en avoir bien conscience, de manière à exercer son discernement car un enfant peut trouver un intérêt psychique à dire qu'il a été abusé.

La problématique est, de toute façon, la suivante : parce qu'un objet peut être utilisé de manière perverse ou pathologique, doit-on pour autant l'interdire ? Beaucoup d'objets sont utilisés à des fins criminelles. Prenons l'exemple de la voiture : un garçon a son permis à dix-huit ans et, quelques mois plus tard, il cause un accident mortel qui le mène en prison. Interdit-on pour autant l'usage de la voiture ? J'aurais tendance à dire que ce n'est pas l'outil Internet qui doit être remis en cause mais qu'il faut initier vraiment à son usage, donc à la loi et aux transgressions, c'est-à-dire non seulement à ce qu'il en coûte mais encore aux dangers encourus quand d'autres transgressent. Les risques d'atteintes sexuelles sur mineurs par le biais de l'Internet sont réels et la lutte contre les contenus illicites ou les comportements abusifs préoccupe les pouvoirs publics. C'est ce que rappelait Isabelle Falque-Pierrotin, présidente du Forum des Droits sur l'Internet, dans une recommandation sur "Pédo-pornographie et pédophilie sur Internet"¹² dont un des objectifs est de développer une campagne de sensibilisation et d'éducation, ne serait-ce qu'au niveau des établissements scolaires.

Mais reconnaissons tout de même que notre société entretient à propos de la sexualité une hypocrisie invraisemblable. Qu'une fille entende sa mère lui dire "un jour, tu trouveras un prince charmant", ou que "l'acte sexuel, ça fait mal" me semble aussi violent que si elle voit une photo de pénétration sur un site pornographique. A l'adolescence, l'enfant est dans une problématique de curiosité sexuelle normale. Accuser certains contenus sur Internet pour en interdire l'accès ne me semble pas nécessairement une solution. On sait bien qu'une trop grande sévérité est excitante, c'est-à-dire qu'il y a toujours une tension érotique liée à l'interdit. Un parent qui va plutôt bien est capable de parler de sexualité et de mort avec ses enfants, et c'est essentiel. Si l'enfant s'est trouvé confronté à des images qui le choquent ou qui lui posent question, la qualité de réponse du parent aura un impact sur la sexualité à venir de l'enfant. Quand un enfant demande à ses parents comment on fait les bébés, si son parent est à même de répondre, c'est qu'il s'est libéré des entraves oedipiennes. La pathologie se construit toujours dans un secret excessif ou dans des propos parentaux délirants.

Je me souviens ainsi d'une petite fille qui se cognait la tête contre les murs et qui avait perdu le sens de l'orientation. Elle vivait avec sa mère, tandis que son père était au Portugal. Lorsque j'ai reçu la mère, celle-ci s'est effondrée en évoquant la mort du grand-père de l'enfant, un an auparavant. Son père était pour cette femme "l'homme de sa vie". Quand l'enfant demandait "où est Pépé ?", sa mère lui répondait n'importe quoi : "il est en voyage, il est absent ..." Nous avons organisé une médiation pour que la mère évoque devant son enfant la réalité de la mort du grand-père. Lorsque la mère a dit la vérité, l'enfant a souri et embrassé sa mère. Un terme a ainsi pu être mis aux propos délirants de la mère et la fille a retrouvé rapidement son sens de l'orientation.

Je pense aussi à un autre enfant sur qui ses parents veillaient à l'excès. Quelques années auparavant, cet enfant avait été dans le coma pendant plusieurs semaines. Cela avait traumatisé les parents. Le père a été capable de dire à son enfant en face à face : "nous avons eu tellement peur que tu meures que nous avons encore peur". J'ai ajouté en m'adressant au père : "Mais vous voyez, il est bien vivant, votre enfant !" Un enfant qui sent ses parents inquiets va trouver des occasions pour créer chez eux de l'inquiétude. L'important, en l'occurrence, était que les parents puissent expliquer à leur enfant la raison de leur anxiété incessante, ce qu'ils n'avaient jamais fait.

11 Sur la perversion, on peut lire les derniers chapitres de *Théâtres du Je*, Joyce Mc Dougall, Folio Essais. Elle enrichit la théorie freudienne de sa réflexion et de son expérience clinique.

12 Site du Forum des Droits sur l'Internet: <http://www.foruminternet.org>

Un premier rapport, *Les enfants du Net*, a été remis en février 2004 au Ministre de la Famille. Il a été suivi en 2005 par la recommandation citée.

D'où ma question à partir de ces deux cas : doit-on ou non interdire le surf sur le Net pour éviter aux enfants tout danger potentiel, comme cette mère qui avait caché à son enfant la mort du grand-père en pensant le protéger ou comme ces parents qui masquaient leur inquiétude ?

Je n'en suis pas certain du tout. L'expérience montre que ce ne sont pas n'importe quels enfants qui se mettent en danger. Quand les parents sont trop absents, physiquement ou symboliquement, l'enfant va de toute façon trouver tous les moyens pour le ou les faire revenir.

J'ai déjà souligné que les parents peuvent être parfois bien surprenants ou angoissants pour leurs enfants à cause des propos qu'ils tiennent ou des conduites qu'ils adoptent. J'inclus dans ce type de parents ceux qui se positionnent comme exemplaires, ou bien encore que les parents ne soient pas eux-mêmes au clair avec leur sexualité.

Les parents qui se positionnent comme exemplaires empêchent toujours les enfants de grandir. Les enfants restent alors dans une illusion parentale de toute puissance qui ne les arme pas pour la vie. On rencontre deux types d'enfants de ces parents prétendus infaillibles : soit ceux qui vont prendre des risques excessifs pour leur âge afin de se dégager de l'emprise parentale, soit ceux qui entretiennent une telle confiance vis-à-vis des adultes détenteurs de l'autorité qu'ils vont manquer de discernement, en donnant par exemple leur adresse à un inconnu sur le Net ou en se faisant abuser par un adulte proche. Cette naïveté-là, entretenue inconsciemment par des parents parfois, peut conduire au pire. Certains éducateurs, prêtres, personnels travaillant auprès d'enfants savent dramatiquement en profiter. En revanche, lorsque les enfants comprennent que leurs parents sont faillibles, c'est-à-dire qu'ils leur mentent dans la vie quotidienne, ils sont touchés par une désillusion constitutive qui va leur permettre d'élaborer eux-mêmes les mécanismes de protection qui leur sont nécessaires pour se confronter au monde extérieur. Je me souviens ainsi d'un enfant qui a été réparé par une confiance de son père en entretien. Il s'agissait d'un enfant qui allait mal, dont le père était très dur, et même violent avec lui. A un moment, j'ai demandé au père s'il jouait avec son fils aux jeux vidéo. Il m'a répondu oui, et il a ajouté sur un ton très ennuyé : "Le pire, c'est qu'il me bat". L'enfant a entendu son père parler ainsi, alors que celui-ci avait baissé le ton de la voix, et il a compris pour son plus grand bien que son père qui se prétendait infaillible ne l'était pas. Une vraie chance pour pouvoir enfin grandir !

Par ailleurs, beaucoup de parents ne sont pas au clair avec leur sexualité. Bien sûr, les parents sont les moins bien placés pour évoquer la sexualité avec leurs propres enfants. D'une part, parce qu'ils sont renvoyés à leurs fantasmes vis-à-vis de leur propres parents. D'autre part parce qu'ils peuvent avoir de manière inconsciente des mouvements de désir pour leurs enfants. C'est la raison pour laquelle on fait souvent appel à des tiers pour informer les enfants sur la sexualité.

J'ai ainsi reçu en thérapie une petite fille de quatre ans et demi atteinte d'un mutisme sélectif. Elle ne parlait qu'avec sa maman. Elle dessinait de belles femmes souriantes, au soleil, avec une tête, un triangle pour le corps et des jambes. Quand la confiance s'est installée, je lui ai demandé : "Où es-tu, toi, dans le dessin ?" Elle a alors fait un rond dans la robe triangulaire. Je lui ai dit : "c'est normal que tu ne parles pas car tu es encore dans le ventre de ta mère !" Et je me suis mis à lui expliquer très concrètement comment naissaient les bébés. A la fin de la séance, cette petite fille mutique m'a dit merci et s'est mise à parler. Ses parents étaient des conservateurs catholiques. J'ai supposé une absence totale de sexualité entre eux ou, en tous cas, une absence de parole sur ce sujet. Or, dans le fait de mettre des mots sur la naissance, il y a un enjeu réel de séparation. C'est vraiment une question de partage du savoir. Plus on donne à savoir, plus on permet à l'autre de se libérer.

Par eux-mêmes, les enfants vont aussi avoir recours à des tiers. Il y a trente ans, un garçon achetait "Lui" en cachette dans un kiosque à journaux où l'on ne le connaissait pas. Maintenant, il a un accès direct à l'information par Internet. Même dans la transgression, on pourrait dire qu'il n'y a plus d'effort à fournir. Là est peut-être le vrai problème ! L'accessibilité à tous les contenus met donc vraisemblablement à mal une valeur : celle de l'effort. Pour se procurer "Lui" discrètement, il y avait toute une démarche de préméditation excitante qui faisait partie de la transgression. Maintenant, on est dans le "tout voir sans effort" qui renforce aussi sans aucun doute l'habitude : l'accès aux images est si simple que les images en deviennent moins excitantes. D'ailleurs on pourrait se demander si, dans le futur, cela n'occasionnera pas une montée en puissance de la transgression avec des prises de risque de plus en plus ordaliques.

Toujours est-il qu'on trouverait d'un côté des enfants trop naïfs lorsque le Surmoi parental est fort et de l'autre des enfants manquant de naïveté soit par confusion parentale, - une intimité surexposée de la part des parents favorisant la confusion des registres chez l'enfant -, soit par habitude à "ce qui n'est pas pour eux" à cause de la déferlante visuelle. Bien évidemment, mes propos doivent être atténués pour la simple raison que je rencontre dans mon métier seulement les enfants qui vont mal, bien souvent parce que leurs propres parents vont mal. J'en veux pour preuve une autre anecdote. Un jour, j'ai demandé à une maman africaine qui venait en consultation comment elle avait expliqué à sa fille la naissance des bébés et elle m'a répondu : "je lui ai dit qu'ils venaient par les pieds". Pourquoi avait-elle inventé une explication pareille ? Je l'ignore. Toujours est-il qu'étrangement, sa fille avait un tic continu : assise, elle agitait sans arrêt un de ses pieds !

La question de la mort va de pair avec violence et sexualité. On peut bien sûr s'indigner devant tel jeu vidéo qui met en scène des hooligans qui ont pour objectif de massacrer des supporters ennemis et de casser, afin de marquer des points. On peut aussi considérer comme immoral le jeu Command and Conquer qui permet d'incarner des Américains, des Chinois mais aussi des terroristes, lesquels peuvent utiliser des commandos suicides. Peut-on s'en amuser vraiment quand, dans la réalité, les attentats-suicides sont continuels et conduisent à mort d'hommes? On peut même dénoncer, comme le font certains de mes collègues, le jeu Civilisation comme un outil de violence économique au service du grand capital. Ou encore trouver inadmissible que tel jeu permette de tuer des enfants, à moins que cela ne se justifie pour un frère aîné qui ne peut plus encadrer son petit frère et qui rêverait de s'en débarrasser, virtuellement !

Pour ma part, je m'intéresse surtout à la représentation de la mort dans l'inconscient qui se matérialise par des craintes de séparation et d'abandon. D'expérience, je constate que le joueur n'est pas dupe à propos de ces morts que je viens d'évoquer. Il sait aussi que la mort de son personnage n'est pas une mort : il va juste devoir recommencer sa mission. Ainsi, dans Band of Brothers, quand son avatar meurt, l'image devient floue et on entend la voix du personnage qui disparaît au loin. Et très vite, une instruction vient : reprenez à la mission précédente. Comme le fait remarquer Marc Valleur, "ce qui distingue les univers virtuels, dans lesquels évoluent les avatars, de la vie réelle, c'est d'abord le fait que la mort n'y est qu'un événement secondaire, fréquent et nullement irréversible"¹³. En jouant récemment à Band of brothers, j'ai ainsi vu mon personnage mourir une fois, deux fois, trois fois ! Je devais toujours revenir au point de sauvegarde précédent. Alors que je commençais à me lasser, un panneau du programmeur s'est affiché avec ces mots : "La guerre est injuste mais pas un jeu vidéo". Et on m'a redonné ma jauge de vie. Cela tombait bien et j'ai trouvé cela très fort de la part du concepteur du jeu : il rappelait par ce biais qu'il était le maître du jeu et pas moi, mais aussi que le jeu est un jeu. Cependant je vois plusieurs cas possibles d'émergence d'angoisses de mort dans les jeux vidéo. D'abord lorsqu'un jeu est trop difficile, le joueur peut se sentir vraiment nul de ne pas parvenir à remplir sa mission et le vivre très mal. C'est d'ailleurs un casse-tête pour les programmeurs de réaliser des jeux qui ne soient pas trop durs. L'autre cas d'émergence d'angoisse de mort, le plus courant, est la fin d'un jeu off line. Une expérience, qui a parfois duré une semaine ou plusieurs semaines, se termine alors que le joueur pourrait avoir envie que cela dure éternellement. Il a donc un deuil à vivre. La fin du jeu, c'est la fin du plaisir. Il y a angoisse, certes. Mais deuil à faire, ce qui est bénéfique. A l'inverse, on peut estimer que les jeux MMORPG où l'avatar est un "self object", c'est-à-dire une prolongation narcissique de soi, se livrent à un évitement de la mort, car ces jeux-là sont sans fin. Ils ne procurent donc pas d'angoisse de séparation.

En tant que psychanalyste, je suis donc surtout conduit à considérer que l'outil informatique permet un entraînement symbolique pour les enfants comme pour les adultes. Pour être mon premier cobaye et pour avoir observé beaucoup de personnes en train de jouer, il m'apparaît que les jeux vidéo dits "violents" favorisent l'expression de pulsions agressives, qui existent en chacun de nous, de manière socialement acceptable puisqu'elles ne s'exercent pas à l'encontre de personnes réelles. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, le plus grand plaisir des joueurs, quand on les observe, n'est pas de "tuer" mais de s'affronter à la machine et de se mesurer entre eux. Marquer des points nécessite d'être persévérant, de contourner des obstacles, de se dépasser, de collaborer. En ce sens, le jeu a des vertus curatives et est un moteur pour avancer. L'idéal du Moi dans lequel nous sommes baignés de nos jours crée en nous une violence intérieure et des frustrations liées à l'incapacité à atteindre les objectifs d'efficacité, de beauté, de réussite que la société nous fixe. Canaliser son agressivité par le jeu est sur ce plan une bonne chose.

A propos de l'activité virtuelle, je ne m'inscris donc pas dans un jugement moral du type "c'est bien" ou "ce n'est pas bien". Ce qui compte pour le psychanalyste, c'est "plaisir" et "déplaisir". Notre société n'est pas "tout blanc" ou "tout noir". Le politiquement correct qui a envahi peu à peu notre société est d'après moi une violence. Chercher à aplanir à tout prix toute émergence de singularité, de l'expression de son ras le bol ou de sa violence n'est pas une solution. Par ailleurs, condamner l'individualisme, l'esprit de vengeance, la loi du plus fort qui nourrissent les jeux, c'est vouloir ignorer avec une hypocrisie certaine ces traits humains qui caractérisent notre société à tous les niveaux. De mon point de vue, l'outil informatique ne crée pas de pathologie. En revanche, il est révélateur de notre manière de nous positionner au monde et le passage à l'acte dans le virtuel peut avoir de vrais effets thérapeutiques. La société ne propose pas suffisamment de lieux de valorisation à ceux qui la constituent, particulièrement à la jeunesse, et c'est dommage. Elle renforce aussi les inhibitions par peur de l'affrontement, alors que le conflit en soi est sain. Dans un tel contexte, le recours à l'image comme tiers me semble utile, voire nécessaire, et je ne m'étonne pas qu'Internet soit le média favori des jeunes.

13. In Hors-série du Nouvel Observateur sur les nouvelles addictions, mai-juin 2005.

Images du sexe reproducteur dans les films pour adolescents

Marika Moisseff, chargée de recherche - CNRS Laboratoire d'anthropologie sociale (Paris)

Sexualité contre procréation

Dans les sociétés occidentales modernes, les nôtres, la puberté est d'abord appréhendée comme la période durant laquelle l'individu accède à ce que les psy appellent la génitalité adulte, c'est-à-dire le sexe, les activités érotiques. Or, de fait, la puberté fait accéder l'individu à la fonction procréatrice : il devient un procréateur virtuel.

Dans les sociétés dites traditionnelles étudiées par les ethnologues, cette transformation de l'individu pubère en parent potentiel sous-tend la définition donnée au statut d'adulte : être adulte, c'est être légitimés à assumer une filiation, c'est-à-dire à avoir des enfants. Et les parents sont, en conséquence, incités à participer à la transformation de leurs enfants pubères en procréateurs en leur transmettant leurs pouvoirs reproducteurs. L'institutionnalisation du passage de l'enfance à l'âge adulte, au travers notamment des rites de puberté, est une des modalités privilégiées pour effectuer cette transmission de la fonction parentale.

Par contraste, dans nos sociétés, à l'heure actuelle, les parents sont plutôt encouragés à inciter leurs enfants pubères à repousser dans le temps la réalisation de leur désir à être parent. Le fait d'avoir des enfants trop tôt, voire à avoir des enfants tout court, tend à être perçu comme un possible obstacle à la réalisation personnelle, c'est-à-dire à la poursuite des études ou d'une carrière, et même parfois comme un obstacle à l'épanouissement sexuel. Du coup, on enjoint les parents à transmettre à leurs enfants devenus de potentiels procréateurs, non leur fonction parentale, mais des moyens contraceptifs censés favoriser leur épanouissement sexuel.

Cette perspective culturelle comparative quant au rôle des parents d'enfants adolescents va me permettre de faire quelques propositions concernant certains films d'horreur ou de science-fiction destinés à être regardés par les adolescents, et dont ces derniers sont très friands.

Ma première proposition est de poser que notre façon contemporaine de concevoir le rôle des parents d'adolescents - transmettre des moyens anticonceptionnels plutôt que la fonction parentale - est parfaitement congruente avec l'idéologie occidentale qui tend à conférer une valeur positive aux activités érotiques, et à souligner l'aspect négatif, voire potentiellement mortifère, de la reproduction lorsque celle-ci n'est pas soumise à un strict contrôle. L'érotisme est plutôt situé du côté de la culture, c'est-à-dire d'une activité délogée du biologique, libérée de la nécessité de se plier à l'instinct de reproduction, tandis que la reproduction est située du côté de l'animalité, c'est-à-dire des instincts que nous devons apprendre à maîtriser pour accéder au statut de civilisé.

Deuxième proposition, les films d'horreur ou de science-fiction prisés par les adolescents sont parfaitement congruents avec cette idéologie : ils valorisent le sexe tout en montrant de façon très crue, par le biais d'images saisissantes, les dangers dont les adultes affublent la reproduction dans nos contrées civilisées. Pour ce faire, ils vont associer symboliquement la transformation pubertaire à une véritable métamorphose, les adolescents étant montrés comme susceptibles de se transformer en tout autre chose que ce qu'ils étaient avant la puberté : ils deviennent alors des prédateurs, loups-garous, vampires, mus par de bas instincts animaux et carnassiers. Par le biais de cette métaphore d'une transformation radicale, animale, les scénaristes évoquent également l'ambivalence des sentiments que les parents peuvent éprouver face à leur enfant devenu adolescent et qu'ils tendent à ne plus reconnaître : le petit être affectueux qu'ils ont élevé dans leur giron devient un quasi étranger, un alien, quand il n'est pas tout simplement perçu comme un monstre.

Enfin proposition ultime : ces films si décriés par les adultes offrent, en fait, aux adolescents des supports imaginaires concrets pour se repérer dans le vécu bouleversant dont ils font l'expérience, et qui leur fait se demander avec angoisse s'ils vivent dans la réalité ou dans un cauchemar. Dans des contextes plus traditionnels, les rites consistant à opérer sur le corps des jeunes gens, et à inciter leurs parents à leur transmettre la fonction parentale, institutionnalisent le passage de l'enfance à l'âge adulte. Dans un univers culturel où l'institutionnalisation de ce passage a disparue, les images fournies aux adolescents par les studios de Hollywood ont peut-être des effets plus positifs qu'on ne le croit : elles les rassurent, dans la mesure où elles sont partagées par des pairs et les renvoient à une certaine normalité, dans cette anormalité que constitue l'événement pubertaire.

Et, dans le même temps, les éléments de l'idéologie qui est le propre de leur culture leur sont inculqués, dont celui qui consiste à les mettre en garde contre les dangers d'accéder sans précaution à ses pouvoirs de reproduction.

Rentrons dans le vif de cette idéologie de façon à mieux apprécier les images de ces films.

Direction *Le Meilleur des mondes*

Fin 1999, un petit article de *Télérama* proposait d'établir une liste de ce qui caractériserait l'humanité de l'an 2000 au regard de celle de l'an deux mille cent, et l'une de ces caractéristiques retenait plus particulièrement l'attention : "En l'an 2000, écrivait le journaliste, les gens étaient enfantés à l'*intérieur* de leur mère, comme les animaux." (Sorg, 1999 : p.13, mes italiques).

L'enfantement naturel, la nécessité d'être englobé dans un corps de femme avant de naître, reléguerait donc l'humanité au rang de l'animalité. Ce constat pourrait ne relever que de l'anecdote s'il ne constituait une constante dans les récits et les films de science-fiction qui ont pour thème la procréation.

Le premier du genre est, sans conteste, *Le Meilleur des mondes* d'Huxley, publié en 1932. Les enfants y sont fabriqués en flacon et la viviparité, terme scientifique utilisé à dessein par Huxley pour signifier l'horrible obligation animale d'en passer par un ventre féminin pour naître, y est perçue comme une infâme chose du passé, ne subsistant plus qu'à l'état de survivance honteuse dans quelques réserves de sauvages. L'apogée de la civilisation correspond dans cette utopie à l'avènement de la stérilisation généralisée, et la pornographie est rattachée, non à la sexualité, mais à l'enfantement. Les adultes s'adonnent à volonté aux activités érotiques et s'extasient devant les ébats sexuels des bambins dans les cours de récréation, mais ils sont offusqués lorsqu'on leur rappelle l'origine vivipare de l'humanité.

Quelques décennies plus tard, c'est le monstre d'*Alien* qui va symboliser la viviparité. La reproduction qu'il incarne est présentée sous la forme d'une infestation susceptible d'anéantir une humanité ayant atteint le plus haut degré d'évolution technologique. Il a les traits d'une sorte d'insecte géant mi-fourmi mi-araignée qui transforme ses proies humaines en cocons où déverser le contenu de ses œufs. Le seul objectif de ce monstre est de se reproduire : on ne le voit jamais ni manger, ni copuler. La bête ne dévore pas ses victimes, elle s'empare de leur corps pour engendrer. C'est un envahisseur de type cancer : il extermine de l'intérieur, en pénétrant les organismes hôtes où il se développe à la vitesse de l'éclair. L'arme suprême d'*Alien* est la grossesse : au terme d'une gestation thoracique relativement rapide, l'accouchement du nouveau-né provoque l'explosion de l'hôte porteur. Sous couvert d'exprimer le danger représenté par l'invasion d'une espèce extra-terrestre, ce monstre sert à désigner l'aspect bestial et parasitaire de la procréation naturelle. Rappelons que l'un des enjeux de la recherche médicale contemporaine est de rendre compte du mystère du développement dans le corps maternel d'un corps étranger (*alien*) : le bébé. Cette façon de concevoir le bébé comme *étranger*, parasite prenant possession du corps maternel, transparaît dans bien des oeuvres de science-fiction.

Je postulerai ici que le monstre venu d'ailleurs symbolise la viviparité et son aspect invasif, parasitaire, animalisant, toutes choses rejetées aux marges de la civilisation dans l'utopie d'Huxley et dans la conscience populaire, comme l'illustre la prose du journaliste de *Télérama* et, plus récemment, celle du Professeur d'immunologie, Jean-Claude Weil, dans la très sérieuse revue *Géopolitique* (2004 : 23) :

"Je suis convaincu que, très vite, la reproduction ne se fera plus qu'en laboratoire, in vitro. Le mode de reproduction à l'ancienne ne sera plus qu'exceptionnel. C'est inévitable étant donné la façon dont la société évolue : les femmes font des carrières, passent des diplômes et, à 40 ans, veulent un enfant qu'elles n'ont pas eu le temps de faire avant. La solution, c'est de prélever à 18 ans les ovocytes et les spermatozoïdes en prévision de ce désir futur et de les mettre en attente. On aura ainsi des cellules germinales fraîches que l'on pourra utiliser à volonté pour une FIV".

Nous sommes donc bien, aujourd'hui, dans la projection de l'avènement du *Meilleur des mondes* d'Huxley.

Mais d'où nous vient donc cette horreur pour la reproduction naturelle ? Ma réponse est qu'elle s'est ancrée dans la théorie de l'évolution élaborée par Darwin au XIXe siècle. Cette thèse accorde une importance toute particulière aux modes de reproduction dans la classification et l'ordonnement des espèces les unes par rapport aux autres : on passe des espèces inférieures - insectes, poissons, etc. - qui pondent des millions d'œufs, aux mammifères inférieurs qui engendrent plusieurs individus par portée, puis aux mammifères les plus évolués que sont les primates qui n'ont, en règle générale, qu'un enfant par portée.

Les Occidentaux que nous sommes ont, depuis, intégré le fait que plus une espèce est évoluée sur le plan biologique, moins elle procréé, et nous avons tendance à conceptualiser les différences culturelles selon le même schéma. Les plus évoluées sur le plan technologique sont celles qui font le moins d'enfants, les moins évoluées en font le plus. Il y aurait donc un rapport inversement proportionnel entre le degré d'évolution d'une population et son taux de fécondité.

Dans les oeuvres de science-fiction, tout comme dans les politiques de santé internationales et dans l'idéologie populaire occidentale, l'excès de fertilité est considérée comme un fléau entravant l'évolution des populations. Mais, d'un autre côté, les Occidentaux ont les plus grandes difficultés à maintenir un taux de fécondité suffisant pour assurer le renouvellement des générations ; ils ont donc besoin de la fertilité des migrants pour maintenir une démographie viable. Or ces migrants sont jugés moins évolués, c'est-à-dire qu'ils sont perçus comme susceptibles de nous faire chuter d'un cran sur l'échelle de l'évolution. D'où la crainte que le métissage d'individus soi-disant situés à des paliers différents de l'évolution, n'entraîne la dissolution des Blancs hypofertiles et/ou leur régression à un stade plus animal au niveau duquel la reproduction, la nature donc, reprendrait le pas sur la culture. Cette crainte est rendue explicite dans certains films de science-fiction : les 'races' distinctes sont symboliquement assimilées à des espèces différentes, les unes humaines, plus précisément américaines, les autres, animales, et leur hybridation donne naissance à une progéniture ayant les traits d'un animal archaïque.

L'enfant venu d'ailleurs et l'homme parasite

Certaines oeuvres de science-fiction vont alternativement suggérer la possibilité qu'il pourrait exister ailleurs, sur une autre planète ou dans une autre galaxie, des êtres encore plus évolués que les Occidentaux et qui auraient, en conséquence, encore plus de difficultés à se reproduire, d'où la possibilité qu'ils souhaitent nous utiliser pour résoudre leur problème d'hypofertilité, comme nous le faisons avec des populations issues du tiers-monde.

Dans *Le village des damnés* (Rilla 1960, Carpenter 1995, d'après un roman de Wyndham 1957), toutes les femmes en âge de procréer d'un petit village anglais paisible sont mystérieusement inséminées en même temps, y compris les vierges, les stériles et celles dont le mari était absent. Les enfants qui naissent de cette conception asexuée inexplicable sont tous semblables, blonds aux yeux bleus, d'une intelligence supranormale et usent de la télépathie pour communiquer entre eux et pour lire dans les pensées des autres. Ils sont dépourvus de toute émotion, de tout amour filial et punissent ou tuent sans vergogne les adultes cherchant à leur barrer la route. Ils constituent ensemble une seule et même entité, une sorte d'essaim venu de nulle part dont l'objectif est simple : utiliser les femelles humaines comme mères porteuses car leur espèce a perdu la capacité de se reproduire par elle-même, et supplanter à terme une humanité qu'ils méprisent car ils la jugent très inférieure à eux.

Les mâles occidentaux, lors des grands mouvements de conquête coloniale, ont été à même d'engrosser les femmes de "races" qu'ils estimaient inférieures ; de même qu'ils utilisent aujourd'hui la fécondité des femmes issues du tiers monde, pour augmenter leur propre taux de fertilité, ou en adoptant leurs enfants. Une simple transposition permet alors d'imaginer qu'une espèce encore plus évoluée, ayant donc perdu toute capacité à se reproduire par elle-même, pourrait faire subir le même sort aux terriens les plus évolués. Mais cette espèce plus évoluée pourrait bien correspondre, dans l'imaginaire, à celle de la génération des enfants : la génération des enfants supplante celle des parents et manie superbement la technologie, mieux que la génération des parents, et encore mieux que celle des grands-parents ; de ce point de vue chaque nouvelle génération tend à être perçue comme plus évoluée, plus intelligente que celles qui la précèdent.

Toutefois, l'idée sous-jacente exprimée par ces moralistes que sont les auteurs de science-fiction est que l'augmentation de l'intelligence s'accompagne d'une perte d'affectivité qui risque de faire retomber les humains du côté de la société animale, société de type totalitaire, nazi ou communiste, qui ignore toute notion d'individualité, à laquelle a succombé la *race des seigneurs* : les blonds aux yeux bleus du Nord et de l'Est de l'Europe.

Des humains et des insectes à Hollywood

Les scénaristes américains sont particulièrement doués pour représenter sous forme métaphorique l'idéologie occidentale contemporaine : les humains terriens évolués type sont personnifiés par les Américains, prototype des Occidentaux, leurs ennemis par les membres d'une autre espèce, souvent incarnés par des insectes parasites géants et prolifiques, au développement accéléré.

Les insectes sont à même de renvoyer aux différentes caractéristiques qui inspirent tant d'horreur aux Occidentaux : la pullulation, le grouillement et le parasitisme. De plus, la description de leur organisation sociale en termes anthropomorphiques - une reine pondreuse, des ouvrières et/ou des guerriers, des nourrices -, les rendent symboliquement comparables aux sociétés humaines. Or leurs activités sont présentées comme essentiellement orientées vers la reproduction.

Il devient alors possible de représenter symboliquement, d'une part, les différences morphologiques et/ou sociologiques des divers groupes humains comme des différences entre

espèces en compétition pour les besoins de leur espace vital, et, d'autre part, leurs continents d'origine respectifs - le Nord, le Sud, l'Est, l'Ouest - comme des planètes distinctes. La fécondité des unes les pousse à émigrer car elle tend à appauvrir leurs ressources. L'intelligence des autres, celle des hypofertiles, compense leur handicap démographique.

Prenons l'exemple du film *Starship Troopers* (Verhoeven, 1998, d'après un roman de Heinlein, 1959). L'humanité y est menacée par les arachides géants de la planète K qui ont atteint un niveau de surpopulation tel qu'il leur faut conquérir d'autres territoires. Ils envoient, à cet effet, des astéroïdes sur terre qui tuent les populations par millions. Les images du film rappellent à s'y méprendre celles des reportages sur la première guerre du golfe... Gageons que le scénariste s'en est inspiré et a substitué aux soldats irakiens qui avaient envahi le Koweït, des insectes géants colonisateurs.

Conclusion

Nous voyons donc que les films que regardent les adolescents sont congruents avec l'idéologie occidentale. Celle-ci est sous-tendue par la crainte qu'une reproduction incontrôlée, celle du tiers monde, n'aboutisse au remplacement d'une "civilisation" dite évoluée par une autre estimée plus proche de l'animalité. En conséquence, la fertilité non maîtrisée des femmes des pays en voie de développement est perçue comme un danger pour l'ensemble de l'humanité, et présentée symboliquement comme telle. Les monstres procréateurs que les films de science-fiction mettent en scène personnifient les étrangers, les aliens, dont les hordes venues du Sud et de l'Est auraient le pouvoir de submerger l'Occident. Et, entre ces monstres et la crainte ressentie vis-à-vis des jeunes de banlieue perçus comme de potentiels prédateurs, il n'y a peut-être qu'un pas de fourmi géante.

L'aptitude des insectes à proliférer, qui constitue le thème de nombreux documentaires, explique pourquoi ils sont érigés en personnages de choix dans les œuvres que j'évoque ici. Un autre aspect de leur mode de développement et jouer en leur faveur sur la scène hollywoodienne : les stades successifs par lesquels ils passent pour atteindre leur forme définitive, œufs, larves, nymphes-chrysalides, insecte adulte proprement reproducteur. Cette métamorphose va servir à symboliser la transformation des adolescents au cours de la phase pubertaire, c'est-à-dire leur passage d'un état stérile à un état fertile. Ainsi, dans *La Mutante 1 et 2* (Donaldson 1995, Medak 1998), le scénariste fait correspondre la phase pubertaire d'une alien issue d'un ADN extraterrestre à son passage par un état de chrysalide d'où s'échappe une reproductrice pleinement développée. La petite fille jusqu'alors inoffensive est montrée, lorsqu'elle accède à sa puissance reproductrice, comme se transformant en une prédatrice cherchant à avoir des rapports sexuels dans l'unique but de se reproduire; elle tue ses partenaires sexuels dès qu'ils ont rempli leur office, telle la mante religieuse et la veuve noire.

Bibliographie

- Darwin, C. 1992 [1859]. *L'Origine des espèces*. Paris, GF Flammarion.
- Heinlein, R. 1997 [1959]. *Starship Troopers*. New York, Ace Books.
- Huxley A. 1998 [1932]. *Le Meilleur des mondes*. Paris, Pocket.
- Moisseff, M. 2004 "L'amour extraterrestre : une mythologie à méditer." in F. Héritier et M. Xanthakou Corps et affects, Paris, Editions Odile Jacob : 325-338.
- Moisseff, M. 2004 "Le loup-garou ou la virtualité régressive du pubertaire masculin." *Adolescence* Vol. 22, No 1 : 155-171.
- Moisseff, M. 2004 "Un adolescent qui fait mouche : une variante sur la métamorphose pubertaire." *Enfances & Psy* n°26 : 29-42.
- Moisseff, M. 2004 "Perspective anthropologique sur les rôles parentaux." in P. Angel et P. Mazet *Guérir les souffrances familiales*, Paris, PUF : 29-45.
- Moisseff, M. 2003 "Alien ou le retour d'un mythe polynésien." *Nouvel Observateur* Hors Série 'Lévi-Strauss et la pensée sauvage', juillet : 82-85.
- Sorg, C. 1999. "C'était comment l'an 2000 ?", *Télérama* N° 2607, 29 décembre 1999, p.12-13.
- Weil, J.-C., 2004. "L'homme immortel." *Géopolitique* n°27 : 21-26.

Sexualité, images et représentations

Commentaires et analyses des images exposées

Chantal Picod, éducateur sexologue - Académie de Lyon

Nous vous avons demandés de nous apporter deux images :

- une image de pub ou à destination du grand public, qui vous dérange, vous agace vous choque...
- une image qui correspond à ce que vous souhaitez transmettre en matière d'éducation à la sexualité



Ces images ont été reprises sur des panneaux, en fonction de vos choix et nous avons pu les regarder au cours de cette journée.(photo ci-contre).

Première remarque : nous avons sept tableaux d'images qui dérangeant... et cinq tableaux d'images positives, ces dernières seraient elles moins représentées dans les médias, moins porteuses, moins attrayantes... ?

Nous pouvons rencontrer toutes ces images dans notre quotidien, pub dans la rue, le métro, les bus, dans les journaux, les magazines, ce sont donc des images

ordinaires et pourtant elles ne nous laissent pas indifférents, voir même, si l'on y regarde d'un peu plus près, elles nous dérangeant, nous attirent, nous troublent ...

Est-ce que nous réagissons tous aux mêmes ? Est-ce que notre ressenti est le même ? Sans doute pas exactement, mais il y a des éléments communs dont on sait qu'ils ne laisseront personne indifférent.

En tant qu'adulte, nous devons réfléchir à ce qui nous fait réagir dans ces images, et en quoi elles influencent notre représentation du monde et des relations entre les femmes et les hommes, si nous voulons aider nos jeunes à se construire des représentations qui ne soient pas trop normalisées et stéréotypées.

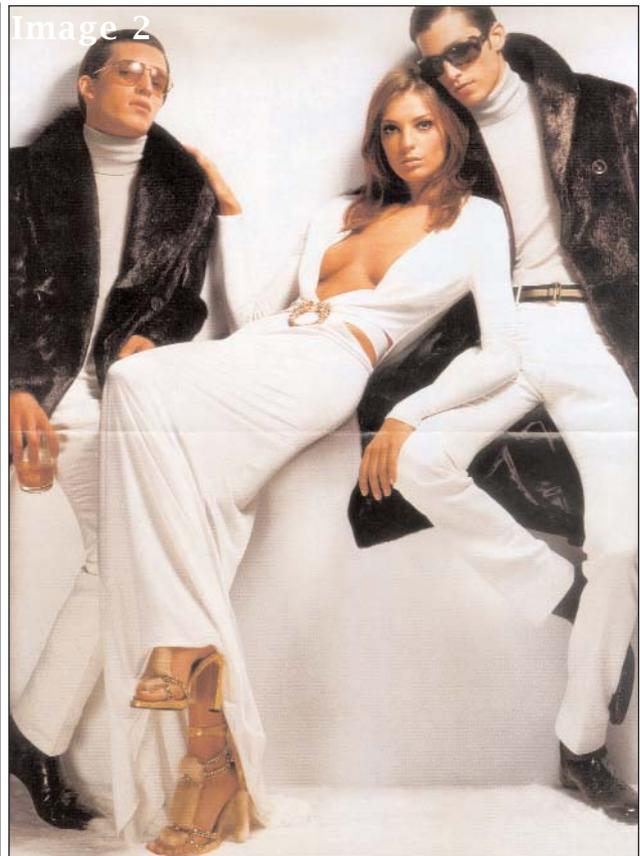
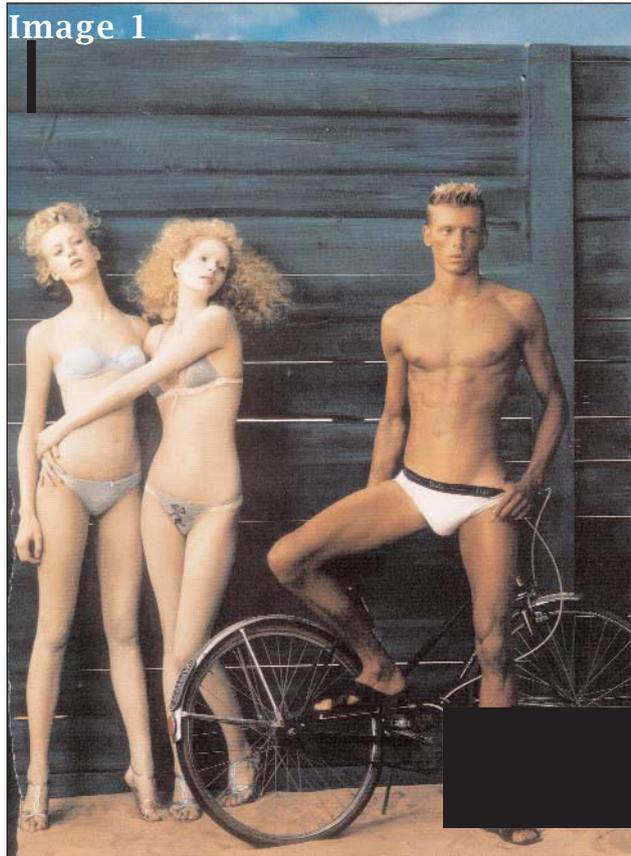
Qu'est-ce que ces images ont en commun et sur quel mécanisme jouent-elles pour nous déstabiliser ?

1) Toutes les photos qui vous ont dérangés sont des photos publicitaires dont l'objectif n'est pas de nous informer sur un produit, mais de nous le vendre. La plupart du temps nous utilisons ce produit sans plus d'arrière pensées que la satisfaction d'un besoin, ou d'une envie. Or subitement, subtilement, au détour d'une page, d'une rue, cette pub fait surgir dans le champs social, quelque chose de l'intimité, de notre intimité, des fantasmes collectifs, de nos fantasmes, de la sexualité, de notre sexualité, une pulsion, une envie qui devient un désir avec un passage à l'acte qui semble éminent...

Regardons de plus près ces panneaux. Le corps de la femme y est omniprésent, le plus souvent dévêtu, ou si peu vêtu; souvent parcellisé; le contexte social, professionnel, familial est absent. Seul est suggéré une intimité intemporelle et éternelle, un monde artificiel et fantastique. Ces femmes n'ont d'autres soucis que d'être belles, d'attendre, elles sont lascives, offertes, ouvertes, en extase.

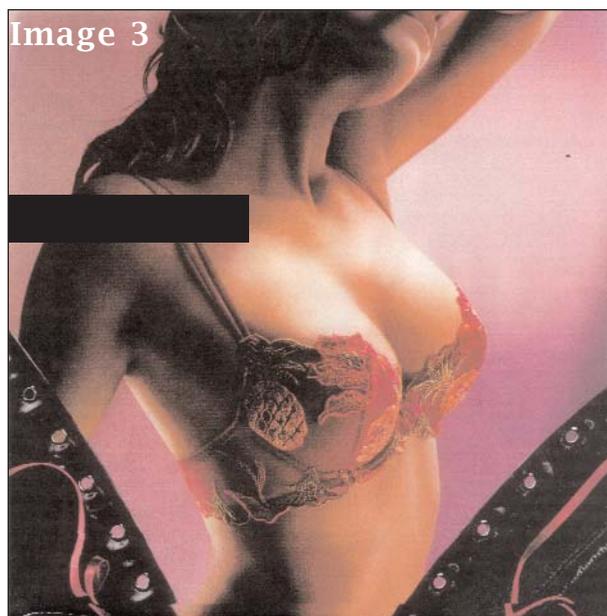
Voyons les détails qui nous permettent ces affirmations :

Tout d'abord les hommes n'apparaissent que sur 10% des photos, souvent habillés, d'une plastique irréprochable, avec des torsos nus et souvent sexuellement actifs (image 1) ou prometteurs avec une érection suggérée (image 2).



Sur les autres photos, il s'agit de corps de femmes. Nous pouvons déjà noter qu'ils sont en majorité dénudés, souvent seuls, et souvent morcelés.

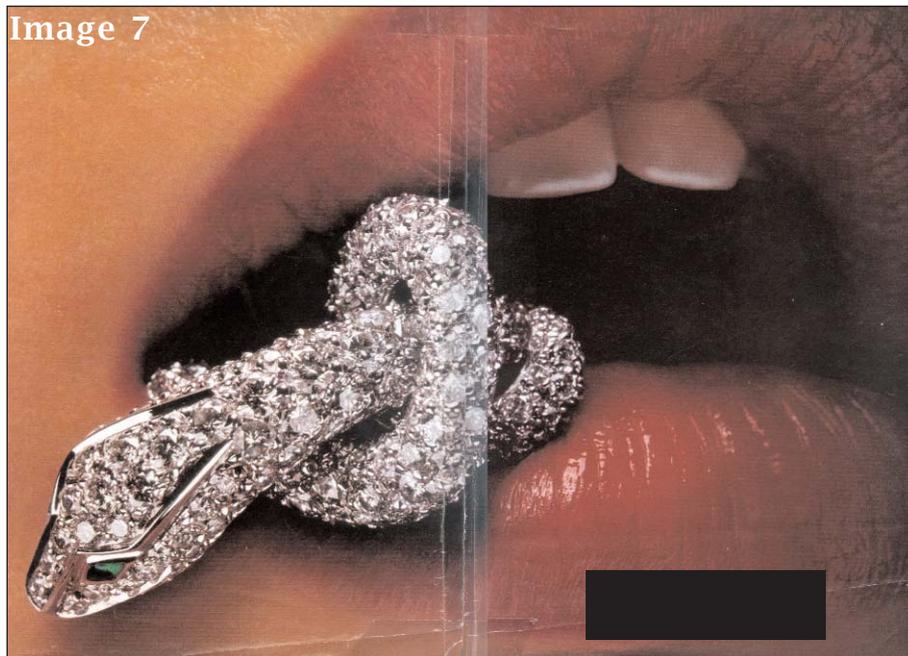
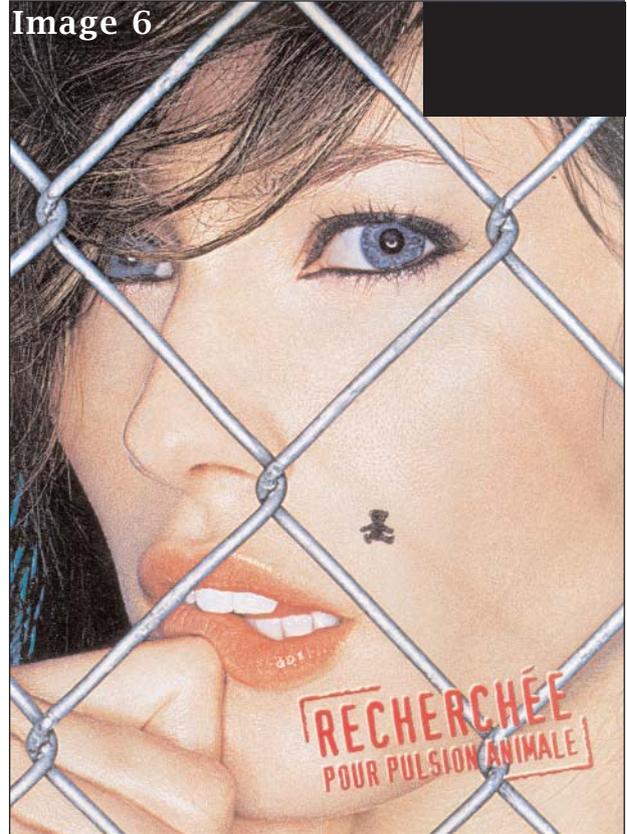
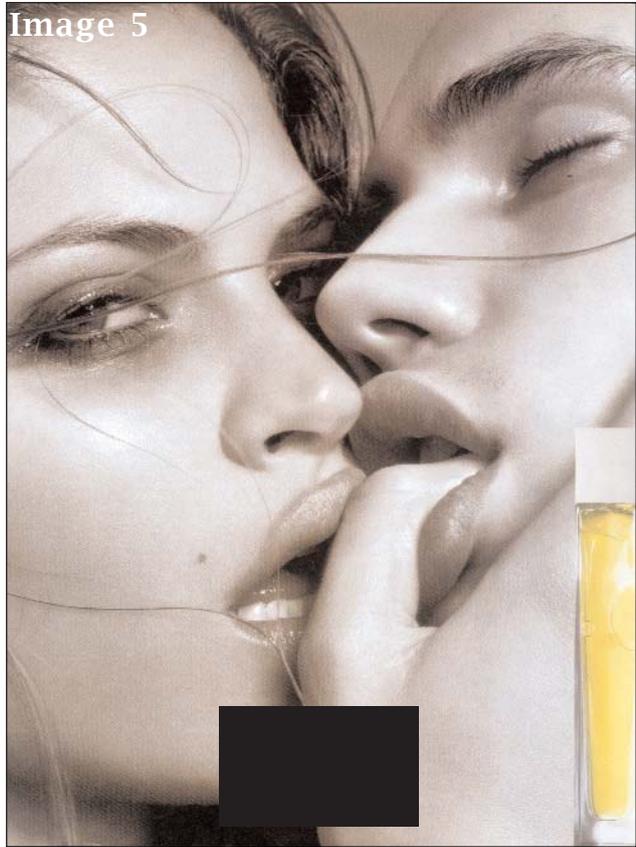
Fesses, seins, tronc : dans toutes les publicités pour la lingerie, les corps sont parcellisés, et une suggestion sexuelle est sous jacente : guêpière en cuir pour Pérèle (image 3), "leçons de séduction"



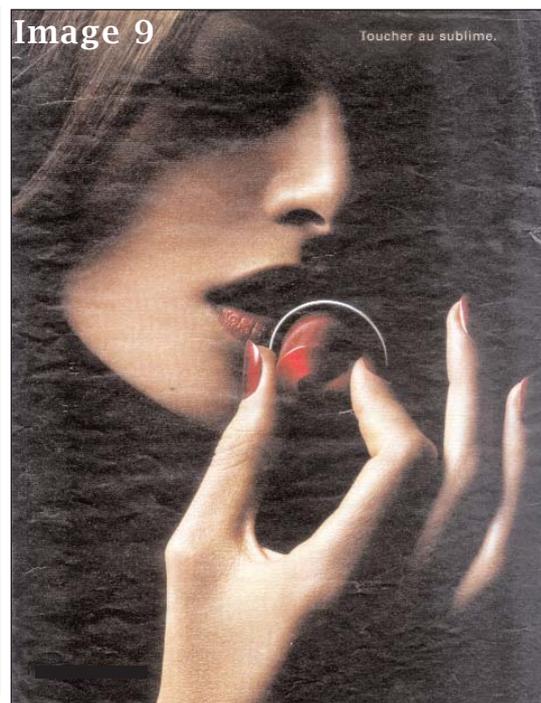
pour Aubade (image 4).

Bouches : Autres parties du corps très prisées : les ouvertures. La plus exploitée pour le grand public demeure la bouche, zone érogène, lieu de multiples plaisirs, suggérant la femme offerte.

On peut voir des bouches entrouvertes souvent avec un objet ou un doigt qui suggère pour le moins la succion, voir la fellation (images 5 et 6). Sur certaines photos le sperme est même suggéré, avec



un serpent en diamant qui sort de la bouche pour Boucheron (image 7). Michelin nous présente une bouche entre ouverte sur un micro très phallique (image 8), et Nespresso une bouche suçant une dosette de café "touchez au sublime" (image 9). Toutes ces bouches sont sorties du visage, ou sans regard et décontextualisées, si elles sont dans un contexte celui-ci est érotisé : homosexualité féminine pour Gucci envy et pulsion animale pour Lulu castagnette.



L'œil : Une autre ouverture est exploitée ici et de façon peu ordinaire : c'est l'œil vertical qui ressemble à une vulve que nous devons à Alain Mikli pour un mascara. Cette utilisation se retrouve dans la littérature érotique (Georges Bataille), mais aussi mystique ouverture sur l'âme, sur l'autre mais aussi regard sur le monde et transparence ou percement de l'œil de Dieu, mais ici la métaphore est réduite au repli de chair, comme la virginité peut être réduite actuellement à l'hymen.

Image 10

Découverte [REDACTED]
le pouvoir du Rétinol
contre la cellulite.*

Effet peau d'orange :
-39% en 8 semaines.

RÉTINOL CONCENTRÉ ANTI-CELLULITE
Une peau avec de la cellulite est comme une peau qui a vieilli : ses cellules ont perdu de leur vitalité. L'hydrocortisone fonde mentalement [REDACTED] le pouvoir du Rétinol, forme pure et active de la vitamine A, contre la cellulite. Le Rétinol, en restaurant les cellules, restaure la peau de l'intérieur. Résultat : dès 8 semaines, supprime l'aspect peau d'orange gommée. Visiblement. Demandez conseil à votre pharmacien. Total sur 300 femmes**

"DÉCOUVERTE BREVETÉE"

RÉTINOL CONCENTRÉ ANTI-CELLULITE
FORME PURE ET ACTIVE
CORPS-BODY

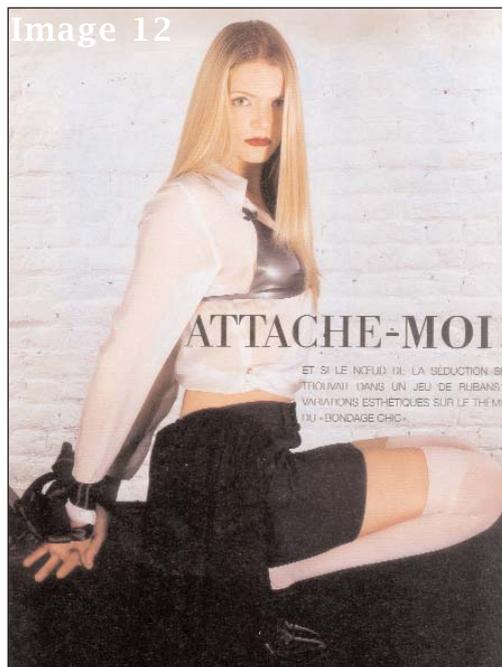
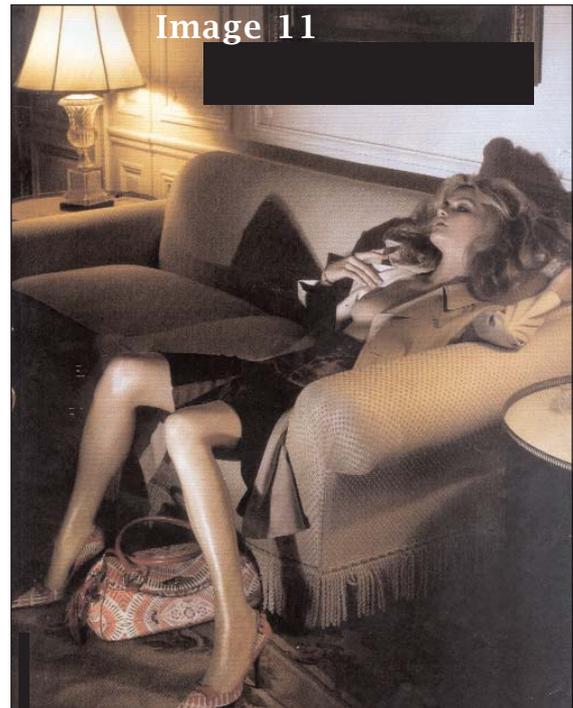
PROMESSES TENUES*

Temps	Effet
0	100%
8 semaines	39%

Mais le corps est aussi exploité dans son entier comme objet de tous les désirs masculins et féminins.

Il se doit d'être parfait s'il est nu (image 10), parfois interchangeable ou multiple.

Il est offert et langoureux (image 11), livide, exsangue, fantastique inassouvi ou assouvi. Il est soumis à tous les caprices (suggestions sado masos) : "Attache moi" (image 12) ; chez Babette "Je la lie, la fouette et parfois elle passe à la casserole". D'autres photos sont plus



suggestives encore mais je n'ai pu déchiffrer leur annonceur.

Il est parfois le reflet d'une sexualité Trash, plaisir à être couvert de boue, d'être avili : Dior, Lulu Castagnette, Rav 4 Beaume et Mercier ou déviante vers des corps d'enfants et autres lolitas ou allusions à l'école.

Enfin l'acte sexuel peut être fortement suggéré (Dolce & Gabbana, un couple, masturbation, extase, homosexualité féminine Gucci envy, D&G, Alain Mikli 2 hommes une femme).

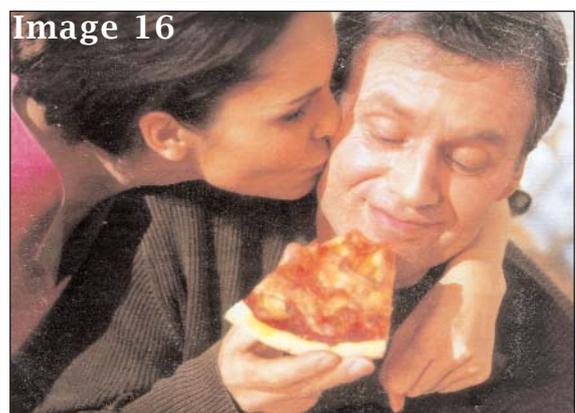
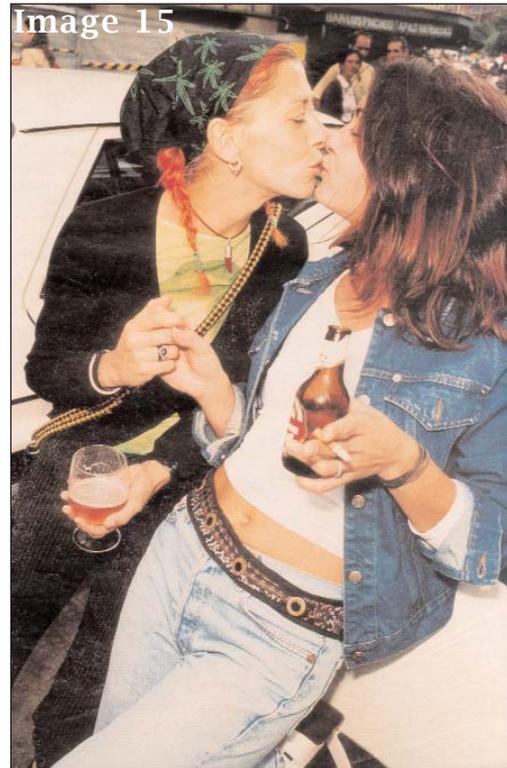
Nous devons finir notre tour d'horizon des photos qui dérangent, par les couvertures de magazines féminins, ici représentées par Glamour, mais auquel nous pourrions ajouter Isa, Cosmo, Elle ..., où toutes les premières de couvertures se consacrent apparemment à notre préoccupation nationale : la chasse à l'homme !... Sexe, mec look, prendre un homme au sexe, au chéquier, au pacs, au sucré ou au salé, et comment surtout le garder, c'est ce qui se ferait de plus exaltant dans l'accomplissement personnel ! Que font les féministes, me direz-vous devant ce retour d'une culture du servage publié à des millions d'exemplaires ?

La reconversion de ce journalisme dans le porno déguisé en dit long sur les contradictions d'une victoire effective des femmes en terme de droits, mais qui se heurtent aujourd'hui à la tyrannie de l'apparence et à l'impératif de plaire à toute heure, à tous et à tout prix . Femme objet, femme sujet ? À l'heure de la parité, le débat qui semblait clos ressurgit en marge des lois dans l'inconscient et les représentations. La loi du marché semble l'emporter car même dans les magazines qui dénoncent ces faits, les annonceurs sont ménagés puisque l'on retrouve ces pubs quelques pages plus loin.

Toutes ces images nous renvoient à une représentation de la sexualité humaine dissymétrique, et réduite à des objets de consommation. Pour que nous ne soyons pas submergés, culpabilisés, frustrés, excités et à l'insu de notre plein gré propulsé dans une fièvre acheteuse compulsive et salvatrice il nous faut apprendre à lire les images, à décoder les intentions, à maîtriser nos émotions.

Voyons maintenant du côté des images "positives". En regardant les images que vous aimeriez transmettre en éducation à la sexualité, nous allons trouver quelques pistes de réflexion.

On peut déjà noter qu'elles représentent pour beaucoup des situations que l'on peut rencontrer dans la réalité, il y a donc un contexte (lieu et temps) : la montagne, la nature, la mer, la fête, la famille. Elles représentent souvent plusieurs personnages dans des situations relationnelles de jeu, de complicité, d'amour, d'affection. Elles nous parlent du couple, du désir d'enfant, de la protection, de l'égalité des sexes, de l'épanouissement, du bonheur. En fait elles nous parlent de nous, des autres et de nos relations humaines (images 13, 14, 15, 16).



... / ...

Toutes ces réflexions positives ou négatives reliées au travail de chercheurs comme Serge Tisseron nous permettent de vous proposer une grille de lecture des images parmi d'autres mais que vous pouvez mettre à l'œuvre pour vous, vos enfants et surtout les jeunes dont vous avez la charge éducative.

En effet pour établir la distance nécessaire entre nous et les images, y croire et ne pas y croire, il est essentiel d'en établir le cadre.

Le cadre à deux vocations :

- Il isole un espace (écran, journal, panneau pub,..) d'un autre (ma réalité)
- Il matérialise le fait qu'à l'intérieur de lui les règles sont différentes de l'espace environnant (rêve, pays lointains, fiction)

Le cadre est sous la dépendance de trois éléments complémentaires :

- Le contexte : informations, documentaire, fiction, fantasmes...
- L'aptitude du spectateur à les contenir et les transformer mentalement. : "Qu'est ce que cela évoque pour moi, quelles émotions, plaisir, culpabilité, peur, honte, excitation, trouble... et comment je peux les nommer mentalement ou à quelqu'un ?"
- Le lien avec l'entourage : comment les proches, parents, amis réagissent devant les mêmes images.

Tous ces éléments contribuent à donner du sens à l'image et à se positionner quand à la crédibilité ou au plaisir que l'on peut en retirer.

Par ailleurs on n'oubliera pas qu'une image même représentative de faits réels n'est jamais qu'une représentation de cette réalité par celui qui la rapporte et dans un instant T. Que voir n'est pas savoir et ne suffit pas pour comprendre. Pour aider à la lecture des images, à faire la différence entre réalité et fiction, pour traduire les émotions, le ressenti, pour analyser et donc donner du sens, le langage est nécessaire. Ces échanges sont indispensables avec les enfants sur la somme des images qu'ils absorbent, même si nous ne les voyons pas toutes avec eux. Il faut leur faire raconter ce qu'ils ont vu, vécu et leur donner notre sentiment pour qu'ils ne s'enferment pas dans une représentation du monde, imaginaire.

Aidons les à se construire une représentation de la sexualité humaine qui ne soit pas uniquement fantasmagorique, dans la toute puissance, la jouissance immédiate, l'accessibilité et le désir permanent de l'autre, considéré comme objet de satisfaction du plaisir. Mais avec quelques principes de réalité qui s'appuient sur l'altérité, l'autre étant radicalement différent, apprenons leur qu'il nous faut composer avec lui pour accéder à une sexualité adulte, humaine, et non une sexualité de consommation qui ne trouve de satisfaction que dans le changement permanent d'objet de désir. Nous pouvons entrer en relations et développer ces relations à partir des images, c'est ce que nous

Les modèles dominants : masculin et féminin, jeunisme et esthétisme, violences sexuelles

Normes, contraintes et liberté

Brèves considérations autour des représentations contemporaines du corps

Michela Marzano*, philosophe - chercheuse au CNRS

Le corps idéal comme "instance symbolique"

Le corps a toujours été le reflet de pressions et de transformations multiples, fondées sur les valeurs et les croyances édictées par la société. Les exemples sont nombreux. Il suffit de penser aux *Vénus callipyges* de l'Antiquité qui étaient censées attirer la fécondité et combattre la précarité alimentaire, ou encore aux *graciles Égyptiennes* qui attestaient, par leur corps extrêmement mince, la puissance des Pharaons et l'opulence de leurs greniers à grains. Mais, au-delà de ces exemples ponctuels, ce qui est important de souligner c'est le fait que, à chaque époque, il existe des images idéales du corps qui émanent du désir d'une société de les ériger en norme et de les imposer aux individus. C'est pourquoi, comme le dit David Le Breton¹⁴, le corps idéal peut être défini comme une instance symbolique, qui insère les différents membres d'une société ou d'un groupe dans des réseaux de significations, de pratiques et de croyances.

Mais si depuis toujours les normes culturelles s'inscrivent sur le corps, le fait nouveau tient aujourd'hui à l'ampleur du phénomène et au renforcement des critères esthétiques et éthiques de contrôle appliqués aux corps. En effet, si toute société avance un idéal du corps - miroir dans lequel chacun essaye de se reconnaître, déplorant toujours de ne pas lui ressembler suffisamment - nos sociétés occidentales se caractérisent par un idéal extrêmement exigeant. La coercition que les individus subissent est, non seulement massive et constante, mais aussi attentive à codifier même les gestes les plus infinitésimaux. Ce qui a comme conséquence une marginalisation et une culpabilisation de tous ceux qui s'éloignent et se différencient des modèles proposés.¹⁵

La rhétorique contemporaine est bien rodée.¹⁶ Chaque individu doit être libre de choisir la vie qui lui convient et doit pouvoir "être lui-même". Mais, pour cela, il ne lui suffit pas tout simplement "d'être". Les plaisirs doivent être recherchés. La beauté et la minceur doivent être travaillées. Le corps doit être contrôlé. Au nom de la liberté, le corps doit "suivre", encore et encore, certaines normes : avant même d'être ce par quoi un individu est au monde et manifeste son désir, il est ce qui doit se conformer aux lois du savoir vivre qui, aujourd'hui, lui imposent d'être toujours beau, mince, sain, désirable, sexy... libre.

Le corps sous le poids du "contrôle"

Depuis les images publicitaires jusqu'aux vidéo-clips et aux films pornographiques, l'individu contemporain est confronté à un nombre croissant de représentations qui renvoient toutes, d'une façon ou d'une autre, à l'idée de "contrôle" et à celle de "plaisir". Si le contrôle exprime la puissance et la volonté - exhiber un corps bien maîtrisé est la preuve la plus évidente de la capacité d'un individu à assurer un contrôle sur sa propre vie -, le plaisir, lui, est censé exprimer la liberté et l'autonomie - un individu libre étant celui qui vit sa sexualité sans complexes, et qui prend du plaisir sans trop se soucier des jugements de valeurs que les soi-disant partisans du retour à l'ordre moral pourraient formuler à l'égard de leur conduite. Dans un cas comme dans l'autre, cependant, c'est justement la liberté individuelle qui est restreinte, l'individu se retrouvant pris au piège de la normativité sociétale.

Commençons donc par la question du "contrôle". En effet, l'image idéale de la beauté semble aujourd'hui osciller entre l'allure minimaliste des mannequins et celle, athlétique, des *bodybuilders*.

* Philosophe, ancienne élève de ENS (Pise) et chercheuse au CNRS. Elle est l'auteur notamment de : *Penser le corps*, Paris, PUF, 2002 ; *La Pornographie ou l'épuisement du désir*, Paris, Buchet/Chastel, 2003 ; *Alice au pays du porno* (avec C. Rozier), Paris, Ramsay, 2005 ; *Films X : y jouer ou y être*, Paris, Autrement, 2005 ; *La Fidélité ou l'amour à vif*, Paris, Buchet/Chastel, 2005.

14 D. Le Breton, *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, PUF, 1990 ; *La Chair à vif. Usages médicaux et mondains du corps humain*, Paris, Métailié, 1993.

15 Voir en particulier : A. Giddens, *Modernity and Self Identity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991 ; E. Goffman, *The Presentation of Self in Everyday Life*, New York, Doubleday-Anchor, 1959 ; *Stigma : Notes on the Management of Spoiled Identity*, New York, Simon and Schuster, 1963 ; A. Synott, *The Body Social : Symbolism, Self and Society*, Londres, Sage Publications, 1993.

16 Cf. B.S. Turner, *The Body and Society: Exploration in Social Theory*, Oxford, Blackwell, 1996 ; M. Featherstone, "The Body in Consumer Culture", in M. Featherstone, M. Hepworth, B.S. Turner, *The Body: Social Process and Cultural Theory*, Londres, Sage Publications, 1991.

Deux idéaux que l'on pourrait juger différents, mais qui, en réalité, sont unis dans le combat contre un seul ennemi : la chair en excès, la mollesse, le relâchement. Être mince ne suffit pas. La chair ne doit pas bouger. Le corps doit être raffermi et complètement "sous contrôle".

Chaque personne "qui le vaut bien" ne peut que prendre un "soin intense" de son corps en le délivrant des menaces les plus dangereuses : l'éruption de la chair, la jeunesse qui s'éloigne, les dissymétries de sa figure. C'est pourquoi l'image du corps mince, symétrique et jeune, fonctionne si bien sur le plan métaphorique dans la majorité des messages publicitaires, là où, au contraire, l'image de l'altération corporelle est symboliquement si forte dans les films d'horreur!⁷

S'entraîner en faisant de l'exercice physique n'est plus une activité anodine parmi les autres, mais l'activité qui convient le mieux aux hommes de pouvoir : elle exprime la force de caractère, la puissance, l'énergie, ainsi qu'une capacité de contrôle des instincts de base. Le corps musclé et tonique, n'est pas seulement un indice de beauté, mais aussi le signe le plus évident d'un comportement correct : c'est le corps musclé qui donne la preuve la plus remarquable de la capacité qu'a un individu de maîtriser son existence. Un corps gros et sans muscle est jugé en revanche avec mépris, comme s'il s'agissait du signe évident qu'un individu n'est pas capable de prendre soin de lui, qu'il est dénué de force de caractère, qu'il est un lâche. Le jugement moral sur les personnes passe ainsi en premier par l'évaluation de leur "paraître" physique, le corps musclé n'étant pas seulement la clef du succès, mais aussi le moyen d'obtenir la reconnaissance sociale.

Dès que l'on passe du corps idéal masculin au corps idéal féminin, c'est celui du mannequin qui, aujourd'hui, est proposé comme le modèle à atteindre : un corps lisse, mince, toujours jeune, sans lourdeur et sans imperfections. Même si, dans la réalité, il n'y a aucune femme qui soit tout à fait identique à une autre ou qui soit "parfaite" - les mannequins, eux-mêmes, étant souvent obligés de se plier à des régimes alimentaires très stricts et à se soumettre à de nombreuses opérations chirurgicales -, on demande aujourd'hui aux femmes, l'uniformité et la conformité au modèle idéal proposé. Comme le souligne la philosophe Susan Bordo à propos de la publicité d'une marque américaine de lentilles de couleurs, le message "Donne à tes yeux foncés un deuxième look" nous rappelle explicitement qu'une femme aux yeux foncés n'a pas eu la chance d'être par nature conforme au modèle, mais qu'elle peut aujourd'hui changer son destin. L'uniformité ainsi proposée, est toujours celle du modèle de la femme blanche, occidentale, aux yeux clairs et aux cheveux lisses et blonds!⁸

Mais le caractère le plus important de la beauté qu'une femme se doit de rechercher aujourd'hui, c'est la minceur. C'est par leur minceur que les femmes peuvent faire preuve de contrôle et de maîtrise de soi, alors que par leur grosseur, elles affichent leur faiblesse. Les femmes minces, et plus généralement perçues aujourd'hui comme *belles*, bénéficient d'ailleurs d'avantages non négligeables facilitant leurs rapports avec autrui et même leur évaluation morale par la société.

Ce qui a comme conséquence le fait que, au contraire des femmes minces, les femmes grosses et obèses suscitent de l'indignation et de l'hostilité. Leur corps est la preuve la plus évidente de leur faiblesse morale et elles ne peuvent être regardées que comme "des enfants sans contrôle qui têtent mécaniquement, comme des personnes avides et lâches, comme des agents moraux faibles et sans aucune volonté".⁹ La silhouette uniformément effilée représente ainsi, non seulement le symbole de la beauté corporelle féminine, mais aussi la quintessence de la réussite sociale, du bonheur et de la perfection. La minceur, devenue valeurs en soi, confère des qualités tout autres que physiques comme le charme, la compétence, l'énergie et le contrôle de soi!¹⁰

Chirurgie esthétique, régimes alimentaires et entraînement physique sont jugés comme des biens, en tant que moyens pour les femmes de se délivrer du poids du corps et prendre finalement leur vie en mains, alors que derrière cette prétendue libre volonté de déterminer leur vie par la domestication de leur corps, se cache une dictature des préférences, des désirs et des émotions : "La rhétorique du choix et de l'auto-réalisation, de même que les analogies entre la chirurgie esthétique et les accessoires de la mode, sont véritablement mystificatrices. Elles effacent toutes différences de privilèges, argent et temps qui empêchent beaucoup de personnes de s'en tenir à ces pratiques. Mais surtout elles effacent le désespoir de ceux qui s'en tiennent aux modèles et se soumettent à ces pratiques"¹¹

Sexualité et images X

D'autres images qui proposent un modèle contraignant du corps sont celles qui le mettent en scène en jouant des codes pornographiques. Il suffit encore une fois de penser à un certain nombre de publicités et au nombre grandissant de rubriques dans la presse magazine ayant pour sujet la sexualité.

17 Il suffit de penser, par exemple, à certaines séquences du film de Cronenberg, *La Mouche*, où nous voyons bien comment l'image d'horreur est celle d'un nouveau moi incontrôlable qui jaillit de la chair de la victime. Et l'on pourrait dire la même chose à propos de la série d'*Alien*, où l'horreur surgit de la représentation qui montre le parasite étranger sorti du thorax de l'hôte humain.

18 S. Bordo, *Unbearable Weigh. Feminism, Western Culture and the Body*, Berkeley, University of California Press, 1993.

19 M. Millman, *Such a Pretty Face*, New York, Norton Press, 1980, p. 77.

20 Pour une analyse approfondie de ce point, je me permets de renvoyer à mon ouvrage *Penser le corps*, Paris, PUF, 2002

21 S. Bordo, *Unbearable Weigh. Feminism, Western Culture and the Body*, op. cit., p. 46.

Chaque fois, sous l'apparence d'un discours libérateur, ce qui émerge est l'imposition d'un certain nombre des normes et d'impératifs auxquels un individu "qui le vaut bien" ne peut que se conformer, ne serait-ce que pour montrer d'être enfin libre et autonome. C'est ainsi que, par exemple, le magazine *Biba*, en août 2003, titre son dossier : "Sexe. Les filles aussi ne pensent qu'à ça", et construit un véritable parcours initiatique autour de la nécessité pour la femme d'exprimer ses désirs et ses fantasmes : "Masturbez-vous sans complexes, exhibez-vous si ça vous chante, réclamez votre droit à l'orgasme quotidien", le tout étant accompagné de photos pas très éloignées de celles de la presse masculine de "charme", comme celle d'une jeune femme en string et nuisette transparente violette, allongée bras tendus (vers qui ?) sur un lit aux coussins orangés imprimés d'yeux et de bouches.

Le refus des interdits moraux traditionnels et la valorisation de l'autonomie et du consentement s'accompagnent ainsi de l'imposition d'une nouvelle norme : on doit "librement" poursuivre son plaisir, selon les modèles répandus par la pornographie.

L'étymologie grecque du terme "pornographie" signifie "écrit concernant les prostituées", c'est-à-dire tout texte décrivant la vie, les manières et les habitudes des prostituées et des proxénètes. Le mot, cependant, n'a pas été employé jusqu'au XVIII^e siècle, quand le terme "pornographie" a commencé à être utilisé pour indiquer les représentations explicites des organes sexuels ou des actes sexuels. C'était le début d'une confusion qui, depuis, entoure la pornographie et l'érotisme, et qui veut que la pornographie n'est rien d'autre qu'une représentation explicite de la sexualité. En réalité, la pornographie est une représentation qui prétend montrer l'acte sexuel dans son intégralité en effaçant ainsi tout mystère et tout sentiment : "tout" est montré, "tout" est mis en scène, comme si "tout" pouvait effectivement être montré et être mis en scène.

Ce qui veut dire que, dans la pornographie, l'acte sexuel n'est pas représenté comme le fruit d'une rencontre, d'un choix qui amène deux personnes à vivre leur sexualité, d'un désir de partager avec quelqu'un sa propre intimité : l'acte sexuel est réduit à un assemblage de corps anonymes. L'autre est ainsi visé dans sa faiblesse, et sa faiblesse attire la violence et la profanation. Autrui n'est plus "autrui" : il n'est plus intact dans sa nudité, mais déchiré dans le dévoilement du caché. Ce qui triomphe est la volonté de tout voir et tout toucher, pour réduire le corps à ses organes et ceux-ci à leur fonctionnalité, sans qu'on n'ait plus aucune illusion de pouvoir espérer autre chose que ce qu'on voit, découvrir quoi que ce soit de plus que ce qui est étalé.

Dans la pornographie, chaque individu n'est qu'un simple prétexte : il n'est plus irremplaçable et unique, il est interchangeable, il ne se distingue pas d'une chose. Il n'est plus l'objet de notre émotion, mais un corps partiel et fragmenté, une addition de parties érogènes, un conglomerat de morceaux. Il devient un objet quelconque dont on jouit : on peut en faire ce qu'on veut, en jouir sexuellement ou jouir de le découper en pièces. L'accouplement représenté, quant à lui, perd tout caractère d'unicité et devient le simple maillon d'une chaîne : c'est toujours le même acte qu'on peut répéter un nombre incalculable de fois, jusqu'à ce que tout se résume à une répétition infinie.

La pornographie se construit selon le modèle marchand de la transaction et de l'utilisation : c'est la mise en scène de l'aptitude économique à posséder des biens et à les échanger, la mise en scène de l'échange qui s'oppose à l'irréversibilité des caresses et des baisers caractérisant par contre la sexualité humaine. Corps et gestes sont englobés dans un système dont les éléments principaux sont la circulation, la distribution et l'utilisation. L'individu se retrouve ainsi assujéti au métabolisme sans fin d'un cycle économique où les notions de conservation et de préservation n'ont plus de valeur. Tout dépend du rapport entre moyens et résultats. Tout prend sa place à l'intérieur d'un monde fermé où chacun se cantonne dans l'utilisation et l'exploitation de soi et des autres ; où chacun se meut entièrement à l'intérieur d'un champ défini par l'utilité ; où chaque geste est pris en compte sous l'angle unique de sa valeur opératoire.²²

Si l'on passe de l'analyse substantielle des images pornographiques à leur analyse formelle, les problèmes ne sont pas moindres. Même d'un point de vue formel, en effet, la pornographie a un statut ambigu. Ce qui explique pourquoi les spectateurs, et notamment les jeunes, n'arrivent pas à prendre position, à faire la part des choses, et à avoir un regard critique.

D'un côté, en prétendant "tout" montrer, les images pornographiques empêchent d'imaginer ce qui peut exister au-delà de ce qui est exposé, l'imagination ne pouvant plus se détacher des représentations puisque tout est supposé être vu et su. De l'autre côté, elles mélangent réalité et fiction en créant un continuum image-réel : elles relèvent de la fiction (les acteurs et les actrices jouent les rôles que le réalisateur leur assigne), mais à la différence des autres fictions, elles donnent à voir des rapports sexuels qui ont effectivement lieu et ne sont pas simulés.

Les images pornographiques ne sont jamais le support d'un échange parlé et d'un récit. Elles offrent l'immédiateté de l'acte dans un présent immobile qui ne connaît ni passé, ni futur. Elles montrent la totalité du geste, sans renvoyer à autre chose.

²² Pour une analyse plus approfondie des images X, je me permets de renvoyer à mon ouvrage *La Pornographie ou l'épuisement du désir*, Paris, Buchet/Chastel, 2003.

Elles dissolvent toute invisibilité et tout mystère en se focalisant sur des morceaux du corps qui ne renvoient plus à aucune unité. À la différence des images érotiques qui traduisent une émotion et la proposent aux spectateurs, s'inscrivant dans un récit et le servant, les représentations pornographiques se placent "hors de tout contexte". L'acte exposé n'est soumis à aucune narration, à aucun montage : le spectateur n'est pas invité à chercher une signification, un sens, un message, à suivre une histoire. Au-delà d'un début et d'une fin, toute possibilité est fermée à l'imagination. Le spectateur est transformé en un objet passif, le simple récepteur de stimuli. Il est obligé de s'en tenir à ce qui est montré, sans jamais pouvoir élaborer ce qui est donné à voir.

Les paradoxes de l'autonomie

Ce qui est en jeu dans beaucoup de représentations contemporaines, c'est le statut même du corps et de la sexualité. La question principale qui se pose est celle du "droit de disposer de son corps". Mais qu'est-ce que signifie, pour un individu, disposer librement de son corps ?

En général, l'expression "droit de disposer de son corps" désigne non seulement le droit qu'un individu peut exercer sur les différents éléments de son corps (on songe ici aux organes, aux produits et éléments du corps humain, aux fonctions reproductives), mais aussi - dans une acception maximaliste - le droit de disposer du corps dans sa totalité, un droit qui repose souvent sur une représentation dualiste faisant du corps un instrument à la disposition de la personne qui en est le propriétaire. Cependant, traiter le corps comme quelque chose qu'on possède au même titre que n'importe quel autre objet ouvre la possibilité de l'aliéner complètement, surtout dès lors que l'utilisation qu'une femme est censée en faire semble "codifiée" à l'avance.

Bien évidemment, il ne s'agit pas, ici, de porter un jugement de valeur sur ceux et celles qui revendiquent la possibilité de disposer complètement de leur corps et d'en faire même un simple objet. Chaque individu a son histoire. Chacun fait ses choix. Peut-être existe-t-il un droit de disposer de son corps comme on le veut, même si cela implique le droit de se soumettre à une multiplicité de régimes alimentaires et d'opérations de chirurgie esthétique, de tourner des films pornographiques, ou encore de se prostituer. On n'est pas obligé d'être d'accord avec tout le monde et de partager leurs idées. Ce qui fait problème, c'est plutôt l'ensemble de discours de tous ceux qui se donnent bonne conscience en faisant l'apologie de la liberté dont l'individu disposerait aujourd'hui, sans se rendre compte du fait que, le plus souvent, une normativité nouvelle s'impose à lui par le biais d'images très normatives et contraignantes.

Devant une image, le spectateur peut, en général, garder une certaine distance et prendre position par rapport à l'objet représenté. La relation à ce qu'il regarde n'est donc pas complètement bornée par ce qu'il voit : "Dans notre rapport aux choses, tel qu'il est constitué par la voie de la vision et ordonné dans la figure de la représentation, écrit justement Jacques Lacan, quelque chose glisse, passe, se transmet d'étage en étage, pour y être toujours à quelque degré éludé. C'est ça qui s'appelle regard"²³

Une image se propose généralement comme un "lieu de passage", c'est-à-dire comme ce qui traduit en langage figuratif un contenu spécifique, sans pour autant réduire ce contenu à ce qui est donné à voir. Ce qui fait que le spectateur peut toujours imaginer et inventer ce que l'image ne montre pas ; il peut deviner ce qui reste caché ; il n'est pas "avalé" par la représentation d'un objet ou d'une réalité.

Les problèmes de la majorité des images dont on est entouré aujourd'hui - représentations que nous venons d'évoquer et d'analyser - sont liés non seulement à la prétention qu'elles ont de tout montrer, mais aussi à leur volonté d'influencer le spectateur. Elles ne visent pas uniquement à représenter un objet, mais à l'imposer au regard ; elles ne cherchent pas à montrer quelque chose, mais à apprendre la "bonne" façon d'être. Elles prétendent donc "dire" la "vérité" et pousser les gens à s'y conformer. Ce qui entraîne la suppression de tout espace de médiation langagière et symbolique.

Particulièrement problématique est, dans ce contexte, la position idéologique de ceux qui défendent la disposition libre et absolue du corps en la justifiant au nom de l'autonomie individuelle et du consentement.

D'une part, en effet, ils oublient les contraintes existentielles auxquelles tout individu est soumis, la liberté absolue appartenant uniquement à des esprits sans corps. D'autre part, ils mythifient la liberté dont un individu serait censé jouir aujourd'hui, sans se rendre compte du fait que la majorité des représentations contemporaines contribuent à "effacer" l'autonomie de chacun.

Pour pouvoir prendre une décision autonome et faire un libre choix, il faut en avoir la possibilité ; il faut donc pouvoir choisir entre des options différentes. Or, en ce qui concerne le corps et son image, l'individu ne semble pas avoir un véritable choix, ne serait-ce que parce que l'alternative de ne pas suivre les modèles proposés se traduit par un coût intolérable, la stigmatisation sociale.

23 J. Lacan, *Le Séminaire XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Éditions du Seuil, 1973, ch. IX.

Le choix se fait entre l'acceptation et la soumission au modèle, afin d'obtenir, grâce à un corps modifié et docile, amour et succès, ou le refus du modèle qui implique, alors, la renonciation au succès et à l'acceptation sociale. Dès lors, ceux qui n'acceptent pas de choisir librement les règles esthético-éthiques, encourent la sanction sociale et morale. Le choix est donc tout à fait illusoire, car il faut librement se plier.

Ce qui veut que, en prônant une "morale du consentement" et en refusant toute "interférence", au nom d'une liberté totale et inconditionnelle, les "partisans de l'autonomie" ne prennent pas en compte le fait que le consentement n'est pas uniquement un principe formel et qu'il s'inscrit dans la réalité du vécu. Sous le prétexte qu'exprimer des réserves reviendrait à vouloir instaurer une société où "d'autres que moi-même viendront me dire quand et dans quelles conditions je suis capable d'exercer ma liberté, quand et dans quelles conditions mon consentement est libre",²⁴ ils ferment alors l'espace du débat, là même où la liberté qu'ils prétendent défendre est toujours et encore la liberté d'exprimer ses idées et de mettre en place un dispositif capable de signifier les contraintes auxquelles les individus sont aujourd'hui soumis.

Bien sûr, il faut pouvoir être libre de disposer de son corps et de sa sexualité. Personne ne prétend, ici, le contraire. Mais on peut continuer à s'interroger, et sûrement s'interrogera-t-on encore longtemps, sur la place réelle donnée à la liberté des individus - leur liberté d'être, leur liberté de désirer - par les représentations contemporaines du corps et de la sexualité, de même que par les discours idéologiques qui les accompagnent.

²⁴ M. Iacub, *Qu'avez-vous fait de la libération sexuelle ?*, Paris, Flammarion, 2002, p. 62.

Les modèles dominants : masculin et féminin, jeunisme et esthétique, violences sexuelles

A partir d'extraits de la vidéo 15 x (13 - 20 ans) - Propos sur le Sida - KastôrAgile

Gilles Pastor, metteur en scène - KastôrAgile
Vincent Boujon, vidéaste - KastôrAgile

15 x (13 -20 ans) - Propos sur le Sida

Un documentaire de Vincent Boujon et Gilles Pastor

Vidéo couleur - 20 mn., 2004

Entretiens réalisés par Vincent Boujon, Catherine Bouchetal et Gilles Pastor

Avec les jeunes du Centre Social de Chassieu (69)

Tournage : Les Subsistances et Piscine Garibaldi, Lyon

Diffusion : 1er décembre 2004 aux Subsistances, Lyon dans le cadre de "Sida Basta", Journée mondiale de lutte contre le Sida

Gilles Pastor

Comédien et metteur en scène, il participe à la fondation des Trois-Huit, compagnie de théâtre lyonnaise. De 1992 à 2001, au sein de ce collectif, il met en scène plusieurs créations (performances, théâtre/vidéo, opéra-ballet, chantier public...) et quitte les Trois-Huit pour fonder KastôrAgile. Avec sa compagnie, il crée *La Cocadrille-Théâtre d'Altitudes* de John Berger et *Frigos* de Copi. En juin 2004, Gilles Pastor a créé à Lyon pour le festival Les Intranquilles, *Fermez vos yeux, Monsieur Pastor*. En janvier 2005, il participe aux Subsistances au Collectif Strip-Tease à l'occasion du Week_End CA CHAUFFE ! avec *Lily, Coq à boches*. En novembre de la même année, il crée *Requiem pour D. J. / Derek Jarman* d'après la vie et l'œuvre du cinéaste Derek Jarman.

KastôrAgile est en résidence depuis 2004 aux Subsistances, Laboratoire de création artistique (bureau, local de travail et outil de production).

KastôrAgile est subventionné par la Ville de Lyon, la DRAC Rhône-Alpes et la Région Rhône-Alpes.

Vincent Boujon

Vidéaste, collabore à plusieurs créations et vidéos de Gilles Pastor.

Frigo de famille (2003), vidéo et *Fermez vos yeux, Monsieur Pastor* (2004), théâtre.

Je fais le constat étrange que les deux auteurs qui ont balisé mon travail ces trois dernières années ont été emportés tous les deux par le Sida : Copi et le cinéaste anglais, poète et activiste gay underground, Derek Jarman.

"Tirillé entre la mort et le temps, le corps est exaspéré, tordu, distendu. Les corps des personnages de Copi subissent tout, rien ne leur est épargné. Ce ne sont que mutilations, pertes de sang, morsures, changements de sexe, maladies, accouchements, défécations, éjaculations. Corps momifiés, pourris, urinant. Drogues qui les dilatent, nourritures qui les éclatent, ou qu'ils vomissent. ...Mais ces corps si malmenés, ils ressuscitent, ils changent de forme ... Tout comme leur auteur, les personnages de Copi n'ont jamais dit leur dernier mot. Ouverts et dilatés, protéiformes, enmétamorphose perpétuelle, comme le travail de l'artiste, ils ne cessent jamais". Armando Llamas - *Le Monde*, février 1988

J'ai commencé avec KastôrAgile un voyage dans l'intimité des rapports entre le corps et la biographie, un théâtre personnel et intime en introduisant des matériaux autobiographiques (un village natal, des vidéos de famille, ma sexualité, mon épilepsie ...).

Ce travail m'a conduit dans l'exploration d'une écriture de spectacle où la parole n'est plus le cœur de mon théâtre. Je provoque volontiers la friction entre texte, vidéo, parole intime et écriture. Il s'agit d'énerver, de stimuler le "dire". Les écritures souvent non dramatiques, sont épistolaires, mythiques, scientifiques ou épiques. L'image brutale de la vidéo, sans fard, est devenu dans mes spectacles l'endroit où l'intime et le mythique se rejoignent. La matière humaine des acteurs, danseurs et musiciens se mêle souvent à des acteurs de rencontre : universitaire, bûcherons, chorales des Aînés ruraux de Haute-Maurienne.

J'aime l'image vidéo, because it's cheap !

J'aime cette image à la portée de tous. C'est notre super8 contemporain, n'importe qui peut se procurer un caméscope miniDV (c'est celui que j'utilise !) et c'est pour cette raison que l'image vidéo est souvent présente dans mon travail. J'ai été influencé par deux cinéastes : Hans Jürgen Syberberg

(*Parsifal*, *Hitler, un film d'Allemagne*, *Karl May*) et Derek Jarman (*Edward II*, *Wittgenstein*, *The Last of England*, *Jubilee*). Tous deux ont un rapport singulier avec l'image cinématographique. Jarman a longtemps filmé en super8 et en vidéo, les images ont été ensuite gonflées, transposées, numérisées et retravaillées. Syberberg et Jarman sont également des témoins culturels fort de leurs pays.

15 x (13 -20 ans) - Propos sur le Sida

Cathy Bouvard et Guy Walter, directeurs des Subsistances, Laboratoire de création artistique et lieu de résidence de la compagnie, ont eu le projet de créer un événement le 1er décembre 2004 aux Subsistances, en lien avec les différentes associations et la Ville de Lyon. Il m'ont donc commandé un film de 20 minutes à destination d'un public d'adolescents et de scolaires, qui soit un état des lieux de la perception du Sida chez les 13/20 ans et la restitution de leur parole, un outil de médiation et d'introduction à un débat.

Il était important de se positionner comme créateurs d'un objet-vidéo, même si sa vocation était un outil de médiation. Il était clair pour Vincent Boujon et moi qu'il n'y avait pas de démarche journalistique et que nous répondions à une commande (temps de fabrication réduit, ce qui a impliqué un travail "dans l'urgence", nous savions qu'il n'y aurait très peu de temps d'entretiens et de montage).

Nous allions construire le scénario sur une base délicate que j'avais fixée avec la direction des Subsistances, que les entretiens des adolescents, personnes majoritairement mineures, soient réalisés dans une piscine : interviews en maillots de bains dans les vestiaires et séquences dans les bassins. Pour les difficultés que nous allions rencontrer auprès des collèges et des lycées, il était absolument nécessaire d'avoir le soutien des Subsistances.

Il y avait dans ce détournement là, dans le fait de transporter ces paroles dans un tel endroit, la volonté de nous confronter à la dimension unique de l'Etre, d'entendre sa parole dans toute sa singularité.

Il y avait de la mise en danger dans cette mise en scène, il y avait également la formidable chambre d'écho qu'allait devenir cette piscine, cette eau, cette nudité, ce dévoilement, cette fragilité devant la caméra et cette magnifique bonne santé de ces jeunes du Centre social de Chassieu dans l'eau des bassins.

Ce projet a très vite posé des problèmes :

Problèmes pratiques, filmer à l'intérieur d'une piscine ouverte au public était impossible pour des raisons de législation du droit à l'image. Il a fallu aménager des horaires avec le personnel de la piscine et des autorisations avec la Ville de Lyon.

Problèmes auprès des établissements scolaires : longueurs administratives, impossibilité de rencontrer les adolescents dans leur temps scolaire, oppositions radicales des professeurs qui ne voulaient pas défendre devant les parents d'élèves la fabrication d'un objet-vidéo qui n'avait pour but qu'une éducation à la santé. Parler du Sida au lycée, ce n'est pas un propos de santé, c'est plus sulfureux, c'est parler de sexualité à l'intérieur du lycée et non de prévention !

Nous travaillions en partenariat avec la relation publique des Subsistances, même ce lien avec une institution culturelle n'a pas débloqué ce projet qui était vécu dans l'éducation nationale comme de la dynamite. Après de nombreux questionnements sur la faisabilité de ce film, nous avons trouvé le Centre social de Chassieu et son équipe pédagogique qui connaissait mon travail puisque j'avais eu l'occasion de la rencontrer en octobre 2004 à l'issue d'une représentation de *Frigos* de Copi aux Subsistances.

Avec le concours de l'équipe pédagogique, nous avons eu très vite un groupe d'adolescents, filles et garçons, motivés.

Le film

Ce film est la restitution de la parole des jeunes sur le Sida mais aussi l'occasion de faire le point sur la réalité de la maladie telle qu'elle est vécue aujourd'hui par les jeunes, vingt ans après son apparition. Les adolescents que nous avons rencontrés sont plus jeunes que le virus, donc nés "avec le virus". C'est se confronter avec les "idées reçues", les "ça y est le Sida, c'est bon, y'a les médicaments et tout le monde est très à l'aise avec".

Que savent-ils de ce virus, qu'envisagent-ils, comment vivent-ils ?

Que racontent leurs silences devant notre caméra, leurs troubles ? Nous avons cherché la difficulté de s'exprimer. Mais surtout qui sommes-nous, nous, pour aller gratter, voler, une part de leur intimité - cette intimité qu'ils ont choisi de nous dévoiler.

La fabrication d'un objet de 20 minutes nécessite une narration particulière et radicale ; très tôt la chanson de Klaus Nomi *Cold Song* est arrivée dans le projet comme un élément à double-sens, le chanteur a été l'une des premières victimes du Sida, il nous chante sa version de *l'Air du Froid* - extraite de *King Arthur* de Purcell.

Cette chanson résonnait très bien dans cette piscine :
"Ils sont froids, froids, froids et morts dans un tel silence". - dit Derek Jarman de sa génération gelée,
lui-même emporté par la maladie en 1994.

siège social
44 rue de la favorite
69005 Lyon
Tel / Fax 00 (0) 4 78 36 95 60
Mail kastor-agile@wanadoo.fr
www.kastoragile.com

Table ronde sur les attitudes éducatives face aux images et à leurs impacts

Lily Frossard, conseillère conjugale - MFPF 38
Claude Rozier, médecin sexologue - Académie de Grenoble
Denis Vaginay, psychologue, psychanalyste

Jean-Marc Simon

Après les interventions remarquables du matin, la table ronde se propose de présenter quelques "attitudes éducatives".

J'ai été touché par les convictions, la passion et l'intelligence des intervenants.

J'ai retrouvé le déficit de connaissances concernant le sida, chez des élèves qui ont sans doute reçu l'information "minimum" d'une séance en quatrième.

J'ai trouvé très agréable de pouvoir prendre de la hauteur, malgré la nécessité de revenir aux réalités du terrain et du quotidien.

Je me permettrai un petit retour sur les interventions :

- Paul Aries semble penser qu'il n'y a pas d'éducation à la lecture de certaines images manipulatrices et qu'il faudrait les interdire;
- Michael Stora propose au contraire une RE-crédation, de jouer avec les images et de les détourner;
- Marika Moissef nous dit qu'elle n'a plus peur des images parce qu'elle les a travaillées;
- Michela Marzano propose d'éduquer plutôt qu'interdire.

Sans oser trancher dans ce débat, je ne peux que préciser la position de l'éducation nationale qui a en charge **l'accès à la citoyenneté et à l'esprit critique** afin de permettre un **choix raisonné**, et ainsi se doit résolument de privilégier l'éducation plutôt que (ou, du moins, en plus de) l'interdiction.

C'est ainsi que certains voudraient penser qu'il vaut mieux ne pas demander son avis au peuple (référendum) pour des décisions importantes. Le citoyen peut-il, doit-il, se prononcer sur le nucléaire, les OGM ou la peine de mort ?

Lily Frossard

Depuis presque 50 ans que le Planning Familial existe, l'accueil en groupe a toujours été privilégié. Dès le début, des responsables d'associations diverses ont sollicité l'aide du Planning Familial pour l'organisation de séances d'information auprès des jeunes et des adultes dont ils s'occupaient.

Les premières expériences de cycles d'éducation sexuelle remontent à 1963. Dans son livre daté de 1975, Simone IFF, Présidente alors du MFPF disait : "Pédagogiquement ces expériences nous apprennent l'importance du fait de l'expression publique des questions sexuelles pour débloquer les interdits collectifs et nous firent comprendre que non seulement l'information est insuffisante, mais qu'elle tend à normaliser et ne peut ainsi répondre seule aux attentes multiples et diverses des personnes".

Notre façon d'intervenir évolue en parallèle des changements sociaux, nos objectifs sont issus de considérations, d'expériences, de réflexions collectives au sein de nos équipes.

Les groupes que nous rencontrons sont en majorité des adolescents (entre 13 et 18 ans) âge où l'on se révolte contre toute parole d'adultes, où le groupe de pairs est vital ; en recherche d'identité, de personnalité...

Nous rencontrons ces adolescents à partir d'une demande institutionnelle. Nous travaillons sur cette demande : de quel professionnel émane t-elle ? Infirmière, enseignant, chef d'établissement, éducateur... Quelle en est l'origine ?

Nous sollicitons l'équipe éducative pour être porteuse de ce projet d'interventions, ce travail se fait ainsi dans une cohérence d'actions et de partenariat. Il est alors important que l'équipe et les personnes intervenantes se rencontrent pour se présenter et discuter ensemble sur le cadre et le fond de ces séances. Nous proposons régulièrement d'en faire un bilan ensemble.

Dans ces animations nous partons des mots des jeunes, de leurs mots...

Il s'agit dans l'éducation à la vie et à la sexualité d'un accompagnement et non d'une transmission de savoirs.

Tous les acteurs de prévention, d'éducation sexuelle savent que l'information ne suffit pas. En effet, une information plaquée sur des représentations et attitudes profondément ancrées, ne sauraient être à l'origine d'une prise de conscience personnelle et collective, de même, nous savons tous que des discours moralisateurs, normatifs risquent de figer le public destinataire dans l'inhibition, le rejet des messages ou la passivité. Ces séances sur les sexualités s'inscrivent dans un

espace de liberté à condition d'être fondées sur l'altérité du sujet, là où il se trouve à partir du regard qu'il porte sur ses propres comportements.

Nous utilisons aussi des outils de médiation permettant aux jeunes de s'impliquer, de parler, sans parler d'eux directement. Par exemple, dans un collège nous avons utilisé le conte pour aborder les questions de puberté, d'adolescence, de relation filles/garçons, cela permettait de partir de l'imaginaire, de la créativité tout en tranchant avec la manière actuelle d'en parler dans une certaine presse pour adolescents ou radios, techniciste, rationnelle.

Nous nous apercevons également que travailler avec l'outil photo expression à partir des images de magazine, les confortaient majoritairement dans des modèles stéréotypés avec toutefois un bémol dans le choix des filles et des garçons orientés plus fréquemment sur des images moins traditionnelles et allant dans une ouverture de déconstruction normative. Par contre l'effet de groupe est là et chez les adolescents, le danger d'être trop différent et rejeté du groupe des pairs est très présent.

Nous faisons de plus en plus souvent le choix de travailler en respectant la mixité des groupes. Intervenir en groupe mixte permet l'évolution d'un travail collectif sur l'égalité des sexes et sur la prévention des comportements sexistes.

Lors de ces animations filles et garçons pourront commencer à saisir les préjugés les enfermant réciproquement dans des comportements construits socialement. Cela permet de ne pas scinder les groupes, la parole pouvant ainsi circuler sans créer de clivages supplémentaires ni entre les clans, ni entre les garçons et les filles.

Cela facilite la communication bien souvent difficile entre eux, la compréhension des uns par rapport aux autres, la découverte qu'entre un garçon et une fille il y a beaucoup de similitudes, chacun pouvant ainsi interroger l'autre sur ses attentes.

Nous identifions dans le discours des adolescents, nous semble t-il, des éléments nouveaux mélangés à des données récurrentes, ceci, favorisé par un contexte médiatique ambivalent. Les filles ont la possibilité ou même presque l'injonction de s'habiller "sexy", de pouvoir montrer, les images, les modèles qui les entourent amènent à cela, mais c'est toujours paradoxalement à la fille de faire attention, de ne pas provoquer ces garçons qu'on dit "avoir des pulsions" et ne peuvent se retenir. On argumente beaucoup sur la mini jupe "il y a mini jupe et mini jupe !", sur le string... (petit bout de tissu sur lequel courent beaucoup de fantasmes !). La solidarité féminine dans ces cas là ne semble pas exister "aussi si elle ne s'habillait pas comme ça, elle n'aurait pas tant de problèmes !", générant des rivalités entre filles dites "normales" et les filles sexy : "elles vont venir prendre les copains". Ce qui nous fait penser que ces images enferment et cristallisent sur une société du féminin et masculin profondément différencié par exemple : une fille qui a plusieurs partenaires est une fille "facile" une "bourrique". Les jeunes filles semblent plus évoluées, plus dégourdis mais c'est la réputation qui compte. Pris dans l'embarras de la peur de la rencontre amoureuse et sexuelle, les adolescents peuvent être une cible rêvée pour tous les producteurs de publicité.

Les images fascinent apportant des modèles, une technique jouant sur leurs angoisses, leur curiosité. Les mots tels que sodomie, fellation, cunnilingus etc... sont fréquemment employés sans la plupart du temps en saisir le sens, la portée, comme s'il fallait en passer par là dans la relation. En pratiquant par exemple une fellation ou sodomie, ils ont l'impression de ne pas faire l'amour car le rapport sexuel est forcément synonyme de "coït", rapport vaginal. Pour certaines filles cela leur permet aussi de préserver "leur virginité".

Les modes d'emploi recherchés, lus dans les magazines : apprendre à embrasser, comment attraper un garçon, une fille, les "retenir", comment faire une fellation etc... rangent dans un leitmotiv obligatoire et ordonné ce qui pourrait évoluer dans l'imaginaire.

Les adolescents ne sont pas un groupe homogène, mais hétérogène. Ils peuvent reproduire d'une façon voyante, accrue ce que les images imposent. Toutefois l'impact de ces images va influencer sur les comportements de chacun en fonction de l'histoire personnelle, familiale, de sa sensibilité. La plupart des adolescents savent très bien faire la part des choses, mais pour certaines personnes à l'étayage affectif, relationnel, éducatif défaillant, cela peut amener à une crispation de rôles traditionnels, ces images pouvant servir alors de modèles de comportement. Les interventions, dans un espace de liberté aident à ce qu'ils puissent dire ce qu'ils pensent de ces images, à les accompagner dans leur questionnement sur la réalité et ce qui est donné à voir. Avancer avec eux sur la difficulté de parler de sexualité peut leur permettre un certain recul par rapport à leurs propres émotions, leur fascination.

La libération sexuelle est récupérée, exploitée par le système marchand. Tout peut se dire, s'exprimer dans une liberté déclamée où tout est surveillé, standardisé à l'image des lofts où une caméra filme le privé qui devient public. Pseudo liberté où l'on nous dit ce qu'il faut faire, comment le faire. Quand des injonctions telles que "just do it" soi toi même, psychologisantes amènent à être plus dans l'agir que penser, imaginer, créer, ou la performance est reconnue en tant que valeur ou

malgré les "il faut le faire" on tend vers une société à risque zéro.

L'éducation sexuelle est utile dans l'art et la manière pour les adolescents de faire naître des questions, de leur permettre de franchir cette période où ils sont tiraillés entre différentes sollicitations et pressions, mais nous sommes très vigilants dans cette approche que l'éducation sexuelle ne soit pas une bonne éducation à "une bonne sexualité" pouvant véhiculer ainsi l'idée qu'il y a de "mauvaises sexualités" menant de nouveau à une certaine forme de répression.

Claude Rozier*

A l'issue de cette journée où il nous a été apporté de quoi alimenter notre réflexion sur les images et plus généralement sur le bain d'images et l'ambiance médiatique dans lesquels jeunes et moins jeunes sont plongés, il me semble important de porter notre attention sur ce que cela doit signifier pour nous en tant qu'éducateurs.

En effet lorsque nous nous adressons aux jeunes, nous devons tenir compte de ce qu'ils voient et être attentifs à ouvrir une parole sur le contexte audio-visuel dans lequel ils se trouvent.

En tant que médecin de l'Education Nationale, je suis amenée à animer très régulièrement des séquences d'éducation à la sexualité. Il m'est apparu aux cours des dix dernières années que les références à la pornographie étaient de plus en plus présentes lors des ces séquences.

- Etait-ce dû au fait que j'étais plus en capacité de les entendre ?
- Etait-ce dû au fait que les jeunes étaient de plus en plus confrontés à de telles images ?

Probablement la réponse à ces deux interrogations recouvre la réalité.

Le travail d'enquête que j'ai pu faire auprès des jeunes m'a révélé que 58% des garçons et 45% des filles disent avoir vu pour la première fois des images pornographiques entre 8 et 13 ans. Ce qui signifie qu'au tout début des années collège ils sont déjà quasiment un sur deux à avoir vu de telles images.

Je peux vous donner cet exemple : il y a quelques jours alors que j'intervenais auprès d'élèves de CM2 dans une école d'une petite ville de la Drôme et que je leur demandais d'écrire les 3 premiers mots qui leur venaient à l'esprit quand je leur disais "sexualité humaine", les mots "sodomie" et "godemiché" sont apparus 5 fois dans un groupe de 10 élèves ; il y avait aussi des groupes de mots comme "ah ! oui c'est bon" ! Il n'a pas fallu longtemps pour que devant de tels mots la pornographie soit évoquée par les jeunes eux mêmes et ce fut l'occasion d'en parler. Il était évident qu'un certain nombre d'entre eux, des garçons, avaient déjà vu des images pornographiques sous forme de film ou de revue, d'autres n'en avaient pas vues et en avaient une opinion, certains ne savaient pas vraiment de quoi il s'agissait. Les échanges furent intéressants et nous étions là en tant qu'adultes référents pour les aider dans leur réflexion.

Il est donc important de pouvoir mettre des mots sur ce qu'ils voient et avant tout de les laisser s'exprimer eux mêmes sur les questionnements, les étonnements, les certitudes ou les inquiétudes que de telles images suscitent chez eux.

En revanche les jeunes ne vont pas spontanément nous demander d'aborder ce thème et nous dire clairement : "Nous avons regardé des images pornographiques et nous aimerions en parler !". C'est là qu'intervient la capacité de l'animateur à pouvoir entendre au delà des mots prononcés sur ce sujet qui ne semble pas a priori facile à mettre en réflexion. Car le plus souvent les jeunes abordent le thème de la pornographie en nous interpellant sur le registre des pratiques sexuelles, ce qui peut sembler relever de l'intime plus que de la sphère publique. Chaque fois que les jeunes font référence à des pratiques sexuelles, nous devons penser que l'endroit où celles-ci sont amenées explicitement montrées dans la sphère publique c'est la pornographie, et ceci surtout si nous nous adressons à des jeunes dont l'âge peut laisser penser qu'ils ne sont pas encore entrés dans une sexualité agie, comme au CM2 ou au début des années collèges.

Ce sera alors l'occasion, sans faire un catalogue des pratiques sexuelles (ce qui n'est pas du tout notre mission), de resituer qu'une pratique sexuelle appartient à la sphère du privé et de l'intime (où chacun vit sa sexualité comme il le souhaite, à partir du moment où cela se passe entre individus adultes et consentants) et d'évoquer le lieu où actuellement il est facile de voir des images de pratiques sexuelles, c'est à dire la pornographie.

Ce sera l'occasion de les écouter et de les faire cheminer à partir de là où ils en sont de leurs connaissances concernant ces images, c'est à dire que même ceux qui n'en n'ont pas vues, ni même entendu parler, pourront le jour où ils y seront confrontés s'appuyer sur ce qu'ils auront entendu et la réflexion qu'ils auront élaborée pour accueillir ces images avec du recul et un potentiel critique. Ce sera l'occasion de rappeler la loi, qui protège les mineurs des images pornographiques.

Ce sera l'occasion de situer la pornographie dans son contexte commercial et de revenir sur le fait qu'il s'agit de fiction, donc que d'une certaine manière la pornographie est à la sexualité ce que le film "Taxi" est à la conduite automobile. Bien sûr chaque fois l'intervenant adaptera la réflexion et les arguments à l'âge des jeunes auxquels il s'adresse.

* Alice au pays du porno ; Michéla Marzano et Claude Rozier Ramsay 2005

Bien souvent le travail autour de la pornographie nous amène à considérer plus largement le contexte audio-visuel et médiatique dans lequel les jeunes se trouvent. C'est ainsi que seront abordés aussi des thèmes comme la publicité, les scènes d'amour dans les films qui ne sont pas classés X, l'érotisme, et aussi les émissions de télé-réalité, les clips vidéo, et des émissions de radio comme celles de Skyrock, de FUN Radio, d'Europe 2 ..., dans lesquelles il est très souvent fait mention de sexualité sous forme de témoignage d'auditeurs. D'une manière générale ce sera l'occasion d'aborder les limites entre la sphère publique et la sphère privée, limites qui sont de moins en moins nettes dans notre société et avec lesquelles les jeunes sont parfois en difficulté.

Voilà en quelques mots ce que je souhaitais souligner après cette journée où des apports très brillants nous aurons permis d'alimenter notre réflexion et d'avancer dans notre approche de l'éducation à la sexualité. Je conclurai en citant les propos de Serges Tisseron "Le nouveau paysage visuel de l'adolescence oblige à penser une nouvelle forme d'éducation sexuelle (...). Quand on croit avoir compris le mode d'emploi, on l'applique, et on ne cherche plus à découvrir ni ses propres attentes ni à être attentif à celles de son partenaire. La nouvelle éducation sexuelle doit partir de ce que les jeunes ont vu et en faire matière première de confrontations et d'échanges".

Denis Vaginay

Les images sont souvent abordées avec méfiance comme nous le montrent différents exposés de la journée. Peut-être plus encore lorsque ces images utilisent le corps ou évoquent la sexualité. On leur attribue volontiers une tendance manipulatrice et l'on craint leurs effets délétères sur les âmes sensibles, notamment celles des enfants.

Il est vrai que les images que nous évoquons appartiennent aux médias. Elles véhiculent donc un message et cherchent à atteindre un objectif, celui-ci n'étant pas toujours facile à identifier. Cette caractéristique entraînera une certaine suspicion à leur égard, et les chercheurs eux-mêmes auront tendance à s'orienter vers le dévoilement d'une stratégie douteuse ou d'un contenu finalement répréhensible. À tel point parfois que leurs travaux prennent la forme d'un combat du bien contre le mal, assez manichéen. Ils sont à la recherche d'une pureté nécessaire et mise à mal par de vils profiteurs dont la motivation ne peut qu'être vénale.

Actuellement, la pornographie (à laquelle s'ajoute parfois la violence) concentre sur elle son attention. On la découvre jusque dans la publicité qui nous fournit nos images quotidiennes dont elle agrmente notre environnement, des magazines aux murs des villes ou, plus sûrement encore, par la télévision. Le corps est montré, partout, et très facilement avec une connotation sexuée. Le tout est spontanément repéré comme une agression dont il faudrait se protéger et qui émanerait d'une curieuse puissance occulte.

Il convient pourtant de se rappeler que ces images, de la publicité aux films pornographiques, sont créées et diffusées par notre société qui doit bien, quelque part, les réclamer. Leurs auteurs sont des pères et des mères de famille qui s'adressent aussi à leurs enfants, et pas seulement d'irresponsables profiteurs malfaisants.

Cela ne veut pas dire qu'on peut montrer tout à n'importe qui. Il reste nécessaire notamment de protéger les enfants contre des rencontres brutales auxquelles ils ne sont pas préparés et qui pourraient s'avérer néfastes pour eux.

Mais il faut se rappeler que si ces images existent, c'est qu'elles sont recherchées par certains publics qui les attendent, les réclament ou, au minimum, les consomment. Nous pouvons donc nous demander aussi à quoi elles servent et à quel besoin elles répondent.

L'ostracisme auquel elles ont droit (dans les discours, puisque dans les faits, elles restent omniprésentes, se multipliant plutôt) évoque une prévention qui en rappelle d'autres. Au début du XXe siècle encore, de nombreux intellectuels vilipendaient les romans, considérés comme "une source de dépravations et de crimes". Ils regrettaient amèrement que "des jeunes gens, au lieu de développer sainement leur intellect, se fourvoient à lire des romans qui faussent le jugement, prenant des fables pour la réalité". Durant les décennies qui suivirent, le cinéma eut droit au même traitement, à peine considéré comme moyen d'expression mineur, réservé aux faibles influençables qui ne pouvaient, à le visionner, qu'être débilisés et entraînés à dégringoler au fil de leur plus basses passions.

Ces situations ont au moins deux points communs : la déconsidération de modes d'expressions nouveaux et celle du public (consommateurs) privé de sens critique et infantilisé. D'où l'idée d'une mise en garde protectrice.

Nous n'avons pas la place de le démontrer ici, mais il est vraisemblable que ces moyens d'expression, ou plutôt leurs contenus, se développent dans des espaces laissés vacants par l'évolution des sociétés.

Dans leur forme traditionnelle, celles-ci organisent le processus de transmission de manière relativement fermée, sous une forme de rites initiatiques par exemple. Ces derniers permettent à une

classe d'âge définie de recevoir un enseignement précis et exhaustif au regard de l'attente de son groupe d'appartenance. Ils indiquent aussi comment se comporter dans l'avenir et déterminent un changement de statut pour chacun des individus. Tout le monde sait donc ce qui lui est nécessaire au moment opportun, notamment en ce qui concerne le domaine de la sexualité. Ayant informé et formé chacun de ses membres dans un cadre très strict, ces sociétés ne craignent pas d'être perturbées par des comportements inappropriés résultant d'initiatives individuelles qui, si elles existaient, seraient immédiatement réprochées. Ce fonctionnement rigide est contraignant pour l'individu, mais il le rassure considérablement en contrepartie.

En évoluant dans un contexte industriel, les sociétés modernes ont peu à peu abandonné cette forme étroite de transmission, au profit d'une certaine liberté individuelle qui laisse une grande place à l'initiative. Cet objectif voulu et assumé n'est pourtant pas sans conséquence : il laisse toujours planer le doute quant au résultat, chaque personne pouvant revendiquer pour elle des choix et des comportements qui mettraient en péril le groupe. De plus, en l'absence de rituels et de "programmes" précis, l'ensemble de ce qui est à transmettre reste labile, arbitraire et aléatoire. Chacun doit alors aller "piocher" dans les informations disponibles pour se construire des savoirs et des modèles qui lui semblent adaptés, ce qui peut être angoissant. C'est dans cet espace flou et pour répondre à une demande pressante que s'engouffrent les nouveaux modes d'expression. Y découvrir une thématique sexuelle n'a rien d'étonnant, puisque ce domaine est celui qui engendre le plus d'inquiétudes. Toutes les réponses proposées sont alors bien accueillies et mieux venues que des réponses absentes, détournées ou, pis encore, hypocrites. Cette dynamique est assez logique. Nos sociétés s'en méfient pourtant, car le contenu des informations et les incitations qu'elles contiennent, n'étant par principe pas cadrés, pourraient se révéler subversifs, le groupe pouvant être mis en péril, au profit de l'individu (c'est d'ailleurs ce que laisse penser actuellement l'évolution d'un individualisme forcené, même si une lecture attentive permet de repérer un désir de conformité très fort chez les sujets les plus soucieux de leurs prérogatives personnelles).

Ainsi, on peut penser que la réserve craintive exprimée à l'égard des médias ou de la publicité repose aussi sur des effets émancipateurs qu'ils pourraient avoir plutôt que sur les risques sanitaires qu'ils font courir à leur public. De là la critique systématique ou très orientée qui leur est adressée et le peu de considération pour un public censé perdre tout libre arbitre (ce n'est pas seulement le public de jeunes qui est visé).

Cette critique, nous allons commencer à le discerner, emprunte à la modernité qui s'entiche du réel au point d'en faire la pierre angulaire de ses représentations.

Prenons quelques exemples tirés des exposés de la journée pour illustrer nos propos.

Nous avons découvert cette étude qui démontre que, si la poupée Barbie était vivante, ses formes et ses proportions ne lui permettraient même pas de se tenir debout. La "pauvre" serait obligée de se déplacer à quatre pattes. Et c'est ce modèle monstrueux qui attire si fort nos petites filles et auquel elles risquent de vouloir s'identifier. "Horreur" ! donc.

Pourtant, les sociétés n'ont fait, et de tout temps, qu'idéaliser leurs représentations.

Les poupées des Mossi sont un bâtonnet sans jambes différenciées, aux bras réduits à deux moignons, à la tête calibrée élégamment casquée. Impossible d'y voir autre chose qu'une ébauche humaine, asexuée, sans âge. Cela n'a pas empêché de nombreuses générations de fillettes de jouer avec, ni de s'en servir de support pour leur apprentissage de futures mères.

Les différents dieux, comme les rois, présentaient des attributs symbolisant leur fonction ou leurs qualités : comment s'insurger devant leurs épaules disproportionnées, leurs ailes aux pieds ou leur tête de chacal ?

La statuaire grecque a défini une esthétique toujours en vigueur vingt cinq siècles après son adoption : nos contemporains courent après, sans pour autant que les adultes attendent à leurs jours pour ne pas y correspondre et, malgré sa position hégémonique, elle n'a pas empêché Renoir ou Maillol de peindre ou de sculpter de généreuses formes féminines, sensuelles et appréciées du public.

La représentation n'est pas le réel et elle n'est pas faite pour ça. Il n'est pas sûr, d'ailleurs, que les poupées les plus réalistes entraînent le plus de suffrages : la sexation des baigneurs ou la parole artificielle donnée aux poupons ne les a pas rendus très attrayants, passé le temps initial de la curiosité.

Nous avons été invités à choisir des images et à les classer : d'une part celles que nous aimions, de l'autre, celles qui nous repoussent. La plupart d'entre elles venaient de la publicité. Notre attention fut attirée sur le fait que celles de la deuxième catégorie nous montraient des personnes seules, essentiellement des femmes, en dehors de toute relation. Elles furent finalement qualifiées d'irrespectueuses, de dégradantes. Nous connaissons bien cet argument de la dévalorisation qui vitupère ces sortes d'images. Or, force est de reconnaître qu'elles sont très nombreuses à s'étaler dans la presse féminine.

Elles ne s'adressent donc pas à la concupiscence ou à la lubricité masculine ; elles ne s'appuient pas forcément sur un penchant pervers du public visé. L'image donnée l'est bien dans le cadre d'une relation, au moins avec la personne qui regarde. Si celle-ci achète le support, s'y fidélise souvent, c'est

bien parce qu'il y a une raison. Par exemple, les publicités pour les sous-vêtements féminins, si souvent citées et décriées, sont essentiellement vues et recherchées par des femmes. Qui décident si elles optent ou non pour telle ou telle lingerie. Interrogées, elles donnent des réponses variées quant à l'intérêt qu'elles trouvent à feuilleter leurs magazines : certaines ne regardent pas les publicités, d'autres y cherchent des idées en se tenant au courant de la mode, d'autres encore y trouvent des représentations féminines qu'elles peuvent qualifier, positivement généralement, désireuses à l'occasion de leur ressembler...

Vraisemblablement en tout cas, les femmes ne voient pas ces images dans une relation en miroir ; elles font intervenir le regard d'un tiers qui peut être variable, mais avec lequel elles entretiennent une relation affective : leur mère, leur amie, leur amant...

Nous avons eu un aperçu des images de films de science-fiction qui représentent la métamorphose des femmes au moment d'une copulation (validée immédiatement par une fécondation), notamment selon une forme animale, de type mante religieuse. Dès sa transformation, la femme, satisfaite, perforait, dévorait, annihilait l'homme devenu inutile. Films plébiscités par des adolescents qui risqueraient d'avoir une idée fautive ou curieuse de la vie sexuelle ? Films orientant vers des visions torturées d'une femme omniprésente et dévastatrice ?

Ne retenir que ce point de vue, c'est faire l'impasse sur l'existence des représentations psychiques, des fantasmes et des craintes entraînés par l'entrée dans la sexualité génitale et partagée.

Les hommes ont pris l'habitude d'attribuer aux animaux des conduites qu'ils jugent particulières ou inadéquates mais qui, pourtant, le caractérisent essentiellement. Ces conduites renvoient à un temps d'avant la parole, pendant lequel le corps prime et qui, de ce fait, risquerait de voir se dévoiler les plus mystérieux instincts. Ainsi, la mante religieuse est bien loin d'honorer sa réputation. Toutes les espèces ne pratiquent pas la dévoration post-coïtale du mâle, censée commencer par sa décapitation. Celles chez qui on la rencontre ont encore besoin d'autres facteurs pour y parvenir. Il faut une grande pénurie alimentaire et un mâle particulièrement distrait (mais là, on peut dire qu'il avait déjà la tête ailleurs). Par contre, tous les humains ont affaire à leurs fantasmes de dévoration, hérités des premiers émois troubles, de désir, de satisfaction et de colère devant le sein nourricier ou frustrant. Les films ici évoqués mettent en scène les fantasmes, souvent inconscients, de la plupart des gens, comme le font avec d'autres moyens les contes traditionnels (cf. les ogres, les sorcières mangeuses d'hommes ou d'enfants, les dragons, les loups, etc.). En les présentant et en les structurant, ils les rendent plus familiers à l'esprit qui finit par mieux les accepter, les assimilant ou les mettant de côté. Par ailleurs, durant le coït, le moment de la jouissance coïncide avec l'acceptation d'un lâcher prise, pendant lequel on perd tout contrôle. On peut aussi avoir la sensation ou la crainte de disparaître ou de faire n'importe quoi, y compris le pire (à moins que ce soit notre partenaire qui le fasse). Ce qui accentue la sensation d'insécurité et de sauvagerie possible.

L'adolescent n'ayant pas encore fait d'expériences dans le domaine de la sexualité, ou très peu, et étant profondément travaillé par des besoins sexuels, est très sensible à tout ce qui s'y rapporte. Il cherche donc dans son environnement ce qui peut lui apporter des informations. Tant mieux si cela vient des adultes et si cela sent la transgression de l'interdit.

Dernier enseignement concernant le regret que les jeunes auraient une idée faussée par de tels films, auxquels on peut ajouter les films et les images pornographiques qui semblent tellement prisés par eux : nous avons peur, nous autres parents et éducateurs, de les voir confondre la fiction avec la réalité et se perdre dans la première, ne vivant plus que dans un monde imaginaire, celui que décrirait la télévision. Cette préoccupation devient très forte et s'exprime chaque fois qu'un adolescent ou un jeune adulte commet un acte répréhensible et inacceptable qu'il a copié d'une scène filmée.

D'une part, nous pouvons remarquer que cette crainte est loin d'être récente. Poursuivons la citation évoquée plus haut, datant de 1913, dans laquelle les romans étaient accusés de faire prendre des fables pour la réalité. Voyons ce qu'il est dit des jeunes gens : "leur cerveau impressionnable s'enflamme pour des personnages fictifs : ils recherchent des rôles de plus en plus corsés, des situations de plus en plus embrouillées, de plus en plus extraordinaires. Que de passions développées, de fautes commises, de positions et de réputations compromises, que de familles désolées, ruinées et de crimes perpétrés pour cette cause".

D'autre part, nous commettons sans doute une erreur en avançant le jugement de confusion. Nous avons pu entendre ce matin que les enfants d'aujourd'hui n'avaient plus peur. Cette tendance est constatable, bien qu'elle commence, heureusement, à s'estomper. Si les enfants n'ont plus peur, c'est que nous avons essayé de les protéger de tout en les persuadant que tout peut se ramener au réel. Ainsi, quand un petit exprime sa peur, nous lui démontrons qu'elle n'est pas fondée, cherchant confirmation dans la réalité de l'environnement. Or, ce dont un enfant a peur, c'est de son monde fantasmagique et même des produits de son imagination. Toutes choses qui n'ont pas de place dans un monde scientifique (ou plutôt scientifique). L'ogre ou le loup des contes sont dans la tête de l'enfant.

Qu'en avons-nous faits ? Du premier peut-être un pédophile, duquel il convient réellement de se protéger ; du second, un vrai mammifère carnassier, essentiellement craintif envers l'homme. Et les

contes ont transformé les ogres en végétarien protecteur et les loups en nourrice bienveillante, quand ce n'est pas en triste empoté qui ne mérite plus que moqueries et lazzi. Les enfants et les adolescents de nos jours ne souffrent pas de vivre dans la fiction, mais d'un excès de réel.

En fonction de ce que nous venons d'évoquer trop rapidement, nous pouvons avancer que les images dont nous parlons et desquelles nous nous méfions correspondent à un véritable choix social, implicite mais soutenu, et qu'elles se développent tant parce qu'elles ne trouvent pas de concurrence efficace en ce qui concerne la transmission et l'information. Ce qui veut dire que les stratégies conscientes mises en place pour répondre aux besoins de celles-ci sont insatisfaisantes. Nous pouvons percevoir une partie de l'incohérence magistrale qui existe dans notre société à l'égard de la sexualité. Nous savons à quel point les enfants de plus en plus jeunes ont accès au matériel pornographique cru, ce qui ne peut se faire qu'avec la complicité active ou passive de tous les adultes. Nous le réprouvons, mais nous laissons faire et nous n'analysons pas le phénomène. Par contre, nous refusons avec la plus grande prudence les images à visée éducative trop explicites en les qualifiant de pornographiques.

Nous pouvons considérer que ces choix paradoxaux reposent sur une dynamique inconsciente qui n'est pas pour autant irrémédiable, d'autant plus qu'elle s'avère dangereuse.

Nous allons illustrer notre hypothèse à venir en visionnant quelques images et en comparant des choix de sociétés différents. Malheureusement, nous ne pouvons pas montrer les images que nous souhaiterions dans ce texte, pour cause de copyright. Nous n'avons d'autorisation que pour celles tirées de *Vivre la sexualité* ; Encyclopédie illustrée.

Une sélection de publicités nous montre des femmes en position et en tenue singulières. L'une et l'autre ne sont pas justifiées par le produit présenté qui ne se découvre pas spontanément. Tout est fait pour que le regard converge vers le lieu du sexe qui est caché, lisse et, pour tout dire, inexistant. Quelques autres publicités nous proposent des hommes nus, vus de dos, aseptisés et épilés, dont les fesses semblent tout épuiser du sujet censément abordé.

C'est comme si l'on nous disait : vous avez beau scruter, il n'y a rien à voir. Comme si le sexe féminin s'était débarrassé de sa béance, si propice à toutes les projections, et que le sexe masculin, propre et net, rassurant dans son invite (accrochez-vous aux barres et aux poignées), s'était effacé au profit d'une rotondité féminine et reposante. Là encore, le réel aurait tout envahi. Ce qu'il y a à voir est vu ; il n'y a rien au-delà. Pas de souci quant à la différence des sexes, pas plus au sujet de la jouissance de l'autre, pourtant à jamais inaccessible. Tout est donné, tout est visible.

Nous avons déjà vu cet après-midi que la pornographie actuelle était une véritable négation du sexe, à force d'accumulation des gros plans qui réduisent hommes et femmes à un seul organe rejeté à la dimension de jouet déchargé de tout érotisme.

Peut-être est-ce là l'obsession de nos sociétés : se débarrasser du sexe que, finalement, les publicitaires n'aiment pas tant ? Tout va tellement dans le sens d'une uniformité et d'un modèle dans lequel les échanges sont de plus en plus d'un type oral (je parle, je mange, je consomme...). Le corps est de plus en plus effacé dans sa pesanteur, réduit à son idéal, et la relation privilégiée devient celle du regard. Nous pouvons jouir, mais en regardant, si possible sans toucher.

Toutes les sociétés, toutes les civilisations, n'ont pas fait le même choix en ce qui concerne les représentations.

Les Romains ont utilisé très librement les représentations des corps. Des scènes érotiques explicites décoraient les halls d'entrée des maisons et les pièces à vivre. Tout le monde pouvait les voir, y compris les enfants. Cela ne choquait personne et chacun y trouvait matière à s'instruire et à s'émoustiller à l'occasion. Des phallus en érection ornaient les lieux publics, les carrefours dangereux, les frontons des magasins, sculptés ou peints, pendaient des plafonds, s'accrochaient, broche, aux vêtements... Ils portaient chance, protégeaient du mauvais œil. Des vulves, moins nombreuses, leurs répondaient. (Cette pratique apotropaïque, sous une forme plus discrète, a perduré jusque dans nos sociétés. Ainsi, au Moyen-Âge, pour accomplir leur voyage sans encombre, les pèlerins arboraient-ils à l'occasion des broches phalliques ou vulvaires).

Les Romains, toujours, nous permettent une précision importante. Dans leur représentations, le phallus pouvait être énorme, disproportionné : il n'était là que pour sa puissance protectrice ou pour accentuer le côté grotesque d'un personnage. Par contre, il était beaucoup plus modeste, lorsqu'il appartenait à un homme. En effet, à l'époque, le pénis se portait petit, ce qui était le summum de la beauté et de la perfection. Trop gros, il était jugé inefficace et peu propice à la génération. Comme quoi, le fantasme du gros pénis chez l'enfant mâle, vivant dans la hantise de n'être pas assez membré, de n'être pas à la hauteur, n'est peut-être pas une constante inévitable.

La perception de la sexualité et la façon de la vivre dans cette société étaient très différentes de ce que nous connaissons. L'apparente liberté qui était associée à cette sexualité ne doit pas nous faire

oublier qu'elle relevait d'une codification très sophistiquée. Les Romains étaient loin de vivre des orgies permanentes au cours desquelles tout leur aurait été permis. Les interdits, au contraire, étaient nombreux et très stricts. Mais cette société transmettait clairement à ses membres ce qu'elle attendait d'eux, et leur fournissait toutes les informations nécessaires pour y parvenir. Ces informations infiltraient la vie quotidienne et n'apparaissaient pas comme relevant d'un domaine réservé, plus ou moins accessible. Par son choix, la société romaine a démontré que les représentations du sexe et de la sexualité ne sont pas obligatoirement néfastes ou traumatisantes. Tout dépend de la manière dont on les utilise, notamment par rapport à une relation de pouvoir. En effet, il reste toujours vrai que celui qui garde pour lui le savoir détient une part de pouvoir supérieure à celui qui en est privé.

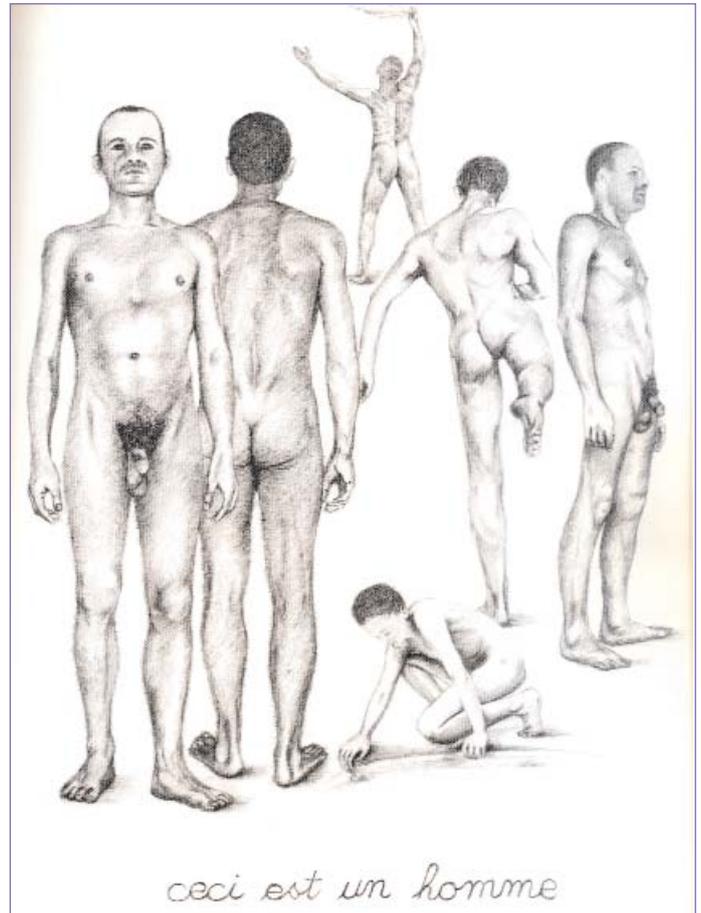
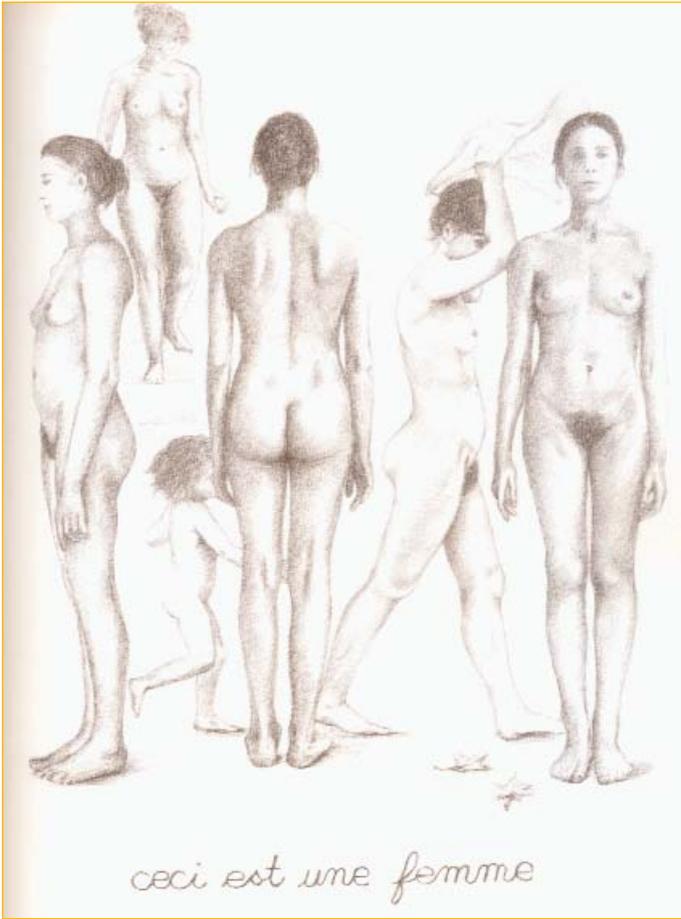
À son tour, la statuaire d'Afrique Noire nous révèle un choix explicite. Les personnages sont sculptés en un mélange de grand réalisme, notamment en ce qui concerne les organes génitaux, et de symbolisme pouvant atteindre une certaine abstraction (rappelons-nous à quel point cet art a pu influencer les surréalistes ou encore Braque et Picasso dans leur invention du cubisme). Nombreuses sont les statues qui serviraient de support aux leçons d'anatomie, pour les caractères sexuels primaires comme pour les secondaires, tant les détails sont traités avec précision. Le sexe féminin, pourtant réputé irreprésentable, arbore une vulve conforme, avec ses grandes lèvres et ses nymphes. Le sexe des guerriers ou des ancêtres, au repos, contraste avec celui des statues ithyphalliques, facilement démesuré. Les couples engagés dans d'évidents coïts présentent des pauses qui ne dépareraient pas un recueil du Kamasoutra (c'était déjà le cas pour les images romaines). Ne nous y trompons pourtant pas, ces représentations émanent de sociétés où la pudeur est de mise et dans lesquelles aucune licence ne serait tolérée. Nombreuses sont celles où les fillettes apprennent très vite à serrer les genoux en s'asseyant et à ne jamais montrer leurs cuisses. Faire l'amour à même le sol y paraîtrait inconcevable et les rencontres illicites y sont proscrites. Le groupe entier veille au respect des interdits. Là encore, les transmissions sont prises en charge par la collectivité et très bien encadrées. Les statues peuvent être visibles par tous, mais elles apparaissent en des lieux ou en des circonstances qui leur donnent un sens. Elles s'insèrent dans la vie sociale et y jouent un rôle ; jamais elles ne surgissent arbitrairement et ne sont donc pas provocantes et encore moins traumatisantes.

Ces deux derniers exemples nous montrent à l'évidence que les sociétés choisissent, plus ou moins consciemment il est vrai, leurs modes de transmission et les représentations qui les accompagnent. Celles-ci prennent la charge émotive qui lui est attribuée par le groupe.

Le choix de nos sociétés, qui repose sur l'hypocrisie, s'appuie sur de mauvais arguments, notamment celui de l'effet traumatique des représentations sexuées. C'est oublier que c'est la sexualité elle-même qui pose question, parce qu'elle est liée à la perte, au manque et à la différence. De plus, les adultes déclarent vouloir protéger les enfants ou les jeunes, ce qui est louable et parfois bien venu, mais inacceptable quand il s'agit plutôt de privatiser la sexualité à leur seul profit. En tout cas, devant des menaces telles que celle du Sida, il conviendrait de chercher des stratégies plus efficaces que celles que nous avons retenues. Nous savons, par exemple, que si les jeunes se protègent plutôt bien lors d'un premier rapport, ils abandonnent très rapidement toute prudence dans la poursuite de leur vie sexuelle.

Peut-être pouvons nous réfléchir à une nouvelle approche du corps, plus gaie et plus vivante, mais surtout relevant d'une plus grande proximité. Il sera alors possible de reconnaître la pratique de la sexualité comme naturelle et de parler sans drame des dangers qu'elle peut, malheureusement, receler.

Nous avons créé le livre, *Vivre la sexualité* - (VAGINAY D., BALVET D. - **Vivre la sexualité, Encyclopédie illustrée** - Lyon : Chronique Sociale, 2002, 176 p) - comme une étape possible de cette démarche, avec la volonté de proposer des représentations libres des corps et des sexes, en nous inspirant des modèles romains ou africains. Nous vous laissons en découvrir quelques illustrations.



Clôture du colloque

Marie-Josée Communal, médecin inspecteur de santé publique
DRASS Rhône-Alpes

Le travail effectué dans le cadre du SREPS a permis de dégager les axes suivants :

— Nous nous sommes rendus à un consensus sur "l'éducation à la sexualité", à partir des différents textes OMS, circulaires EN et Loi tout en donnant, chaque fois qu'il est nécessaire, des explications complémentaires sur notre définition de la sexualité, afin de définir le cadre éthique des interventions.

"Il convient de rappeler les différentes composantes de la sexualité. Si la sexualité humaine est inséparable de données biologiques, elle intègre également des dimensions psychologiques, affectives, socioculturelles et morales qui, seules, permettent un ajustement constant aux situations vécues des hommes et des femmes, dans leurs rôles personnels, parentaux et sociaux.. Dans ce cadre, l'éducation à la sexualité a pour principal objet de fournir aux élèves les possibilités de connaître et de comprendre ces différentes dimensions de la - et de leur - sexualité, dans le respect des consciences et du droit à l'intimité. Cette éducation, qui se fonde sur les valeurs humanistes de tolérance et de liberté, du respect de soi et d'autrui, doit en outre aider les élèves à intégrer positivement des attitudes de responsabilité individuelle, familiale et sociale". Circulaire EN 98/2003.

Ces textes que l'on peut considérer comme fondateurs de l'éducation à la sexualité dans l'institution regroupent les différentes définitions du tour de table qui s'accordaient de plus sur des notions :

- D'accompagnement par des adultes encadrants, porteurs de repères sociaux et de valeurs démocratiques, de groupes de réflexions sur la sexualité à partir des interrogations et des attentes des jeunes (respect de leur niveau de développement).
- Ces adultes encadrants doivent avoir bénéficié d'une formation leur permettant en plus de la gestion de groupes d'ados, d'apporter des connaissances nécessaires à la compréhension de la complexité de la sexualité humaine défini ci dessus ... afin d'aider les jeunes à construire leur sexualité en faisant des choix éclairés et responsables.

— Formation des acteurs

Constats et propositions

Les formations initiales des intervenants en éducation à la sexualité sont transdisciplinaires (infirmières, médecins, enseignants, conseillers conjugaux, sages femmes, Cpe., éducateurs., psychologues ...) et comportent une approche de la sexualité humaine. Tous les intervenants ont donc dû se former en plus pour intervenir en éducation à la sexualité. C'est sans doute pourquoi la majorité des formations proposées actuellement relèvent de la formation continue.

Ces formations sont mises en place le plus souvent par la structure elle-même, en lien avec les 2 rectorats et des structures de formation en éducation à la santé (ADES, EPE, MFPP, CRAES-CRIPS).

Seule l'Education Nationale à mis en place des formations de formateurs et gère à l'interne la formation continue de ses personnels.

Il résulte de ces différentes formations des contenus variés et par là même des intervenants qui ont parfois des difficultés à intervenir ensemble.

- Formation de Formateurs d'adultes : créer une filière en éducation à la sexualité reconnue.
- Formations communes en formation continue.

Une harmonisation des objectifs et des contenus des formations des intervenants en éducation à la sexualité en institution facilite des interventions en binômes (internes / externes).

- Groupe de pilotage et /ou Instance régionale de réflexion sur l'Education à la sexualité.

Pour cela il y a nécessité d'un pilotage inter institutionnel ou d'un collectif, qui permettrait aussi des rencontres et une réflexion au niveau régional, sur l'éducation à la sexualité.

— Des rencontres régulières

L'expérience montre que les "collectifs" regroupant institutionnels et associations qui fonctionnent dans la durée reposent sur des actions fédératrices telles que :

- travail en commun sur le Concept d'Education à la Sexualité, élaboration d'une Charte de l'Intervenant,
- mise en place de formations communes pour les membres,
- mise en place d'actions communes vers le public jeune
- mise en place d'une supervision commune,
- échange d'outils, élaboration d'outils communs, etc ...

et une mutualisation des expériences et des outils

par la création d'une outilhèque régionale en éducation à la sexualité mise en ligne sur le site du CRAES-CRIPS (www.craes-crips.org).

Bibliographie

Généralités

- BOZON M. - **Sociologie de la sexualité**. - Paris : Nathan, 2002, 128 p. - Coll. " Sociologie 128 ".
- BOZON M, GIAMI A, DE COLOMBY P, et al. - **Les cadres sociaux de la sexualité**. - Sociétés contemporaines, n° 41-42, 2001, pp. 5-131.
- BOZON M, DE BUSSCHER P-O, SPENCER B, et al. - **Sur la sexualité**. - Paris : Seuil, 1999, 95 p.
- COENEN M-T (Coord.). - **Corps de femmes : Sexualité et contrôle social**. - Bruxelles : De Boeck, 2002, 212 p. - Coll. " Politique et histoire ".
- GODSON S, AGACE M, STEMMLER P (ill.). - **Sexe : Sexualité - Bien-être - Prévention**. - Paris : Hachette, 2003, 288 p.
- LECORPS P (Coord.), MENARD C (Coord.). - **Masculin-féminin : Les lois du genre**. - La Santé de l'homme, n° 372, juillet-août 2004, pp. 4-45.
- LHOMOND B, MICHAELS S, LEVINSON S, MAILLOUX M. - **Jeunes et sexualités**. - Paris : DGS, 2003, 85 p.
- PAICHELER G, LOYOLA M-A. - **Sexualité, normes et contrôle social**. - Paris : L'Harmattan, 2003, 255 p.
- VAGINAY D, BALVET D. - **Vivre la sexualité : Encyclopédie illustrée**. - Lyon : Chronique sociale, 2002, 176 p. - Coll. " Comprendre les personnes ".

Education à la sexualité

- ADDA J, DREYFUS H, WOLFF C, et al. - **Education sexuelle et adolescence : De la réflexion à l'attitude pédagogique**. - Grenoble : CRDP, 1998, 143 p. - Coll. " Vie scolaire ".
- ASSOCIATION FRANÇAISE POUR LA SANTE SCOLAIRE ET UNIVERSITAIRE. - **L'éducation à la sexualité : Recherches, stratégies, actions**. - Paris : Editions de l'A.F.P.S.S.U., 2002, 165 p.
- BESLOT J, DAL MORO M, GUINARD M, et al. - **Guide d'éducation sexuelle à l'usage des professionnels. Tome 1 : L'adolescence**. - Ramonville Saint-Agne : Erès, 1998, 162 p.
- CARRARA M. - **L'éducation à la sexualité dans la région Rhône-Alpes : Etude sur les CPEF, les établissements de conseil familial et conjugal & bilan pour les collèges et lycées publics de l'Education Nationale**. - Lyon : Université de Lyon 2, 2003, 108 p.
- COLLEGE RHONE-ALPES D'EDUCATION POUR LA SANTE - CENTRE REGIONAL D'INFORMATION ET DE PREVENTION SIDA. - **Education à la sexualité : Rôle des professionnels dans les institutions**. - Lyon : CRAES-CRIPS, 2002, 168 p.
- DESAULNIERS M-P. - **Faire l'éducation sexuelle à l'école**. - Montréal : Editions Nouvelles, 1995, 173 p.
- GUIGNE C, PICOD C. - **Education à la sexualité au collège**. - Grenoble : CRDP, 2003, 232 p.
- HUERRE P (Coord.), LAURU D (Coord.). - **Les professionnels face à la sexualité des adolescents : Les institutions à l'épreuve**. - Ramonville Saint-Agne : Erès, 2001, 232 p. - Coll. " Enfances & psy ".
- IGUENANE J (Coord.), D'IVERNOIS J-F (Coord.). - **Vie affective et sexualité des adolescents au collège**. - Créteil : Conseil Général du Val-de-Marne, 2004, 88 p.
- LARROSE B, THERY I, JULIEN P, et al. - **Eduquer à la sexualité ?**. - Bordeaux : CRAES, 1998, 101 p.
- LEUILLET P, DUMONT M, et al. - **Education à la sexualité : Quelles réponses aux adolescents ?**. - Contact Santé, n° 173, juillet-août 2002, pp. 6-13.
- MINISTERE DE LA JEUNESSE, DE L'EDUCATION NATIONALE ET DE LA RECHERCHE. DIRECTION DE L'ENSEIGNEMENT SCOLAIRE. - **L'éducation à la sexualité au collège et au lycée : Guide du formateur**. - Paris : CNDP, 2004, 56 p. - Coll. " Repères ".
- MINISTERE DE LA JEUNESSE, DE L'EDUCATION NATIONALE ET DE LA RECHERCHE. - **L'éducation à la sexualité dans les écoles, les collèges et les lycées : Circulaire n° 2003-027 du 17 février 2003**. - Bulletin officiel, n°9, 27 février 2003.
<http://www.education.gouv.fr/botexte/bo030227/MENE0300322C.htm>
[document en ligne - dernière visite le 23/03/2005]
- NEULAT N (Coord.), NARBONI F (Coord.). - **Repères pour l'éducation à la sexualité et à la vie**. - Paris : Ministère de l'éducation nationale, septembre 2000, 72 p.

- PELEGE P, PICOD C, BOUTIN-CHATOUILLOT S, et al. - **Education à la sexualité de l'intime au social**. - La Santé de l'homme, n° 356, novembre-décembre 2001, pp. 11-37.
- PICOD C. - **Du côté de l'éducation à la mixité, l'éducation à la sexualité**. - Ville Ecole Intégration Enjeux, n° 138, septembre 2004, pp. 87-94.
- PICOD C. - **Sexualité : leur en parler c'est prévenir**. - Ramonville Saint-Agne : Erès, 1998, 145 p. - Coll. "Pratiques du champ social".
- SANTE CANADA. - **Lignes directrices nationales pour l'éducation en matière de santé sexuelle**. - Ottawa : Santé Canada, 2003, 58 p.
- URCUN J-M (Coor.). - **Approches croisées de l'éducation à la sexualité**. - Reims : CRDP Champagne Ardenne, 2003, 108 p.

Education, images et médias

- BARTHELEMY F. - **L'école et les médias**. - Paris : L'Harmattan, 2004, 209 p. - Coll. "Cent mots pour".
- BERNARD G, RUFO M, SOULE M. - **Nés avec la télé : Ce que les médias ont changé dans le comportement des enfants et ce que les équipes médico-psychologiques doivent en savoir**. - Paris : ESF, 1999. - Coll. "La vie de l'enfant".
- BONNET G. - **Défi à la pudeur : Quand la pornographie devient l'initiation sexuelle des jeunes**. - Paris : Albin Michel, 2003, 229 p.
- BOUCHARD J, FROISSART, P. - **Sexe & communication**. - MEI, n° 20, novembre 2004, 162 p.
- BRISSET C. - **Les enfants face aux images et aux messages violents diffusés par les différents supports de communication**. - Paris : Ministère de la justice, 2002, 65p.
- CONSEIL SUPERIEUR DE L'AUDIOVISUEL. - **Les effets de la pornographie chez les adolescents**. - La Lettre du CSA, n° 178, novembre 2004.
http://www.csa.fr/actualite/dossiers/dossiers_detail.php?id=20016&chap=2547
[document en ligne - dernière visite le 23/03/2005]
- DES DESERTS S, GAVI P, JOFFRIN L, et al. - **Enquête sur l'influence des films X : Les ados et le porno**. - Le Nouvel Observateur, n° 1968, juillet 2002.
- GABRIEL L (Coor.). - **Les jeunes et les médias en France : L'état de l'enfance**. - Paris : Hachette, 2000, 255 p.
- GONNET J. - **Education et médias**. - Paris : PUF, 1998, 127 p. - Coll. "Que sais-je ?".
- GONNET J. - **Education aux médias : Les controverses fécondes**. - Paris : Hachette, 2001, 142 p. - Coll. "Ressources formation".
- GOUVERNEMENT D. - **L'impact de la télévision sur les publics jeunes : Problématiques, réponses et propositions**. - Marly-le-Roi : INJEP, 1999, 367p. - Coll. "Document de l'INJEP".
- JACQUINOT G. - **Les jeunes et les médias. Perspectives de la recherche dans le monde**. - Paris : L'Harmattan, 2002, 247 p.
- KRIEGEL B. - **La violence à la télévision**. - Paris : Ministère de la Culture et de la Communication, 2002, 75 p.
- LA BORDERIE R. - **Education à l'image et aux médias**. - Paris : Nathan, 1996, 212 p. - Coll. "Les repères pédagogiques".
- LARDELLIER P, TISSERON S. - **Violences médiatiques : Contenus, dispositifs, effets**. - Paris : L'Harmattan, 2003, 271 p. - Coll. "Communication et civilisation".
- LECONTE B. - **L'image et le corps : Propos sur la représentation imagée du corps dans les mass-média**. - Paris : L'Harmattan, 2004, 212 p.
- LE FORUM DES DROITS SUR L'INTERNET. - **Les enfants du net : l'exposition des mineurs aux contenus préjudiciables sur l'internet**. - Paris : Ministère de la famille, 2004, 87 pages.
<http://lesrapports.ladocumentationfrancaise.fr/BRP/044000066/0000.pdf>
[document en ligne - dernière visite le 23/03/2005]
- PASQUIER D, GUENE F, METTON C, et al. - **L'enfant, le jeune et le monde audiovisuel**. - Informations sociales, n° 111, 2003, pp. 6-145.
- MASSELOT-GIRARD M (Coor.). - **Jeunes et médias : Ethique, socialisation et représentations**. - Paris : L'Harmattan, 2004, 345 p.
- MARKS P, RETSCHITZKI J. - **L'enfant et les médias : Les effets de la télévision, des jeux vidéo et des ordinateurs**. - Fribourg : Editions universitaires de Fribourg, 1999, 234 p.

- MARZANO M. - **Penser le corps**. - Paris : PUF, 2002, 181 p.
- MARZANO M, ROZIER C. - **Alice au pays du porno. Ados : leurs nouveaux imaginaires sexuels**. - Paris : Ramsay, 2005, 250 p. - Coll. "Questions de familles".
- MARZANO M. - **La pornographie ou l'épuisement du désir**. - Paris : Buchet-Chastel, 2003, 294 p.
- MINISTERE DE LA PARITE ET DE L'EGALITE PROFESSIONNELLE. - **Synthèse de l' Espace public de débat sur l'image des femmes dans la publicité**. - Paris : Ministère de la parité et de l'égalité professionnelle, mars 2005, 19 p.
http://www.femmes-egalite.gouv.fr/espace_presse/dossiers_2005/docs/pubsexiste.pdf
[document en ligne - dernière visite le 23/03/2005]
- MOISSEFF M. - **Alien, une initiation familiale bien particulière de mère en fille**. - Le divan familial, n° 7, automne 2001, pp. 45-55.
- MOISSEFF M. - **Le monstre comme symbole de l'horreur maternelle**. - Adolescence, vol. 20, n° 4, 2002, pp. 871-879.
- MOISSEFF M. - **Alien ou la science-fiction comme mythologie contemporaine**. - Le Nouvel Observateur, hors série "Lévi-Strauss et la pensée sauvage", juillet-août 2003, pp. 82-85.
- MOISSEFF M. - **Un adolescent qui fait mouche : une variante sur la métamorphose pubertaire**. - Enfances & Psy, n°26, 2004, pp. 29-42.
- MOISSEFF M. - **Les Lolitas ou l'histoire d'une altérité structurelle**. - Adolescence, vol. 22, n° 3, 2004, pp. 605-618.
- MOISSEFF M. - **Le loup-garou ou la virtualité régressive du pubertaire masculin**. - Adolescence, vol. 22, n° 1, 2004, pp. 155-171.
- MOISSEFF M. - **Une femme initiée en vaut ... deux : De l'île aux femmes polynésienne à l'Alien américaine**. - In BADADZAN A. - Insularités. Hommage à Henri Lavondès. - Nanterre : Société d'Ethnologie, 2003, pp. 79-107.
- MOISSEFF M. - **Une figure de l'altérité chez les Dentico ou la maternité comme puissance maléfique**. - In JAMARD J-L, TERRAY E, XANTHAKOU M. - En substances : Textes pour Françoise Héritier. - Paris : Fayard, 2000, pp. 471-489.
- SECRETARIAT D'ETAT AUX DROITS DES FEMMES ET A LA FORMATION PROFESSIONNELLE. - **L'image des femmes dans la publicité**. - Paris : La Documentation Française : 2002, 188 p. - Coll. "Rapports Officiels".
<http://lesrapports.ladocumentationfrancaise.fr/BRP/014000536/0000.pdf>
[document en ligne - dernière visite le 23/03/2005]
- TISSERON S. - **Les bienfaits des images**. - Paris : Odile Jacob, 2002, 258 p.
- TISSERON S, SULTAN J, THOMAS G., et al. - **Virtuel**. - Adolescence, n° 47, avril 2004.
- TISSERON S. - **Nos enfants sont-ils victimes des images ?**. - Paris : Bayard Centurion, 2004.
- TISSERON S. - **Enfants sous influence. Les écrans rendent-ils les jeunes violents ?**. - Paris : Armand Colin, 2000, 175 p. - Coll. "Renouveaux en psychanalyse".
- TISSERON S. - **Psychanalyse de l'image : Des premiers traits au virtuel**. - Paris : Dunod, 1998, 222 p. - Coll. "Psychismes".
- TISSERON S. - **L'intimité surexposée**. - Paris : Hachette, 2002, 180 p. - Coll. "Pluriel".

Sites Internet

Sélection de quelques sites ressources sur Internet qui ont pour vocation à développer l'esprit critique des jeunes à l'égard des médias et des images.

Centre de Liaison de l'Enseignement et des Médias d'Information

Au sein du ministère de l'Education français, un centre chargé de concevoir et de développer des programmes d'éducation aux médias.

<http://www.clemi.org/>

Education à l'image et aux médias

Le CRDP de Grenoble propose des ressources pour les enseignants qui souhaitent travailler en classe la problématique de l'image et des médias.

<http://www.crdp.ac-grenoble.fr/medias/index.htm>

Groupe de recherche sur la relation enfants-médias

Le GRREM est une association dont l'objet est de promouvoir et de diffuser la recherche fondamentale sur les sujets concernant les enfants et les médias.

<http://www.grrem.org/>

Imagesmag.net

Dossiers et activités pour une réflexion sur le monde des images.

www.imagesmag.net/

Réseau éducation média

Espace dédié aux enseignants par le site Internet du Réseau canadien Éducation Médias voué à l'éducation aux médias et à l'étude de leur influence sur les jeunes.

<http://www.education-medias.ca/francais/index.cfm>

Documents pour lesquels nous n'avons fait aucune analyse

- HENNO J, NAOURI A. - **Pornographie la vraie violence ? Les enfants face aux écrans.** - Paris : SW-Télémaque, 2004, 216 p.
- MAISONNEUVE JEAN. - **Le corps et la beauté.** - Paris : PUF, 1999, 127 p. - Coll. "Que sais-je ?".
- AMADIEU J-F. - **Le poids des apparences. Beauté, amour et gloire.** - Paris : Odile Jacob, 2002, 215 p.

Le **service documentation du CRAES-CRIPS** met à la disposition du public un fonds documentaire constitué d'ouvrages, de rapports, d'études, de revues, de documents vidéo, de dossiers thématiques ... sur les questions relatives à la promotion de la santé, l'éducation pour la santé, ainsi qu'un fonds documentaire spécialisé sur l'infection à VIH/Sida.

... et sur le site <http://www.craes-crips.org> :

- trois bases documentaires : Education pour la santé, Docsida, Dochepat
- trois lettres d'information électroniques mensuelles : santé des jeunes, nutrition, prévention du tabagisme
- des documents repères dans l'actualité et des dossiers thématiques
- les publications du CRAES/CRIPS : études, actes de colloques, ...

Le service documentation est ouvert en accès libre :
Du lundi au jeudi de 13h30 à 17h30 - le vendredi de 13h30 à 17h00
Possibilité de rendez-vous les matins

CRAES-CRIPS

Service documentation

9, quai Jean Moulin

69001 LYON

Tél. 04 72 00 55 70 - Fax. 04 72 00 07 53

Email : documentation@craes-crips.org

Internet : www.craes-crips.org



Un colloque sur les images... pourquoi ?

Au même titre que notre environnement familial, social, culturel, les images contribuent à la construction de nos représentations et de notre éducation. Les interrogations relatives à l'impact des images et des représentations sur les comportements sont anciennes. Elles ont donné naissance à des lois, des préceptes religieux, des règles morales.

Aujourd'hui, la culture collective produite par certaines images publiques influe sur la répartition des rôles masculins et féminins, et renforce les clivages. Ce phénomène favorise les comportements sexistes et accentue une relation inégalitaire entre les genres. Il légitime également des positions culturelles extrêmes qui stigmatisent les femmes et enferment les hommes dans une posture de domination.

Ce colloque s'adresse aux professionnels de l'éducation pour un temps de réflexion et d'échange sur ces dimensions.

Comité de pilotage :

Alain Abgrall, MFPP 42 - Brigitte Berger, CG 69 - Marie-Jo Communal, DRASS
Sandrine Durand, MFPP 69 - Claude Flaven, DRDFE - Nadine Fresnais, DRPJJ
Sylvie Jacquet-Francillon, CG 01 - Sylvain Jerabek, ADES 69 - Miss Labe, FCPE
Geneviève Mazeau, EPE - Josette Morand, Rectorat de Lyon - Françoise Paret, MFPP Région
Patrick Pelège, CRAES-CRIPS - Chantal Picod, Rectorat de Lyon
Françoise Robichon, Rectorat de Grenoble - Marie-Françoise Sommer-Peytavin, DPSE



Avec le soutien financier de :

la Délégation aux Droits des Femmes, la Ville de Lyon, la Ville de Grenoble.